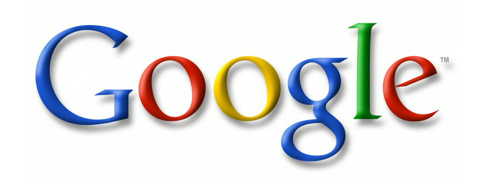





SE TAIRE ET FAIRE



# L'HOMME

# MORAL.

# L'HOMME
# MORAL,

*OU*

## L'HOMME CONSIDÉRÉ

*tant dans l'Etat de pure Nature, que dans la société.*

*Par* P. Ch. LEVESQUE.



A AMSTERDAM

MDCCLXXV.

# TABLE
## DES CHAPITRES.

TABLE DES CHAPITRES.

# L'HOMME MORAL

## CHAPITRE I.

*Premier principe de la Morale mal connu.*

LES ANCIENS Philoſophes ont cultivé la morale & en ont fait ſouvent le ſujet de leurs écrits. Leurs maximes ont mérité l'admiration de la poſtérité. Ils ont très bien établi nos devoirs, mais il n'ont pas remonté à leur ſource. Ils nous ont appris ce que nous devions faire, mais ils n'ont pas dit pourquoi nous devions le faire. Ils voulaient régir la Nature Humaine & ne la connoiſſaient pas.

AUSSI, quoique leurs écrits ſoient remplis de ſentences ſublimes, il manque encore quelque choſe à leur utilité. Car nous ne nous ſoumettons pas aiſément ſur la ſimple aſſertion du Moraliſte à la gêne que la morale

nous impose. Si vous voulez me soumettre au joug, donnez-moi des motifs qui m'engagent à le subir.

ECOUTEZ la plupart des Moralistes. Il semble qu'il y ait un Etre réellement existant qui se nomme vertu & qui donne aux hommes des loix qu'ils sont obligés de suivre. Il semble même que cet Etre soit éternel & que sa connaissance soit innée avec nous. Tel est le penchant que nous avons à réaliser les noms que nous donnons aux collections de nos idées. Nous avons d'abord observé les différentes qualités que les hommes devaient avoir pour être utiles à la Société. Ensuite pour n'être pas obligés de faire l'énumération de toutes ces qualités, toutes les fois que nous voudrions parler de l'homme qui les possede, ou que nous voudrions exhorter un homme à les acquérir, nous les avons toutes rassemblées sous le nom de vertu; & bientôt, à force de répéter ce nom, nous avons oublié la maniere dont nous l'avions formé nous-mêmes, & nous avons cru qu'il appartenait à un Etre réel.

ALORS, les Moralistes ont crié: Suivez *la vertu*, écoutez sa voix, soumettez-vous à

ses loix éternelles. Remplissez vos devoirs, car la vertu vous l'ordonne : elle seule est belle ; elle seule est inaltérable. Les Moralistes se sont plaints de ce que leur auditoire étoit sourd : mais c'était eux qui étaient inintelligibles.

LEURS maximes étaient souvent vraies ; mais le principe qu'ils établissaient, était faux. Qu'en arrivait-il ? Peu frappé du principe ; on négligeait les maximes.

EN effet, qu'on y réfléchisse. Les hommes ont beau vouloir donner une existence réelle aux produits de leur imagination. Ces Etres fantastiques n'ont jamais sur eux la force irrésistible de la vérité. On les fait parler, on leur donne un empire, on les révere, on semble y croire, & cependant on n'y croit pas.

S'IL y avoit des hommes qui, privés de la faculté de former des mots, vécussent cependant en société, ils pourroient exercer la justice, l'humanité, la bienfaisance : mais n'ayant pu imposer des noms à ces qualités, ils les auraient encore moins rassemblées toutes sous un nom *collectif*. Ainsi ils auraient pu *être assez sages*, pour mériter d'être nommés

vertueux ; mais ils ne se feraient jamais av fés de faire un Etre de la vertu.

Nous sommes donc forcés d'avouer que vertu est une qualité, une maniere d'être, u accident de l'homme, une abstraction de pensée: & que, loin d'être éternelle, elle n par elle-même aucune existence physiqu Mais il était d'une vérité éternelle, que dans certaine situation de l'homme donnée telle ou telle action serait ce que nous appe lons vertueuse, & que les actions contrair rendraient leurs auteurs dignes d'être retran chés de la Société.

Il n'y a qu'un moyen de remonter à la sou ce de nos devoirs. C'est de prendre l'homm sortant des mains de la Nature & de le con duire jusqu'à l'état social. C'est dans son pa sage à ce nouvel état, que nous verrons naîtr ses obligations.

Notre religion nous apprend que le Créa teur instruisit l'Homme qu'il venait de forme Mais qu'il nous soit permis, pour mieux con naître la nature de l'homme, de mettre à l'é cart les moyens surnaturels dont il fut aidé & de le considérer dans l'état où il se fût trou

vé, s'il eût été abandonné à lui-même. Car un miracle ne peut nous faire connoître la Nature.

D'AILLEURS cet état que nous voulons examiner n'est point imaginaire. Nous avons trouvé dans le nouveau-monde assez d'hommes sauvages qui avaient perdu la mémoire des augustes instructions qu'a reçues notre premier pere. Et que nous en reste-t-il à nous-mêmes? Ce n'est qu'au tems & au travail que nous devons nos connaissances incertaines. Le premier homme fut très instruit; mais ses enfans sont bien ignorans.

## CHAPITRE II.

### *L'Homme Sauvage.*

L'HOMME a la faculté d'acquérir des perfections, des qualités nouvelles: mais l'homme de la Nature ne possede encore que bien peu de qualités apparentes qui le rendent supérieur aux autres animaux.

PRESSÉ de la faim, il court sur la terre, il plonge dans les fleuves, il monte sur les arbres pour trouver quelque proie. Ses besoins

ſatisfaits, il eſt tranquille, ne penſe point, ne prévoit rien & s'endort.

N'ÉTANT point environné comme dans la Société d'objets divers qui agitent l'imagination & réveillent les deſirs, ne connaiſſant point toutes ces idées acceſſoires, tous ces riens ſéduiſans qui ne ſont point l'amour, mais qui ſont plus délicieux que l'amour même; peut-être n'éprouve-t-il que dans une certaine ſaiſon le beſoin d'aimer, qui pour lui n'a qu'une forme, & qui ſe préſente pour nous ſous mille formes enchantereſſes. Quand cette douce fermentation l'arrache à ſon oiſiveté habituelle, & lui donne une vivacité inconnue, la premiere femme qu'il rencontre eſt celle qui doit lui plaire. Elle a toujours aſſez de charmes, puiſqu'elle peut lui faire gouter le plaiſir. Sa paſſion ſatisfaite, il l'abandonne & l'oublie pour toujours.

AINSI l'enfant qui doit le jour à cette union paſſagere, ne connaîtra jamais le mortel qui lui donna l'être. Sa mere, obéiſſant, par inſtinct, au cri de la Nature, lui prodigue l'aliment précieux que renferme ſon ſein.

*S'IL reçoit* la naiſſance dans un climat f

vorisé du Ciel, son enfance est heureuse, parce que, sans soins & sans recherche, sa mere trouve dequoi satisfaire à ses besoins.

MAIS s'il est né sur les terres ingrates du Nord, où la Nature semble expirante, exposé dans la faiblesse du premier âge à toutes les rigueurs des saisons, à toutes les intempéries de l'air; sans toit, sans vêtement, suçant un lait tantôt appauvri par le défaut de nourriture, tantôt vicié par la mauvaise qualité des alimens ou échauffé par une fatigue excessive, il meurt bientôt: ou, s'il résiste à tant de maux, il devient un animal peu sensible & très vigoureux.

CEPENDANT ses formes croissent, ses mains atteignent déja aux premieres branches des jeunes arbres, & en arrachent les fruits; ou si le sol infertile ne prévient pas ses besoins, déja il peut attraper à la course ou surprendre par ses ruses des animaux lents & foibles qu'il déchire & dont il dévore les membres cruds & sanglans. Il s'égare dans les forêts qui couvrent la terre sauvage qui l'a vu naître. Le sentiment de ses forces lui apprend qu'il peut *se passer* de secours, sa mémoire est peu té-

nace ; il ne cherchera donc pas longtems une mere qu'il a perdue & qui ne lui est plus nécessaire. L'animal qui se suffit à lui-même, ne cherche qu'à exercer des facultés nouvellement acquises ; il oublie bientôt le sein qui l'a nourri.

AINSI, dans l'état de Nature, l'amour conjugal n'a d'autre empire que celui du besoin. L'un & l'autre finissent à la fois.

L'AMOUR paternel n'est point encore senti : car il faut de la prévoyance pour s'en préparer les plaisirs & l'Homme Sauvage ne prévoit rien. Il ignore que la suite de sa passion satisfaite, sera un Etre semblable à lui. Il sent, il s'abandonne au sentiment qu'il éprouve & ne voit rien dans l'avenir.

L'AMOUR filial n'a pas plus d'existence; car c'est quelquefois la reconnoissance, quelquefois la seule habitude qui le fait naître; mais le petit Sauvage n'a point encore assez d'idées pour être reconnoissant, & a trop peu de mémoire pour se faire un lien de l'habitude.

CET amour est aussi dû quelquefois à l'idée d'un devoir qu'on veut remplir. Cette

idée échauffe l'imagination: le cœur partage la chaleur de l'esprit.

PEUT-ETRE l'amour maternel prit-il naissance dans le cœur de la premiere des meres, qui, obligée d'allaiter son enfant, s'y sera attachée par le bienfait qu'elle aura répandu sur lui. Attachement faible, dans un état où l'on n'a point toutes ces idées accessoires qui exaltent nos passions & qui sont dues à l'imagination & à la mémoire.

EN effet c'est la mémoire seule qui cause les regrets que nous font éprouver les personnes qui nous ont été cheres & qui sont absentes ou qui ne sont plus. Nous nous rappellons mille petites circonstances dans lesquelles elles nous ont été agréables. Elles avaient coutume de faire ceci, elles ont dit cela, elles étaient là avec nous. Notre imagination nous peint fortement ces circonstances qui ne peuvent plus se renouveller, qui excitent nos desirs & font couler nos larmes.

LE tems console; non qu'il diminue la sensibilité de notre cœur, mais parce qu'il affaiblit ou détruit les traces qui étoient gravées

dans notre souvenir & qui servaient d'aliment à cette sensibilité.

MAIS les Sauvages n'ont encore que quelques sons inarticulés: ainsi le petit Sauvage n'a rien dit. Dans une maniere de vivre entiérement monotone, il n'a presque rien fait. Il n'a pas été admiré dans telle ou telle circonstance: & sa mere a très peu de mémoire, parce qu'elle n'a point tous ces signes de la pensée que nous avons inventés, & qui fixent les idées d'elles-mêmes fugitives. Ainsi dans la vie sauvage, l'enfant, absent de sa mere, est bientôt oublié.

FAISONS habiter à notre homme isolé une de ces contrées dans lesquelles il est une saison où le froid glace les fleuves, où les animaux se cachent ou s'éloignent d'une terr couverte d'une couche épaisse de neige durc par les frimats. Alors le Sauvage est souve plusieurs jours sans trouver de quoi satisfair la faim qui le dévore. Quelquefois ses cherches sont tout-à-fait inutiles; il se tue les peines mêmes qu'il se donne pour co ver sa vie; il tombe épuisé, languit & s'ét

Quelle que ſoit la terre qu'il habite, ſouvent pourſuivi par les animaux carnaciers, ſi quelqu'arbre ne lui offre point un aſyle, ſi en fuyant, il eſt atteint dans ſa courſe, il eſt forcé de livrer un combat? Heureux, s'il eſt vainqueur ; peu malheureux s'il ſuccombe, puiſqu'il ne perd qu'une exiſtence dont il n'a jamais connu le prix, & dont il n'a jamais prévu la fin. Mais s'il ne met en fuite ſon ennemi qu'après avoir reçu quelque bleſſure profonde ; privé de ſecours, ne connaiſſant aucun remede à ſes douleurs, il trouve une mort lente, après les plus affreux tourmens.

Tel eſt le tableau qu'on peut ſe former de l'homme de la Nature dans toute la rigueur du terme, & dont on ne peut ſe faire une idée que par hypotheſe, puiſqu'on ne trouve partout que des hommes qui ont au moins quelque faible commencement d'aſſociation. Comme il n'a qu'une ſenſibilité médiocre & moins encore d'idées, on peut avoir raiſon de ne le point appeller malheureux. Il ne peut être miſérable par la privation de ce qu'il *ne connaît pas* & il ſerait difficile de dé-

cider si les maux dont le menacent & que lui font éprouver les animaux féroces & l'inclémence de la Nature, sont égaux à ceux que l'homme fait éprouver à l'homme, & l'individu à lui-même dans l'état social.

Je voudrais bien qu'on m'indiquât quels sont les devoirs moraux de cet homme isolé? Envers qui les remplira-t-il? Lui qui vit seul & pour lui seul. Pourquoi devrait-il à quelqu'autre; puisqu'il n'attend que de lui-même tout son appui? Quelles sont les obligations antérieures à la Société, auxquelles il est assujetti? Pour être lié par des obligations, ne faut-il pas qu'il y ait des Etres envers lesquels il soit obligé? Assurément la relation est bien marquée, & ce qui est isolé, ne peut être relatif.

Tel dut être l'état des premiers hommes pendant un grand nombre de siecles. Des auteurs veulent prouver par le simple raisonnement & sans s'appuyer de la révélation, que cet état n'a point existé, que l'homme, par sa nature, n'a jamais dû vivre isolé. Ils ont recours à l'analogie, & objectent qu'un grand nombre d'animaux vivent en troupes. Qu'on *y fasse* attention; on verra que ces especes sont

précisément celles qui, peuplant d'avantage, sont composées d'un plus grand nombre d'individus. Ces individus étant nombreux, ont eu plus d'occasions de se familiariser entr'eux & de se reúnir.

On soutient que les animaux qui vivent en troupes, y ont toujours vécu, parce qu'ils sont incapables de perfectibilité. Il serait peut-être plus vrai de dire qu'ils ne le sont que jusqu'à un certain point. On ajoute des qualités nouvelles aux animaux domestiques par l'éducation. Dans les endroits où les Castors sont peu nombreux & inquiétés, ils n'ont qu'un vilain poil dur & hérissé & se creusent des habitations sous la terre comme les blaireaux : où ils se trouvent en grand nombre & tranquilles, ils s'embellissent, & construisent des ouvrages qui nous étonnent.

On insiste. On dit qu'on n'a point vu de pays où les hommes vécussent séparés. Je le crois. Mais a-t-on découvert des pays, où l'homme, encore voisin de son origine, n'eût pas franchi bien des degrés de perfectibilité ?

Je crois donc que l'homme a pu vivre d'abord *isolé* & que cet état a pu être très long-

On fait qu'elle est la lenteur de la population, puisque, dans les circonstances les plus favorables, elle ne s'accroit pas d'un vingtieme dans l'étendue d'un siecle. D'ailleurs les Sauvages peuplent moins que les Nations policées.

DEUX seuls besoins étaient connus alors: la faim & l'amour, mais la vie était trop dure, trop dépendante du hasard, pour que celui-ci ne fût pas rarement senti. Le langage n'était pas encore nécessaire; ainsi il n'y avait point encore de langage. Les hommes n'avaient rien à se disputer entr'eux; ainsi ils vivaient dans une sorte de paix, comme font les animaux de la même espece. Il ne pouvait y avoir que deux causes de guerre; quand un homme affamé ou amoureux, en rencontrait par hasard un autre pourvu d'une proie où d'une femme. Le combat n'était ni bien long ni bien cruel, entre deux ennemis qui n'avaient point d'armes.

ENCORE trop dépourvus d'idées, pour sentir le besoin qu'ils avaient les uns des autres, ces Sauvages ne pensaient pas à établir entr'-x des devoirs mutuels. Comment deux in-

dividus ne se rencontrant presque jamais deux fois en leur vie, auraient-ils cru se devoir quelque chose?

MAIS je suis las de voir les hommes ainsi dispersés. Toute leur Histoire ne peut m'offrir jamais que le même tableau. Rassemblons-les en un corps, &, pour qu'il s'établisse une Société, rendons la nécessaire; car sans cela, elle tarderait trop à se former.

IL n'y a qu'à supposer que quelques individus de notre espece se trouvent renfermés dans un espace dont la sortie soit devenue impossible à des hommes sans art. Il ne faut pour cela qu'imaginer une révolution bien simple. Des bois fourés, des montagnes inaccessibles, peuvent fermer l'issue de trois côtés. Il ne faut plus qu'un éboulement de terre, que l'écroulement d'un rocher, pour que des masses d'eau, prenant un nouveau cours, empêchent toute retraite.

INSENSIBLEMENT ces individus prisonniers travaillent à la propagation. Plus resserrés, plus nombreux, relativement à l'espace qu'ils occupent, ils sont sujets à des rencon-

[illegible]

[illegible] pas encore [illegible] ils [illegible] paisiblement: & [illegible] autres, ils se rencontrent [illegible] & ne font point encore [illegible] pour établir entr'eux une communication [illegible].

Mais le nombre des con[illegible] devient enfin plus considérable & par conséquent les alimens plus rares.

Alors celui qui, après bien des fatigues, s'est procuré sa subsistance, & se la voit arracher, conçoit qu'on lui ravit injustement ce que ses peines lui avoient rendu propre. Ainsi se forme l'idée de la justice. S'il veut qu'on respecte ses propriétés, il faut qu'il respecte celles des autres & voilà un commencement de devoirs moraux. Mais cette idée morale vient bien lentement. Avant de s'en pénétrer, on emploie longtems la force pour l'attaque & pour la défense. L'inutilité fréquente de la force, rend la morale nécessaire.

L'hom-

OMME affamé tâche par des cris inar-
, par des gestes expressifs de témoigner
oin à celui qu'il croit capable de lui pro-
les alimens. Voilà un commencement
age, parce que le besoin de secours com-

on est touché de ses maux, s'il obtient
u'il implore, il se forme une idée de la
sance. Ainsi la vertu commence à être
. S'il ne reçoit que des refus, il ac-
l'idée de la dureté du cœur.

JTES ces acquisitions ont dû se faire
ntement. Je crois par exemple que,
t long-tems, l'homme ne s'est pas plus
e demander quelque chose à son fem-
qu'à un arbre, à un rocher. Car la
renferme l'espérance d'obtenir, & l'idée
der une grace n'est pas plus liée dans
dement de notre animal humain à l'idée
omme, qu'à celle d'une chose inanimée.
urs l'espoir suppose la prévoyance. Ce-
t la grande faiblesse, le défaut entier
ouces, l'extrême besoin aura enfin ins-
l'un de nos Sauvages bruts, de pousser
*alement des accens* plaintifs accompagnés

tres plus fréquentes & se familiarisent à la vue de leurs semblables.

CEPENDANT, comme ils ne sont pas encore entassés, qu'il leur est aisé de trouver une nourriture suffisante, ils vivent encore paisiblement: & n'ayant pas besoin les uns des autres, ils se rencontrent avec indifférence & ne font point encore usage de la parole pour établir entr'eux une communication inutile.

MAIS le nombre des consommateurs devient enfin plus considérable & par conséquent les alimens plus rares.

ALORS celui qui, après bien des fatigues, s'est procuré sa subsistance, & se la voit arracher, conçoit qu'on lui ravit injustement ce que ses peines lui avoient rendu propre. Ainsi se forme l'idée de la justice. S'il veut qu'on respecte ses propriétés, il faut qu'il respecte celles des autres & voilà un commencement de devoirs moraux. Mais cette idé morale vient bien lentement. Avant de s'e pénétrer, on emploie longtems la force po l'attaque & pour la défense. L'inutilité fr quente de la force, rend la morale nécessaire

L'HC

L'HOMME affamé tâche par des cris inarticulés, par des gestes expressifs de témoigner son besoin à celui qu'il croit capable de lui procurer des alimens. Voilà un commencement de langage, parce que le besoin de secours commence.

SI l'on est touché de ses maux, s'il obtient l'aide qu'il implore, il se forme une idée de la bienfaisance. Ainsi la vertu commence à être connue. S'il ne reçoit que des refus, il acquiert l'idée de la dureté du cœur.

TOUTES ces acquisitions ont dû se faire bien lentement. Je crois par exemple que, pendant long-tems, l'homme ne s'est pas plus avisé de demander quelque chose à son semblable, qu'à un arbre, à un rocher. Car la priere renferme l'espérance d'obtenir, & l'idée d'accorder une grace n'est pas plus liée dans l'entendement de notre animal humain à l'idée d'un homme, qu'à celle d'une chose inanimée. D'ailleurs l'espoir suppose la prévoyance. Cependant la grande faiblesse, le défaut entier de ressouces, l'extrême besoin aura enfin inspiré à l'un de nos Sauvages bruts, de pousser machinalement des accens plaintifs accompagnés

de gestes supplians. Le passant bien repu lui aura jetté les restes de sa proie. Alors l'homme pourra demander encore une autrefois, parce qu'il a déja obtenu. C'est ainsi que les animaux domestiques demandent à leurs maîtres, parce que leurs maîtres leur ont déja donné.

Dans la nouvelle situation qui rapproche les hommes, qui les familiarise entre eux & qui fait naître de nouveaux besoins, l'homme peut rester auprès de la femme dont la fécondité lui procure un fruit de leur union, qui, en exigeant leurs soins, contribue à la resserrer. Il est même naturel qu'il y reste, soit pour épargner des peines à l'objet que les plaisirs qu'il a goutés peuvent lui rendre cher, soit pour lui faire partager les siennes; car les Sauvages ne sont pas fort galans. Voilà donc une union conjugale.

Si un voisin impétueux dans ses desirs, veut enlever à l'époux sa compagne, celui-ci ressent le tort qu'on lui fait, & se forme les idées que nous rendons par les mots de chasteté conjugale, de rapt, de libertinage, d'adultere. *Ainsi l'on voit s'étendre la liste des vices, des vertus, des devoirs.*

LA famille ainsi réunie a souvent besoin de s'expliquer. Les cris différemment articulés & les gestes suffisent pour témoigner le desir que font naître les objets présens, ou le dégoût & la crainte qu'ils excitent. Il ne faut que montrer l'objet; l'accent & l'habitude du corps font le reste.

MAIS on desire des objets qui ne sont pas présens. Le père qui construit sa cabane veut ordonner à son fils de lui aller chercher les matériaux nécessaires. Il veut que ce fils pourvoie à la nourriture de la famille. Il faut inventer des mots qui deviennent la représentation de ces objets différens. Ainsi naissent les signes de la pensée, qui ensuite contribuent beaucoup aux progrès de la mémoire & à étendre la pensée même.

## CHAPITRE III.

### *L'Homme en Société.*

MAIS les recherches sur la formation du langage ne sont pas de notre sujet. Nous avons indiqué en passant cette formation, parce qu'elle se trouve liée à l'Histoire de l'homme.

Nous venons de le voir se réunir en Société. Dans les premiers tems de cette réunion l'espece se sera multipliée promptement; car les besoins factices n'avaient pas fait connaître encore une misere réelle. Les enfans n'auront pas été de long-tems une charge pour leurs peres.

Dès que l'espece est nombreuse, il faut qu'elle se réunisse pour lutter contre la Nature, qui semble tendre toujours à faire souffrir l'homme ou à le détruire, & que l'homme, toujours victorieux, force à lui fournir sa subsistance & les commodités dont il jouit.

Sur les riches bords du Gange & de l'Indus, vers ces parties fortunées de notre globe, que le soleil nourrit d'une chaleur plus vive & qu'il enrichit d'une moisson abondante de fruits délicieux; les habitans d'une terre, qui sans cesse prodigue ses trésors, sans jamais exiger aucun tribut, ne dûrent éprouver que fort tard le besoin de se rassembler. Portant des ames froides dans des corps brûlés; sobres, timides, lents & mélancoliques, ils desirent la solitude & n'aiment que la fraicheur & le silence profond des forêts. Là, sans doute, les hommes

ne se sont point cherchés; mais la population, quoique lente & insensible dans ses progrès, y aura cependant été beaucoup plus rapide que dans des climats moins heureux, dont la rigueur & l'infertilité ont dû long-tems combattre contre l'homme avec avantage, avant qu'il eût appris à les dompter. Sous ce ciel heureux, les hommes plus multipliés se seront rencontrés enfin. Ces pays où la religion exerce plus fortement son empire sur des imaginations tristes & sensibles, ont donné naissance aux premiers cœnobites, & nourrissent encore un nombre prodigieux de solitaires, dont les macérations font frémir l'humanité.

MAIS dans les climats du Nord, ou même dans les régions tempérées où nous sommes forcés d'arracher à la terre la subsistance qu'elle nous refuse; où, sous un ciel plus froid, nous sommes dévorés d'un feu intérieur & concentré qui nous consume & qui exige une nourriture plus forte & plus abondante; où, malgré notre juste horreur, la nécessité, plus impérieuse que le cri de la pitié, nous force d'immoler à notre appétit carnacier les animaux qui *respirent avec nous* & qui ont d'abord exigé

nos ſoins; la Société n'a pu être lente à ſe former, puiſqu'elle eſt bientôt devenue indispenſable.

Cela ne veut pas dire qu'elle ait été établie dans le Nord ou dans la Zône tempérée, avant de l'être dans les contreés de l'Orient. Il faut entendre ſeulement qu'à nombre égal, les hommes ont été forcés plutôt de ſe réunir dans les climats plus durs, que dans ceux dont la douce influence rendait moins ſenſible le beſoin de ſecours mutuels.

Loin que la Société ait pris naiſſance dans le Nord, ou dans les régions tempérées, il eſt prouvé par la chronologie des Indiens, & par l'ancienneté de leurs arts, plus certaine que leur chronologie, qu'ils ont été policés & par conſéquent raſſemblés & nombreux, longtems avant les autres peuples.

Nous en avons déja rapporté une cauſe; c'eſt que la Nature a moins combattu chez eux contre la population.

Mais d'ailleurs, qu'on jette un coup d'œil ſur l'Archipel Indien, ſur toutes ces îles innombrables qui le forment. Il fut, ſans doute un tems où elles faiſaient partie du conti-

nent, & elles en ont été ſéparées par une révolution d'une antiquité inappréciable, dont le ſouvenir eſt effacé, mais que ſes veſtiges rendent aſſez certain.

Dans le moment de cette révolution terrible, il ſe ſera trouvé ſur les ſommets de ces terreins élevés, qui n'ont pas été enveloppés dans la ſubmerſion, quelques individus de notre eſpece. Plus reſſerrés qu'auparavant, leurs rencontres auront été plus fréquentes, leur population plus prompte, leur nombre plutôt accru & leur union plutôt établie. De cette réunion feront nés quelques arts. Habitans des rivages de la mer, ils ſe ſeront eſſayés ſur cet élément & auront fabriqué de légers canots. Trop reſſerrés dans leurs îles, ils auront été peupler des terres dont ils n'étaient ſéparés que par des bras de mer aſſez étroits. Ainſi quoique le climat exige moins que beaucoup d'autres la réunion des hommes, un autre genre de néceſſité y aura accéléré cette réunion.

Si nous n'étions point éclairés du flambeau de la révélation, nous pourrions croire que, ſans cette révolution du ſol Indien, & les autres ſecouſſes qu'a ſubi notre globe, il n'y

aurait peut-être point encore de Société sur la terre.

Tout annonce à l'œil observateur du Philosophe l'extrême antiquité du monde: les monumens de l'ancien séjour des eaux sur les différentes parties de la terre; ses différentes couches ajoutées les unes sur les autres dans le plus grandes profondeurs connues; dans certain endroits un désordre qui rend témoignage de plus terribles renversemens, dans d'autres le vestiges fossiles des plus affreux incendies; ic des mers couvrant des bas-fonds qui ont ser d'habitation aux quadrupedes, là de vastes cor trées qui semblent nouvellement sorties du se des eaux. L'expérience démontre la rareté c ces grandes révolutions, puisqu'il n'en est a rivé qu'un petit nombre & de peu considéra bles, depuis que les hommes conservent la m moire des faits. Cette rareté est une nouve le preuve de l'ancienneté de notre globe. C pendant il semble en même tems que ce f hier que les hommes ont commencé à se ré nir & à former un corps social.

La Société est à présent partout indisp *sable, puisque* les hommes se pressent en qu

que forte les uns contre les autres, ne peuvent subsister que par leurs soins réciproques, & espéreraient envain tirer leur subsistance d'une terre qu'ils n'auraient pas cultivée ou de la chair des animaux qu'ils n'auraient pas nourris.

DANS la Société l'homme ne ressemble plus au Sauvage isolé.

L'HOMME social perd de sa force & acquiert de la sensibilité. Son adresse s'étend sur un plus grand nombre d'objets en même tems qu'elle diminue à quelques égards. Il saura se construire un asyle, & ne saura plus en trouver un au sommet d'un arbre élevé. En étendant ses connoissances, il contracte de nouveaux goûts; en perdant de sa force, il apprend à connaitre de nouveaux besoins. Moins exercé, il ne sera plus assez léger pour fuir le lion, le tygre qui l'attaquent; mais il le domptera avec les armes qu'il a su fabriquer. Devenu prévoyant, il craindra les dangers auxquels il ne pourrait résister seul; il ne s'y exposera qu'avec ses compagnons. Ils lui prêteront aussi du secours, dans les travaux que lui seul ne pourrait exécuter. Mais s'ils ne lui re-*fusent pas leur* aide, c'est qu'ils peuvent at-

tendre la sienne dans l'occasion. Ils donnent pour recevoir & ne doivent pas être trompés dans leur attente. Ainsi point de Société sans un commerce quelconque, & qui même ne soit fondée sur ce commerce.

De nouveaux arts s'inventent. Quelques-uns en jouissent d'abord ; bientôt ils deviennent nécessaires à tous. Mais tous ne peuvent exercer chacun d'eux. Ainsi s'accroit le commerce & s'augmentent les chainons de la chaîne sociale. L'un fournit à l'autre son industrie & en retire ce que lui-même ne pourrait se procurer. Qu'un homme alors soit rejetté de l'union commune, il trouvera bientôt la mort dans sa foiblesse & dans la privation des besoins qu'il a contractés.

## CHAPITRE IV.

### *Des Devoirs du Citoyen en général.*

Sous quelque forme que soit rassemblée la Société, nous lui donnerons le nom de République, parce que c'est l'intérêt général, le bien de la chose publique, qui est le fondement véritable de tout Gouvernement. Si ce bien

n'eſt pas toujours conſulté, s'il eſt même quelquefois cruellement contrarié, c'eſt l'abus & non la nature du régime. Quand les hommes ont établi un Gouvernement quelconque, ils ont cru aſſurer leur bonheur.

Tout homme vivant ſous un Gouvernement, doit être appellé Citoyen, parce qu'il participe aux avantages de la Cité, c'eſt à dire du Corps Social, & qu'il doit contribuer pour ſa part à ces mêmes avantages dont il profite.

En effet l'homme en Société n'eſt plus rien par lui-même. Seul au milieu de tous, il eſt environné des témoignages de ſa propre faibleſſe. Fort comme Citoyen, parce que tous ceux qui l'entourent lui ſervent d'appui, comme homme il ne peut ſe ſoutenir par ſa propre puiſſance. Il n'a même la faculté de vivre qu'autant que les compagnons de ſon ſort, ne ſe livrent pas ſans réſerve à l'injuſtice, à la cupidité. Expoſé à mille beſoins qu'il n'a pas en lui-même la faculté de ſatisfaire, & qu'il doit attendre d'autrui, menacé de périls qu'il ne ſaurait parer & dont la Société le garantit; il doit ſes jouiſſances, ſes forces, ſes poſſeſſi-

ons & jusqu'à son existence au corps politique auquel il est associé.

Les maux de la Société deviennent communs au Citoyen. Nulle partie de l'édifice ne peut s'écrouler, qu'il ne risque d'être écrasé sous sa ruine. L'injustice qu'il commet, le menace d'une injustice qu'il aura à supporter. S'il se livre au crime, d'autres pourront devenir également criminels ; & qui peut l'assurer de n'être pas leur victime ? Il doit donc tendre constamment au bien général, puisque c'est de ce bien que dépend celui des particuliers.

Si un seul prétend se dispenser de travailler à l'avantage public, pour ne s'occuper que de ses propres avantages, de sa propre satisfaction; s'il veut s'exempter du devoir commun, parce que les actes d'un particulier doivent avoir peu d'influence sur les actes de tous; les autres pourront s'exempter de même de devoirs importuns. Alors chacun tendant à son propre intérêt, & méprisant l'intérêt général, la Société, abandonnée de ses membres, ne sera plus, puisqu'elle n'est que par eux. L'Etat sera détruit, & entraînera la perte des Citoyens.

QUELLE existence restera-t-il au Corps Politique, si on le considere indépendamment des membres qui le composent? Je ne trouve plus qu'un vain nom. Il n'est que par les individus qui le forment, il emprunte sa force de la force réunie de chacun d'eux, &, procurant à ses membres les avantages dont ils jouissent, il n'a lui-même d'autres avantages que la somme réunie de ceux que lui rapporte chaque Citoyen.

UN Etat vertueux est celui qui est composé de Citoyens amis de la vertu. Une République corrompue, ne renferme généralement que des hommes vicieux & par conséquent malheureux, puisqu'ils sont entr'eux tour à tour & bourreaux & victimes. Car, lorsque chacun veut tendre par toutes sortes de voies à son bien-être, chacun nuit & reçoit des dommages, dépouille & est dépouillé, frappe & est frappé; & l'on ne voit plus qu'un état de guerre de tous contre tous.

CET état doit avoir été trop longtems celui des premiers hommes qui se sont trouvés réunis. Ils n'auront pas été assez bons raisonneurs pour s'imposer quelque gêne pour leur

propre avantage. Ils n'auront pas imaginé que, pour leur bonheur, ils devaient faire le sacrifice d'une partie de leurs desirs. Pénétrés du sentiment de leur force, c'est à cette force qu'ils auront voulu tout devoir.

MAIS s'appercevant enfin des maux qu'ils se causaient à eux-mêmes en ne mettant point de limites à leurs prétentions, las de perdre autant & souvent plus qu'ils ne pouvaient obtenir, ils seront convenus de certaines obligations auxquelles ils se liaient mutuellement pour leur tranquillité réciproque. Ces obligations se sont accrues à mesure que le besoin s'en est fait sentir. Chacun a donc cessé de prétendre à tout, pour jouïr avec plus de sûreté de ce qu'il possédait, & tous se sont mis des chaînes, pour jouïr en paix de quelque liberté.

AINSI c'est avec la Société que commence le devoir. L'utilité reconnue lui a donné naissance & constitue son être.

ON peut donc le définir: l'observation rigoureuse de ce qui est utile à la Société. Cette courte définition renferme toutes nos obligations & la pratique de toutes les vertus,

puisqu'il n'en est aucune qui ne soit utile au Corps Social. Elle exclud tous les vices, puisqu'ils sont tous dangereux.

NOUS n'aurons pas besoin de porter nos regards au delà de la Nature, ni de nous plonger dans les profondeurs d'une sublime & fausse métaphysique, pour chercher à connaitre nos devoirs. Ils sont tous renfermés dans l'utilité. Je dis dans l'utilité & non pas dans la vertu, parce que la vertu n'est autre chose que le devoir lui-même rempli, ou les loix de l'utilité religieusement observées. Elle est le moyen, & l'utilité est la fin. Je ne dirai pas qu'il faut être juste, parce que la justice est une vertu; car je pourrais parler à des gens peu sensibles à ce langage. Mais j'entraînerai plus invinciblement mes concitoyens, en leur criant: Hommes, observez la justice, car elle est utile aux autres & à vous-mêmes.

DES hommes vicieux & en même tems pitoyables raisonneurs, s'affermissent dans leur mépris pour les vertus qui les condamnent, parce que ce sont, disent-ils, des institutions de convenance.

Eh! quel plus bel éloge en peut-on faire, que d'avouer qu'elles conviennent au bien de la Société? Tu y vis, misérable, dans cette Société, tu jouis des avantages qu'elle te procure; tu aimes à les recueillir en refusant d'y contribuer. Si elle te rejettait, tu cesserais d'être: & tu dedaignes ce qui lui est convenable, ce sans quoi elle ne peut se maintenir!

N'EST-CE donc pas parce que l'homme éclairé par la saine raison, inspiré par la Nature, a senti l'utilité de la vertu, est convenu de l'observer, qu'elle en est plus respectable? Que serait elle, en quoi pourrait-elle consister, si elle était absolue & sans aucune relation aux avantages des hommes? Celui même qui l'outrage, en profite. Aurait-on donc accordé ce beau nom à des actes stériles? Ayons horreur du malheureux qui méprise la vertu, parce qu'elle n'est qu'utile.

POUR nous assurer que c'est l'utilité, qui en fait la base, adoptons un moment la fiction des Champs Elisées. Transportons-nous dans ce séjour de félicité célébré par les anciens poëtes. De quelle vertu la pratique reste-t-

elle

ille aux ames heureuses qui sont censées l'habiter? Du courage? Elles n'ont point de maux à supporter, de périls à craindre. De la justice? Nul n'y convoite le bien d'autrui. De la tempérance? On n'y connait point les desirs. De la prudence? il ne reste plus à choisir entre le bien & le mal. De la bienfaisance? Eh! personne n'a de besoins. Il ne leur reste donc l'exercice d'aucune vertu, parce qu'il ne leur reste plus rien d'utile à faire.

Quand les Chefs des Gouvernemens & tous les Citoyens rempliront leurs devoirs; quand ils seront justes, humains, bienfaisans; quand ils auront toujours devant les yeux l'utilité générale: les hommes jouïront de la plus grande portion de bonheur dont l'Humanité soit capable.

## CHAPITRE V.

### *Les Hommes sont-ils méchans?*

Qui peut donc nous éloigner de la pratique de nos devoirs qui nous serait si avantageuse? Faut-il croire que l'homme soit *méchant?*

Ceux qui ont répondu qu'il l'était, ont calomnié l'humanité.

On aurait tort auſſi de répondre qu'il eſt naturellement bon. Puiſqu'il naît ſans idées, il naît indifférent au bien & au mal. La ſituation dans laquelle il ſe trouvera placé, ſa maniere d'enviſager ſes intérêts décideront de ſes penchans; agneau, s'il doit brouter l'herbe; tygre, s'il doit ſe nourrir de carnage.

Dans ſon premier état, il ne penſait qu'à ſatisfaire aux beſoins de la Nature. Toujours guidé par elle, il n'entrait dans ſes actions aucune malignité. Quand il éprouvait le ſentiment de la faim, il cherchait une proie & la prenait indifféremment où il la trouvait, ſur un arbre, dans les champs, entre les mains d'un homme. Il ne voyait dans cet acte qu'un moyen de ſatisfaire le beſoin dont il étoit preſſé, ſes idées n'allaient point au delà. Il ſentait & ne raiſonnait point. Le ſentiment lui ordonnait de ſe nourrir, le raiſonnement ne lui avait point appris à reſpecter la propriété d'autrui. Nulle relation n'exiſtait pour lui: il ne connaiſſait que lui ſeul dans la Nature, parce qu'il n'avait que la conſcience de ſes prop

ſenſations. C'eſt ainſi qu'on voit des animaux affamés arracher à d'autres leur proie, par le ſeul inſtinct qui les porte à ſe nourrir.

DANS l'état actuel, l'homme qui a plus d'idées, plus de connaiſſances, a auſſi plus de beſoins. Il a faim d'un plus grand nombre d'objets. Il cherche donc plus ſouvent à dépouiller ſon ſemblable. C'eſt le même ſentiment, mais il eſt plus ſouvent réveillé.

EN acquérant des idées, l'homme a acquis beaucoup de fauſſes idées. Il s'eſt accoutumé à regarder comme néceſſaires bien des choſes qui ne compoſent pas le néceſſaire. Il fait du mal aux autres pour ſe les procurer.

ON ne fait du mal que par intérêt, par colere ou par vengeance.

L'HOMME dans ſon état naturel ne connaiſſait pas la vengeance, puiſqu'il n'avait pas l'idée que nous nous ſommes formée de l'inſulte.

D'AILLEURS la vengeance ſuppoſe un ſentiment profond d'une injure paſſée, & nous avons vu que notre Sauvage avait bien peu de mémoire.

L'ATTAQUAIT-ON, pour le priver de sa proie ? il se défendait. Le combat fini, la querelle étoit oubliée.

JE pense qu'il était capable de colere, comme la plupart des autres animaux. Mais c'est une affection passagere. Elle ne peut constituer la méchanceté qui suppose une habitude constante.

IL ne reste plus que l'intérêt. Mais ôtez à l'homme tous les faux intérêts qu'il s'est fabriqués, vous lui ôtez toute sa malice. S'il l'exerce fréquemment, c'est qu'il a un grand nombre de desirs. Mais tous ces desirs sont excités en lui par toutes les superfluités dont il est entouré dans l'état social. Il ne les a pas naturellement, il n'a donc pas naturellement de méchanceté.

LES hommes puissans ont été plus souvent accusés d'être méchans que les autres. C'est qu'il y a pour eux bien plus d'objets intéressans.

ILS sont plus en vue. Plus d'hommes se trouvent intéressés à leur nuire. Souvent le tyran sanguinaire n'a voulu que se défendre.

On n'a gueres de desir violent que ceux qu'on peut espérer de satisfaire, & l'homme puissant peut satisfaire presque tous les siens. Desire-t-il les biens d'un homme? Il les aura. Cela ne tient qu'à la vie du possesseur.

Denis, tyran à Syracuse, fut un bon homme à Corinthe.

Qu'on me dise qu'un homme fait le mal sans intérêt: je ne le croirai pas, ou je croirai qu'il est insensé.

On cite des exemples. Examinons les. Nous verrons que ces gens qui ont fait le mal, sans qu'il dût leur en revenir aucun avantage, étaient dans des momens d'une gaieté effrénée & stupide, dans le délire de la débauche. Ils étoient foux alors.

Vous dit-on qu'un homme est méchant? Suivez-le bien. Vous lui verrez faire des actes de bonté, quand il n'aura pas d'intérêt à faire le mal.

L'Histoire ancienne cite des Princes qui n'ont jamais fait de bien, qui ont toujours fait du mal & souvent pour le plaisir de le faire. L'histoire ancienne a menti.

POURQUOI ne voit-on pas de tels Princes dans l'Hiſtoire moderne? C'eſt qu'elle eſt mieux faite. C'eſt que les Hiſtoriens ſont moins ennemis des Souverains, c'eſt que les faits ſont moins incertains.

POURQUOI les Peuples des Indes ſont-ils plus doux que les autres? C'eſt qu'ils ont moins de beſoins.

POURQUOI les Mahométans qui les ont ſubjugués n'ont-ils pas contracté la même douceur? C'eſt qu'ils ont apporté avec eux plus de beſoins factices.

S'IL exiſtait un Peuple chez lequel la Nature fut ſi aboudante, que chaque particulier n'eût qu'à étendre le bras pour ſe procurer la nourriture; où le climat fût aſſez doux pour qu'on n'eût pas beſoin de vêtement; où les ombrages fuſſent aſſez étendus, pour fournir le couvert à tous; où nul homme n'eût beſoin d'un autre & n'eût par conſéquent aucun intérêt à en chagriner un autre; où, ce qui ſerait une ſuite de cet heureux état, il n'y eût dans l'amour que l'amour même, toujours couronné, jamais inquiet ni jaloux: il n'y aurait

chez ce Peuple aucun acte de malignité & le mot de méchanceté manquerait à la langue.

Il semble donc que, pour rappeller les hommes à leur bonté naturelle, il ne faudrait que les dépouiller de tous leurs intérêts imaginaires, que leur faire connaître leur intérêt véritable & ce qui peut les rendre heureux. Mais qu'il est difficile d'éclairer l'homme! C'est un aveugle qui heurte, blesse & renverse ceux qu'il rencontre, précisément parce qu'il est aveugle.

## CHAPITRE VI.

### *Gouvernement.*

Le même bien général qui est la source & le but des devoirs, a donné aussi naissance au Gouvernement.

Eh! quoi? L'homme n'a-t-il donc pas le droit d'être libre? Oui, sans doute, tout homme semble avoir le droit de chercher un désert sauvage, d'y errer, d'y souffrir & d'y périr en liberté.

Mais il faut convenir d'une vérité triste. *C'est au prix d'une* partie de cette liberté mê-

me, que l'homme achete la sûreté de ce qui lui en reste & tous les avantages de l'Etat Social.

L'HOMME est incapable d'une liberté sans bornes. Sa Nature ne comporte pas à la fois qu'il vive libre & au milieu de ses semblables. Ils ont trop de passions qui leur seraient réciproquement funestes. Il faut qu'elles soient réprimées par le frein des loix, il faut que l'homme reçoive des chaines. Les vices de sa Nature l'ont soumis nécessairement aux loix: il l'est donc en même tems au Gouvernement chargé de les porter & de les maintenir.

SI tous les Citoyens sentaient de quel avantage sont les bonnes mœurs à la République; s'ils avaient sur eux-mêmes assez d'empire pour réprimer leurs passions vicieuses: aucun d'eux ne craindrait qu'on vint apporter la corruption dans le sein de sa famille. Si tous voulaient être justes, par le sentiment profond des maux que doit faire éprouver à la République l'injustice de ses membres: nul ne craindrait les trames sourdes, ni les entreprises violentes de l'iniquité.

*AINSI les hommes* resteraient toujours dans *état de liberté* parfaite, &, se gouvernant

assez bien eux-mêmes, ils ne soupçonneraient pas même ce qu'on appelle Gouvernement.

MAIS au contraire dans les associations des hommes, les besoins sont pressans & difficiles à satisfaire: les passions sont véhémentes. Celui qui pourra arracher à son voisin faible la subsistance qui lui couterait plus à acquérir autrement, ne se refusera pas à la douceur de contenter ses appétits par les moyens les plus faciles. De là un cruel état de guerre de Citoyens contre Citoyens, delà l'idée de la justice & l'établissement d'un pouvoir capable de la faire respecter.

SANS tous les désordres que les hommes apportent eux-mêmes dans leur union, rien ne serait plus injuste que le pouvoir d'un seul qu'on nomme Prince, ou de plusieurs qu'on nomme Magistrats, sur le grand nombre qu'on nomme Peuple.

MAIS, sans ce pouvoir, aucun membre du Corps Social ne pourrait être paisible dans ses jouïssances, assuré dans ses possessions, ni même sans crainte pour sa vie. Rien n'est donc plus juste que cette puissance qui leur assure à tous & la vie & la paix.

Pour reconnaître l'origine du Gouvernement, remontons encore à la naissance de la Société.

Les hommes, rapprochés les uns des autres, mais n'ayant encore ni possessions, ni langage, ni arts, ni presque d'idées, ne penserent pas à établir une forme de Gouvernement entr'eux. Ils étaient chasseurs, pêcheurs ou frugivores, suivant la situation où ils se trouvaient placés.

Quand l'un d'eux se voyait ravir la proie qu'il avait saisie avec peine, il sentait bien l'injustice; mais on n'y connaissait point de remede. Il souffrait la faim, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une autre proie, qui, sur un terrein peu habité, & pour des habitans peu difficiles, devait se trouver ordinairement bientôt.

Notre espece n'était plus dans un état de pure nature, puisqu'elle avoit déja franchi quelque premier dégré de perfectibilité: mais elle était encore bien sauvage.

Quand la pêche, la chasse ou les productions spontanées du sol ne suffirent plus aux

habitans multipliés, il fallut rassembler des troupeaux, planter des arbres, cultiver la terre. On sent bien que les termes entre ces différentes époques dûrent être fort longs.

L'Homme eut alors le malheur devenu nécessaire, d'être possesseur.

Avec les possessions, naquirent l'avarice, la cupidité, la fraude. Parce qu'on avait déja quelque chose, on desira beaucoup.

Auparavant un homme affamé avait bien arraché la nourriture des mains de son semblable: mais à présent un homme qui n'a pas de besoin, veut augmenter ses possessions, pour gouter le plaisir d'avoir de grandes possessions.

On arrache à un autre ce qui lui est nécessaire pour vivre, afin de ne pas toucher à ce que soi-même on a pour vivre.

Celui qui, pour se vêtir, a plus de peaux de brebis qu'il ne lui en faut & qui n'a pas de fruits, doit donner quelques-unes de ses peaux à celui qui lui donnera des fruits: mais il aime mieux tâcher d'avoir les fruits & de garder les peaux.

Est-il *vigoureux*? Il n'y cherchera pas de *finesse. Il* enlevera les peaux, le trous

même & se fera peut-être servir par le propriétaire dépouillé. Se défie-t-il de sa vigueur? Il trouvera des moyens de dérober adroitement. La ruse est la force du faible.

Ainsi les hommes employoient sans cesse, les uns contre les autres, la violence ou la supercherie. Qui n'était pas un Hercule, voulait être un Cacus.

Celui qui se vit opprimé par la force, qu'on priva du fruit de ses peines, qui vit ses jours menacés par l'iniquité, fit des vœux pour l'établissement d'un pouvoir capable de le protéger.

L'Homme fort, l'homme puissant méconnut plus longtems les loix sacrées de l'équité. Il fondait tous ses droits sur la force de ses muscles. Ne craignant rien, il abhorrait toute dépendance. Il eût rougi de se soumettre même à la justice, & aurait été indigné qu'elle eût enchaîné son bras.

Mais toute force, toute puissance est relative. Tout homme peut être accablé par la force d'un autre ou par la puissance réunie de plusieurs. Tous sentirent donc enfin qu'ils avaient intérêt au maintien de la justice.

Ils le sentaient ; mais ils ne laissaient pas de l'enfreindre quand l'occasion se trouvait favorable. Les passions sont vives, la raison est froide ; la glace ne résiste point au feu.

Quel tableau que celui des hommes sans frein, dévorés par l'ambition, livrés à l'intérêt, rongés par les desirs tumultueux, troublés par les fureurs de l'amour & de la jalousie, égarés par les transports de la colere, rendus furieux par la frénésie de la vengeance ! Discordance bisare, d'où résulte, quand elle est bien tempérée, cette heureuse harmonie qui donne la vie & le mouvement à la Société.

Quelle fut la ressource des hommes ? Ils élurent un Chef pour tenir entr'eux la balance. Le Roi était une loi vivante. Sa volonté formait tout le systême de la législation. Ce Gouvernement que nous appellons despotique, est le plus simple dans ses moyens, celui qui suppose le moins de lumieres & par conséquent le plus ancien de tous.

Il étoit plus conforme aux idées peu étendues des premiers hommes rassemblés, de choisir un d'entr'eux qui les jugeât, que d'établir une *suite de loix* par lesquelles ils fussent ju-

gés. Les Gouvernemens Ariſtocratiques ou populaires ſont, en quelque ſorte, d'inſtitution moderne.

QUELQU'UN a dit que la Démocratie était le plus ancien des Gouvernemens, parce que ce fut celui des premiers hommes qui ſe raſſemblerent en Société, avant qu'ils euſſent élû des Chefs. Mais ces hommes n'avaient pas encore établi de Gouvernement; ils ne vivaient donc pas ſous le Gouvernement Démocratique.

CEUX qui ſuppoſent que la Société a commencé par l'union d'une famille, doivent reconnaitre que le Chef de la famille a été une ſorte de Roi.

Les Républiques ont été établies par des hommes qui, déja policés, ſe ſont réunis pour former un établiſſement, ou elles ſe ſont élévées ſur les ruines du Gouvernement d'un ſeul. Quand, au moment de l'aſſociation, il s'eſt trouvé des hommes qui l'emportaient beaucoup ſur les autres par la fortune ou par l'autorité, la République a été Ariſtocratique.

MAIS cette queſtion plus approfondie, ſerait ici déplacée.

IL reste certain qu'un Gouvernement est absolument nécessaire aux hommes, & que le plus grand mal qu'on pût leur faire, serait de les abandonner à eux-mêmes. Bientôt la terre ne serait plus que le vaste & affreux tombeau de l'humanité.

FERMEZ donc l'oreille à la voix téméraire de ceux qui veulent détruire toute subordination, qui appellent sans cesse les hommes à la liberté. C'est sacrifier la Société à l'individu, comme si l'individu ne devait pas être enveloppé dans la ruïne de la Société.

LA vraie liberté consiste à faire ce que l'on veut, pourvû que cette volonté soit honnête & ne soit pas contraire à l'intérêt de la République. Et cette liberté manque rarement aux hommes d'une condition médiocre & sans ambition, même sous le joug d'un tyran. Car les tyrans ne vont gueres chercher leurs victimes: ils ne frappent que ceux qui se trouvent ou viennent se placer à la portée des coups de leur sceptre d'airain.

PUISQUE la Société ne serait qu'un cahos informe, si elle n'était subordonnée à un pou-

voir qui la dirige ; c'est donc un devoir de se soumettre à cette puissance & de sacrifier l'amour de la liberté, cet instinct si vif & si impérieux, à l'amour de la paix & de l'ordre, à l'utilité générale & à notre propre intérêt.

DEVENIR Citoyen, c'est se soumettre à un Empire, s'obliger à bien des devoirs qui pourront être peinibles, se priver de la faculté de bien des actes agréables, & qui même rapporteraient quelquefois des avantages personnels, au moins apparens. On ne peut plus vivre pour soi, mais pour coopérer au bien général & pour le partager.

IL serait sans doute bien doux de pouvoir n'être soumis qu'à une forme de Gouvernement qui fut examinée & approuvée par tous les membres de l'Etat. Il ne devrait pas y en avoir d'autres, si tous les hommes étaient assez justes & assez éclairés pour sentir leurs véritables intérêts, pour connaître que l'avantage de chacun est indissolublement lié à l'avantage de tous, pour savoir où commence le sacrifice que nous devons faire de nous mêmes à l'Etat. Mais les hommes sont bien éloignés de cette perfec-

fection. Ils tomberaient dans un malheur extrême, si on leur laissait le choix de la manière dont ils voudraient être heureux.

Non sans doute, rien ne serait plus funeste à tous les Citoyens qu'un Gouvernement dont tous auraient la régle constitution. Ou plutôt, chacun voulant tirer à soi tous les avantages, & tous se barrant sans cesse, ils ne parviendraient pas même à établir une forme de Gouvernement monstrueuse.

Quelle est la meilleure des formes de Gouvernement connues? Question inutile, puisqu'il faut se soumettre à la législation de l'Etat dans lequel on recueille les fruits de la Société.

Question dangereuse, qui ne peut qu'inspirer le désespoir & la haine de la Patrie à ceux qui ne sont pas nés dans un Etat dont le régime se rapporte au systême qu'ils se sont formé.

Tous les Gouvernemens ont leurs avantages & leurs inconvéniens, qui ne pourront jamais être balancés avec assez de précision pour établir entr'eux des motifs certains de préférence.

CHACUN d'eux eſt mêlangé de quelques-unes des qualités des autres. Ces Conſeils, ces Cours Suprêmes qui ſe trouvent dans les États Monarchiques, & dont les déciſions l'emportent preſque toujours ſur la volonté iſolée du Monarque, les rapprochent de l'Ariſtocratie.

PAR l'aſcendant d'un Magiſtrat, une Ariſtocratie tient quelquefois du Deſpotiſme.

QUANT aux Démocraties, il n'y en a, peut-être, jamais eu. L'aſcendant de quelques familles, ou celui d'un Particulier, les a toujours changées en Ariſtocraties ou en véritables Monarchies.

TOUT Etat a ſes tems de maladie & de ſanté. On en conſidere un dans le moment de ſa plus grande vigueur, on examine ſa conſtitution, & l'on décide que ſon régime eſt le plus convenable aux aſſociations humaines. Bientôt cet Etat dépérit parce qu'il faut que tout paſſe: un autre devient floriſſant avec une légiſlation contraire, & les penſeurs oiſifs font de nouveaux raiſonnemens.

La ſplendeur de quelques Etats de l'Aſie dut perſuader autrefois que les hommes n

pouvaient être bien conduits que par le ſceptre d'un Deſpote. Les beaux jours de la République Romaine firent donner la préférence au Gouvernement de pluſieurs. La puiſſance de la Maiſon d'Autriche, celle de Louis XIV ont prouvé de même qu'il n'y a point de meilleur régime que la Monarchie.

Les corps politiques ſont trop vaſtes & trop compliqués, pour qu'on puiſſe connaître le ſiege des maux qui les attaquent & qui ſont toujours répandus dans un ſi grand nombre de parties. De ſubtils Spéculateurs en recherchent les cauſes & produiſent ſur ce ſujet les plus ingénieuſes & les plus vaines conjectures.

Je ne connois rien de plus ſage que le ſentiment de Montaigne: „ La néceſſité, dit-il, „ compoſe les hommes & les aſſemble. Cet„ te couture fortuite ſe forme après en loix ...., „ Certes, toutes ces deſcriptions de police „ feintes par art ſe trouvent ridicules à met„ tre en pratique. Ces grandes & longues al„ tercations de la meilleure forme de Société „ & des regles plus commodes à nous attacher, „ ſont altercations propres ſeulement à l'e„ *xercice de* notre eſprit . . . . . Telle pein-

„ ture de police serait de mise en nouveau
„ monde; mais nous prenons un monde déja
„ fait & formé à certaines coutumes. Par quel
„ moyen que nous ayions loi de le redresser &
„ ranger de nouveau, nous ne pouvons gue-
„ res le tordre de son accoutumé pli, que nous
„ ne rompions tout . . . . Non par opinion;
„ mais en verité, l'excellence & meilleure po-
„ lice est à chacune nation celle sous laquelle
„ elle s'est maintenue. La forme & commo-
„ dité dépend de l'usage. Nous nous déplai-
„ sons volontiers de la condition présente: mais
„ je tiens pourtant que d'aller desirant le com-
„ mandement de peu en un Etat Populaire,
„ ou en la Monarchie une autre espece de Gou-
„ vernement, c'est vice & folie . . . Quand
„ quelque piece se dérange, on peut l'étayer;
„ on peut s'opposer à ce que l'altération &
„ corruption naturelle à toutes choses ne nous
„ éloigne trop de nos commencemens: mais
„ d'entreprendre à refondre une si grande mas-
„ se & à changer les fondemens d'un si grand
„ bâtiment, c'est à faire à ceux qui, pour dé-
„ *crasser*, effacent; qui veulent amender les
„ *défauts* particuliers par une corruption uni-

„ verſelle & guarir les maladies par la mort...
„ Toutes ces grandes mutations ébranlent l'E-
„ tat & le désordonnent."

Pour nous, nous parlons à tous les hommes &, quelles que ſoient les inſtitutions du corps ſocial dont ils ſont membres, nous les exhortons à la paix, nous les engageons à reſpecter l'ordre de la Société dans laquelle ils ſe trouvent placés & non pas à y porter le trouble en s'élevant contre les loix auxquelles leur naiſſance ou leur vie actuelle les ſoumet.

Que de maux ſe préparent les Peuples qui ſe ſoulevent contre le pouvoir qui les domine! Par quels flots de leur ſang ils effaceront les loix dont ils ſe plaignent! Le pouvoir contre lequel ils réclament, ne pourra être enſeveli que ſous leurs cadavres déchirés.

Il eſt arrivé de plus grands malheurs, bien plus de ſang a été répandu par la révolte des Peuples que par la tyrannie des Souverains.

L'infidélité, le ſoulevement des ſujets a ſouvent appellé l'horreur & la mort ſur d'immenſes contrées.

Avant que les hommes connuſſent les vrais *principes du Gouvernement*, ils regarderent

comme vertueux les meurtriers des princes qui leur avaient déplu. Mais il eſt bien rare & bien difficile que les meilleurs Souverains puiſſent longtems être généralement aimés de leurs Peuples. Ce n'eſt qu'après leur mort qu'on rend juſtice aux dépoſitaires de la Suprême Puiſſance. Ils avaient donc à craindre ſans ceſſe le fer d'un aſſaſſin qu'une gloire ſure attendait, & qui recevait les actions de grace d'une partie de ſes Concitoyens pour avoir donné la mort au tyran. La crainte rendait farouches & cruels des Princes qui, peut-être, auraient été juſtes, s'ils avaient régné ſans défiance. Des flots de ſang coulaient à leurs moindres ſoupçons, & les Peuples étaient plongés dans tous les maux affreux qui accompagnent les mutations de regne fréquentes & forcées. Tant de calamités les ramenerent enfin à des principes plus ſages: l'utilité publique parla plus haut que les paſſions de ceux qui pouvaient gagner au changement, & l'intérêt général fit regarder juſtement les Rois comme ſacrés & leurs meurtriers comme parricides. Rejettons avec horreur toute *maxime* ſéditieuſe dont la conſéquence ferait de *nous* ramener à notre premier aveuglement.

La fidélité est donc la premiere vertu des sujets, puisqu'elle est très utile à leur association, puisque leur infidélité doit attirer sur eux les plus grands maux. Quelque soit le pouvoir qui les dirige, qu'ils y restent soumis. Qu'ils respectent la forme de Gouvernement sous laquelle ils vivent. S'il est juste, s'il est bien tempéré, la Société est heureuse. Elle peut souffrir sous quelque Gouvernement que ce soit, & cè qu'on appelle une Démocratie, peut être elle-même la plus cruelle tyrannie.

Tremblez cependant, Tyrans oppresseurs. La voix du sage exhortera toujours à la patience les peuples irrités. Mais le sentiment de leurs maux peut l'emporter enfin sur les cris de la sagesse. Puisse du moins une juste terreur vous accompagner sans cesse ! Puisse le fer vengeur briller toujours à vos yeux épouvantés, vous poursuivre, vous faire trembler au milieu de vos flateurs & de vos plaisirs ; puisse l'inutile remords porter la rage & le désespoir dans vos cœurs à vos derniers momens & que vos noms odieux soient en exécration à la derniere postérité.

MAIS, O Citoyens, n'oubliez jamais que la Société eſt auſſi cruellement déchirée par le brigandage des factions que par les fureurs de la tyrannie.

C'EST une communauté d'avantages réciproques qui conſtitue une aſſociation réguliere. Mais elle ne ſuppoſe pas la parfaite égalité.

## CHAPITRE VII.

### *Egalité.*

QU'EST-CE en effet que cette égalité réclamée ſi ſouvent? Une vaine chimere inventée par le pauvre & par le faible, qui porte envie à l'homme riche & puiſſant qu'il croit plus heureux que lui. Cependant ce mortel ſi envié ſe retire, peut-être, pour verſer des larmes, au fond de ces riches appartemens, où l'or qui brille de toutes parts ne ſaurait le conſoler.

IL y a pour toutes les conditions une doſe à peu-près égale de plaiſir & de douleur : voilà notre égalité.

L'ÉGALITÉ n'eſt point dans la Nature. *Rien ne ſe* reſſemble, rien n'eſt égal.

PEIGNEZ-VOUS un long ſpectacle d'objets toujours ſemblables: l'œil en ſera bientôt fatigué. Figurez-vous une grande Société d'hommes parfaitement égaux: il y régnera une inertie pire que la mort.

CONSIDÉREZ une famille. Le Pere a ſur ſes enfans une ſupériorité qui tient de l'empire: l'expérience, les qualités acquiſes des aînés les éleveront au deſſus des enfans qui ſont nés après eux: quelquefois la ſupériorité de l'eſprit dérange cet ordre, mais ſans rétablir l'égalité.

COMMENT ſi elle n'exiſte pas dans une famille, voudriez-vous la retrouver dans un vaſte Etat?

EST-CE un partage égal de richeſſes que l'on deſire?

MAIS n'eſt-il pas injuſte de toucher aux poſſeſſions, quand on n'en peut pas prouver légalement l'illégitimité? L'aſſurance des propriétés eſt une des cauſes de l'union ſociale, & un de ſes plus fermes appuis. Une inquiſition même trop ſévere ſur l'origine & la validité du droit des poſſeſſeurs, paraîtrait moins *un acte de juſtice* que de tyrannie & entraî-

nerait en effet mille injustices, mille extorsions. On serait effrayé des maux qu'accompagnerait l'opération téméraire du partage égal des biens.

CEPENDANT exécutez ce partage, distribuez également les terres. Vous verrez la Nature elle-même se révolter contre ce vain effort, le combattre, l'équilibre se rompre bientôt, & revenir, après une courte succession de tems, la grande richesse & la misere.

QUOIQUE les hommes ne soient ni physiquement, ni moralement égaux, il y a cependant entr'eux un titre d'égalité: c'est qu'ils sont hommes. D'ailleurs celui qui a moins de force a souvent plus d'industrie; celui qui a moins de fortune, a plus de vertus.

IL serait injuste de concevoir du mépris pour celui qu'on regarderait comme son inférieur; car c'est une cause qui regarde l'homme de trop près pour qu'il y puisse être juge, & sa vanité le séduirait, peut-être, quand il prononcerait sur sa propre supériorité.

HOMME riche, est-ce la pauvreté que tu méprises? Peux-tu prévoir les revers qui t'attendent? Il ne tient qu'à la fortune de te *rendre demain* méprisable.

D'où naît ton orgueil? Tes richesses t'appartiennent. Mais sont-elles toi-même? te donnent-elles quelque vertu? Ajoutent-elles à tes lumieres? Quand une tonne remplie d'or est une fois vuidée, elle n'est plus qu'un meuble vil qu'on va peut-être remplir d'immondices. Et toi, si l'on te sépare de tes biens, que seras-tu? Que te restera-t-il? Oseras-tu te comparer à cet artisan, à ce manœuvre qu'à présent tu dédaignes? Consentira-t-il à te reconnaître pour son égal? Non sans doute; il fait lui-même te soutenir, il est utile, & toi, tu ne seras qu'un vain fardeau de la Société. Va Midas n'en était pas moins un sot, pour cacher ses oreilles d'âne sous un bonnet de brocard.

Malheureux! Celui pour qui tu affectes d'injustes dédains te méprise dans le fond de son cœur. Mais il te respecterait, peut-être, s'il connaissait en toi des sentimens d'humanité.

Le Général d'armées, le Magistrat, le Philosophe, le Savant n'ira pas, sans doute, contracter une liaison particuliere avec un petit marchand ou un ouvrier qui n'exerce qu'un art,

grossier. Il faut dans la Société habituelle des rapports de sentimens, de vues, de connaissance, même de politesse qui ne se trouvent point entre des hommes dont les professions ont si peu de conformités. La franchise grossiere du pauvre, s'accorderait mal avec la fausseté polie du riche: la naïve impéritie de l'homme du peuple ne conviendrait pas à l'érudite ignorance du savant: les simples préjugés d'un bon marchand, ne sont pas les préjugés réfléchis d'un Philosophe. Que chacun cherche donc ses semblables, mais sans mépriser les autres.

LA distinction d'Etats vils & d'Etats honnêtes est odieuse & insultante pour un grand nombre d'hommes estimables.

CICÉRON prétend que la petite marchandise est honteuse, mais que le gros commerce n'est pas méprisable. Ainsi de tout tems les riches ont été compris dans le nombre des honnêtes gens.

TOUTE profession utile, toute profession dans laquelle on ne fait pas de mal à ses concitoyens, est honnête.

LE commerce est utile aux Particuliers & *enrichit l'Etat*. Il est donc honnête aux mar-

chands de faire le commerce en proportion de de leurs facultés, bornées ou étendues. C'est sur leur probité qu'on doit les juger & non pas sur leurs richesses.

Les vertus, les talens utiles mettent seules entre les Citoyens une véritable différence.

Ceux qui remplissent les grandes places de la République doivent être respectés, comme chargés d'une portion de la puissance gubernatrice, comme membres de cette puissance. Mais ils doivent s'attendre à être jugés, comme hommes, par leurs qualités personnelles.

On doit aux Grands des marques extérieures de respect: mais les Grands s'accoutument trop à croire que les Petits ne sont rien. Peu d'entr'eux reconnaissent le prix du mérite, qui se trouve le plus souvent dans la classe mitoyenne: mais cette classe mitoyenne connaît bien le néant de la grandeur idéale.

Les Grands ne veulent avoir rien de commun avec les hommes d'un Etat médiocre, pas même ce qui pourrait les rendre estimables.

Au reste il est dans tous les pays des différences de rang & il ne faut pas les mépriser. *Tous ces égards* qu'on accorde aux dignités,

à la naissance, aux richesses sont bien sans conséquence. L'homme qui en jouït n'y a aucune part, & l'on ne rend ces vains hommages qu'à des choses qui ne sont pas lui. Ce sont de petites conventions établies dans les Sociétés & qui ne sont méconnues que par des hommes grossiers ou par de petits esprits qui croient par là s'ériger en sages.

Le vrai sage souvent méprisera un sot decoré de la grandeur; mais il rendra toujours extérieurement ce qu'il doit à la dignité, parce que, s'il doit s'élever contre les usages dangereux: il sait qu'il faut se soumettre aux coutumes indifférentes.

Il semble que c'est sous ce point de vu qu'on peut considérer l'égalité parmi les hommes. Mais ce qui contribue le plus à rend les Citoyens égaux entr'eux, c'est de vivre s la protection des mêmes Loix.

## CHAPITRE VIII.

### *Loix.*

Les Rois injustes firent desirer de Loix. Elles sont [illegible] ies pour tous

ne sont sujettes ni à la séduction ni au caprice.

QUELQUEFOIS des Rois sages & vertueux sacrifierent au bien public une partie de leur puissance, s'enchaînerent eux-mêmes par les liens de l'équité & devinrent législateurs.

AVANT qu'aucune loi eût été portée, celui qui en tua un autre fut un scélérat digne de mort & condamné par la loi naturelle, qui lui défendait d'attenter à la vie de son semblable, puisque lui-même désirait qu'on respectât la sienne.

AVANT que la Société se fût formée, avant la convention des propriétés que cette association rendit nécessaire; celui qui se nourrit du fruit du premier arbre qu'il rencontra, ne fit que satisfaire justement au besoin de la Nature.

MAIS depuis que la Société est établie, & que, par une suite nécessaire de sa constitution, elle a dû assigner des possessions, à ses membres, celui qui ose attenter à ces possessions est criminel. Il mérite d'être puni de la maniere que la Société juge la plus convenable au maintien d'un ordre qui compose son essence.

Les loix de convenance, autrement nommées Loix civiles, sont des decrets émanés du Gouvernement, qui prescrivent aux Citoyens ce qu'il leur est ordonné de faire, ce qu'il leur est défendu de se permettre.

La loi n'a pas besoin, pour obtenir toute sa force, d'être approuvée par tous les Citoyens. On en a déja dit la raison, en parlant du Gouvernement. Il suffit qu'elle soit émanée de ceux en qui le Peuple reconnaît le droit de la promulguer.

Une loi est bonne, qui est utile au Public, quoiqu'elle puisse léser des Particuliers, lorsque le bien qu'elle opere, ne pourrait pas en résulter de même, sans cette lésion particuliere.

Ce serait une loi condamnable, que celle qui léserait des Individus, sans être utile à la Société.

Mais que faudrait-il dire d'un Législateur qui blesserait le corps social, pour le seul avantage de quelques membres? Ne ressemblerait-il pas à un homme qui prendrait les fondemens de sa maison, pour construire des ornemens aux combles?

Au

Au reste, quand le Gouvernement se trompe, ce n'est souvent qu'une longue expérience qui peut apprendre qu'il s'est trompé.

Une loi avantageuse à l'association générale, mais qui fait souffrir un individu, est toujours condamnée par cet individu, & par ceux qui lui sont attachés, quoiqu'elle soit utile à lui-même en effet, puisqu'elle l'est à tout le Corps politique.

Celui qui est gêné dans ses desirs par une loi, se plaint de cette loi. Il se plaindrait encore bien d'avantage, si on laissait un libre cours aux desirs effrénés de ses Concitoyens.

Une loi qui ordonne une réforme nécessaire, ne sera jamais approuvée par celui dont cette réforme dérange le bien-être.

Une loi qui n'est point inspirée par la justice, qui ne tend pas à l'intérêt social, qui n'est dictée que par la puissance, n'est pas une véritable loi. Ce n'est qu'un acte de caprice ou de tyrannie.

Citoyens, lorsque la Société dans laquelle vous vivez, s'est longtems soutenue avec un certain systême de législation, croyez qu'il

*i est convenable.* Ne méprisez point votre

*lu*

'atrie, parce que vous en entendez censurer la Législation, parce que des rêveurs profonds conseillent de la changer.

Un tems de réforme est un tems de crise; toute crise est dangereuse, on ne sait pas quelle en sera la fin. Le corps souffre par un changement de régime; on veut augmenter sa force & l'on risque de lui donner la mort. Toute loi ancienne est sacrée; on ne peut y toucher que d'une main tremblante. Elle peut être défectueuse, & cependant être analogue à la constitution du Corps qui l'a reçue.

Un homme sain doit se tenir à son régime ordinaire: une Société vigoureuse doit conserver ses mêmes loix. Ce n'est que dans les maladies qu'il faut recourir aux remedes, parce que tout remede est un mal.

Figurez-vous un architecte qui, pe content de la construction de Paris ou de Lo dres, proposerait de les détruire. Vous a rez une juste idée de quantité de livres crits pour la réformation de la Société. core la plupart de leurs Auteurs veulent abattre des Palais pour élever des chau

res.

QU'ILS écoutent ce que Montaigne semble leur avoir adressé. Ils ne le regarderont pas, peut-être, comme un homme à petits préjugés.

„ IL est bien aisé, dit-il, d'accuser d'im- „ perfections une police, car toutes choses hu- „ maines en sont pleines. Il est bien aisé d'en- „ gendrer à un peuple le mépris de ses an- „ ciennes observances. . . Mais d'y rétablir „ un meilleur état en la place de celui qu'on „ a ruiné, à ceci plusieurs se sont morfondus „ qui l'avaient entreprins. . . . . Je me lais- „ se volontiers aller à l'ordre public du mon- „ de. Heureux Peuple, qui fait ce qu'on „ commande mieux que ceux qui commandent „ sans se tourmenter des causes! qui se laisse „ mollement rouller après le roullement cé- „ leste!

SAGE Montaigne, on en fait à présent bien plus que toi. Les uns veulent qu'il n'y ait que des laboureurs: les autres veulent qu'on ne laboure même pas, parce que le travail des terres est un commencement de dépravation: d'autres conseillent de songer promptement à diminuer la population, pour se mettre plus en état de résister aux ennemis. Heu-

reux Montaigne, que n'a-t-on conservé ton ignorance !

## CHAPITRE IX.

### *Contrat Primitif.*

PLUSIEURS Ecrivains supposent un Contrat Primitif par lequel les Peuples se sont reservé le droit de s'opposer au Souverain, quand il abuse de son autorité.

MAIS quel est le point où doit cesser la soumission du Peuple & où l'autorité commence à être abusive ?

CE Contrat ne me semble propre qu'à entretenir entre les Souverains & les Peuples un procès éternel, dont ceux-ci payeront presque toujours les dépens.

QUI a vu l'original de ce Contrat ? Qui a pu le passer ? Qui a eu le droit de me représenter avant que j'existasse ?

LES Rois sont obligés d'être justes ; mais ce n'est pas pour observer les conventions d'un pacte qui n'a jamais existé. Le devoir des Rois leur est dicté par leur propre intérêt plus fort que tous les Contrats. Le bonheur des

Peuples fait le bonheur, la puiſſance, la gloire & la ſûreté des Souverains.

Le devoir de la fidélité des Sujets n'eſt pas non plus appuyé ſur une promeſſe qu'ils n'ont pu faire avant que d'exiſter & que perſonne n'a pu faire pour eux : mais ſur le plus fort des engagemens, ſur celui de conſulter l'avantage de la Société. Elle ne peut ſubſiſter qu'à l'abri du Gouvernement, lequel à ſon tour ne peut ſe maintenir que par l'obéiſſance des Sujets.

## CHAPITRE X.

### *Juſtice.*

Le Gouvernement le plus éclairé, ne ſaurait connaître aſſez toutes les actions des Citoyens, pour arrêter tous les actes d'injuſtice. Il eſt des détours obſcurs, des pratiques ſombres, des moyens de chicanne, par leſquels on peut ſe ſouſtraire à l'animadverſion des Loix.

Toutes les Loix portées pour faire obſerver la juſtice, n'ont pu être promulguées que pour l'utilité publique. Chaque Citoyen *doit ſe comporter* avec tant de vertu, doit ten-

dre si directement au bien général dans toute sa conduite, que les loix semblent inutiles. Il doit avoir l'ame aussi pure qu'elles.

TOUT homme doit se rendre tel qu'il souhaite de trouver ses semblables. Il doit être juste, puisqu'il desire de n'être entouré que des amis de l'équité.

CELUI qui est assez adroit pour s'emparer subtilement & sans se compromettre des biens de son voisin, ne doit-il pas craindre sans cesse que quelqu'autre scélérat, aussi adroit que lui, ne ravisse toute sa fortune?

CE qui cause un des grands maux de la Société, c'est que les uns sont occupés à dresser des embuches & les autres à s'en garantir, souvent même à tous les deux à la fois.

CHACUN est intéressé à la conservation de ses biens; chacun l'est donc à la sûreté des biens de tous, puisque c'est la sécurité générale qui fait celle des Particuliers.

DE même, dit Cicéron, que si, dans le corps, chaque membre pensait à augmenter sa vigueur, en tirant à lui la force du membre *voisin*, il faudrait bientôt que le corps entier *s'affaiblît* & mourût: ainsi lorsque chacun

dra s'emparer des avantages des autres & les leur ravir, pour en profiter, la Société humaine sera bientôt renversée.

Les conventions, les engagemens par lesquels un homme prête pour retirer, répand pour recueillir, ou donne son tems & sa peine pour en recevoir un prix conforme à l'estimation qu'il en a faite & qui a été convenue, sont des objets sacrés qui forment un des principaux liens de l'union politique.

Celui qui refuse de satisfaire à ses engagemens, quels qu'ils soient, pourvû qu'ils ne soient pas contraires à l'honnêteté ni à l'intérêt social, est un Citoyen atroce, qui trouble l'ordre de l'association & mérite d'en être rejetté.

La feinte, la dissimulation, tout ce qui peut induire en erreur celui avec lequel on contracte, est une injustice plus criante que si elle étoit commise à force ouverte, puisqu'il reste moins de moyens de s'en garantir.

Le méchant sacrifie le bonheur solide du témoignage de sa conscience, au plaisir de jouïr de quelques biens, qui demain, peut-être, lui seront enlevés. C'est faire un marché de dupe.

Quel bonheur reste-t-il à celui qui ne peut s'estimer lui-même? Le plaisir d'être juste ne se perd qu'avec la vie.

Si les richesses rendaient toujours heureux, on serait tenté de pardonner aux fripons. Mais il se verse plus de larmes sous les lambris dorés, que sous les toits couverts de chaume.

A ne consulter que la prudence, c'est toujours faire une sotise que d'être malhonnête homme. Il est bien rare que les mauvaises manœuvres ne se découvrent pas enfin. Cette découverte empoisonne les jours de leurs auteurs.

Que de soins, que de peines, que de travaux de corps & d'esprit pour couvrir une mauvaise action d'un voile qui se déchire toujours. La vertu est pour l'honnête homme un oreiller bien doux, &, s'il a tout perdu, sa propre estime lui reste & le console.

Comme il est juste de défendre ses biens, & qu'il n'en est point de plus précieux que l'existence, on peut avoir le droit de donner la mort pour conserver sa vie. Cette loi de la Nature s'accorde encore avec l'intérêt général, puisque la Société serait infestée de bri-

gands, s'ils étoient sûrs de n'avoir à immoler que des victimes sans résistence.

Ainsi quand nous ne pouvons à l'instant obtenir l'appui du Gouvernement, nous devons nous secourir nous-mêmes & frapper notre ennemi. Mais s'il est terrassé, ou s'il prend la fuite, comme il n'y a plus pour nous de peril, ce n'est pas à nous, c'est au Gouvernement à nous venger. Car il est utile que le même homme ne puisse pas être à la fois le vengeur & l'offensé, l'accusateur & le juge. Il faut, pour démêler ce qui est juste, un œil plus sûr que celui d'un homme passionné.

La peine du coupable est due à l'utilité publique & non pas à la vengeance d'un Particulier. Elle n'est pas ordonnée pour le faire jouïr du tourment d'un malheureux, & pour lui faire gouter un plaisir atroce, à la vue des tourmens de son semblable.

La peine doit être proportionnée au crime. Un cœur ulcéré ne garderait pas de mesure dans sa vengeance. D'ailleurs un ennemi serait toujours coupable; mais les loix n'ont point d'ennemi, & leurs dépositaires doivent recevoir *sans passion* les défenses de tous les accu-

sés. - Tranquilles, comme la Divinité même, la colere ne doit jamais troubler la sérénité de leur front, &, si leur bouche, organe de l'équité, prononce les arrêts les plus séveres, c'est le crime qu'ils punissent, mais sans haïr le criminel.

Si le Magistrat ouvre son cœur à la haine, s'il voit avec indignation l'accusé dont il tient le sort dans ses mains; qu'il tremble de donner sa voix. Il ne peut plus être juge, puisqu'il devient ennemi.

## CHAPITRE XI.

### *Religion.*

Il semble que ce soit ici le lieu de parler de la Religion, puisqu'elle tient par-tout au Gouvernement & qu'elle est liée au systême politique de la Législation. Elle doit être dans les mains de la puissance gubernatrice & ne doit tendre qu'à affermir les Citoyens dans leurs devoirs. Alors elle fait partie de ces mêmes devoirs & est nécessaire à l'Etat Social.

Toutes les Religions sont fondées sur la *croyance* d'un Dieu, toutes ont pour but l'a-

vantage des hommes. Tout temple est respectable; c'est une enceinte où ils se rassemblent pour rendre hommage au Créateur, où ils croient sentir sa présence plus immédiate; où ils s'embrâsent d'une reconnaissance plus vive pour celui qui leur donna, qui leur conserve l'existence, où ils se sentent saisis d'une sainte horreur qui les écarte du crime en leur représentant la colere d'un Dieu vengeur; où leurs cœurs se dilatent & s'ouvrent à un attendrissement qui les dispose à l'humanité.

Ouvrage du même Dieu, tous les hommes le reconnaissent. Toutes leurs Religions consistent dans l'adoration de l'Etre Suprême. Il s'est manifesté à eux par ses œuvres; ils n'ont pas fermé les yeux à la lumiere de cette révélation générale. Les passions ont entraîné bien des hommes vers le crime; l'erreur les a souvent aveuglés: mais nul n'est impie dans son cœur. Connaître un Dieu & s'élever contre lui, refuser de l'adorer, ce serait là l'impiété: mais c'est un sentiment atroce qui n'entre pas dans le cœur humain. Tous les hommes ne rendent pas à Dieu le même culte; *mais tous* ceux qui le reconnaissent, lui ren-

dent le culte qu'ils pensent devoir lui plaire. Ils n'ont qu'une même pensée, un même dessein, un même desir : & ils se persécutent!

La croyance d'un Dieu est le plus fort lien qui unisse les hommes entr'eux. C'est par elle que tant de Sociétés, séparées par les opinions dogmatiques, ont encore un nœud puissant qui les enchaîne les unes aux autres.

Les hommes tiennent si faiblement à la vertu, ils sont si fortement attachés à leurs intérêts, & tellement aveuglés sur leurs véritables avantages, qu'il semble qu'on doive trembler de se trouver au milieu d'eux. Mais on sait qu'ils croient un Dieu rémunérateur & vengeur, & cette idée retient dans la Société l'homme effrayé, prêt à fuir loin de ses semblables.

Je crois sentir en moi-même les preuves de l'existence de Dieu gravées en traits profonds que je ne pourrais effacer. Ce sentiment ne me semble gueres plus séparable de moi, que celui de ma propre existence. J'accorde pour un instant que la Nature, par les combinaisons infinies du mouvement, ait pu devenir l'auteur de mon organisation. Je veux la reconnaître

dans la création de ces insectes, machines disposées pour la formation d'ouvrages toujours admirables, mais toujours les mêmes: je reconnaîtrai même son pouvoir dans la vaste architecture de l'univers, dans l'harmonie de ces globes terrestres ou enflammés, toujours mus dans l'immensité de l'espace & suivant des loix toujours constantes: mais moi, je pense. Des combinaisons fortuites ont-elles pu donner à la matiere la faculté de penser? Je ne suis point maître de composer mes idées. La plus grande contention de mon cerveau, ne me peut faire naître aucune pensée (*) qui paraisse

(*) Il est certain que l'homme ne peut former aucune pensée à son choix. Je puis rêver, me recueillir, chercher des idées; j'en trouverai même: mais je ne pourrai pas dire que j'ai trouvé celle que je cherchais. En effet, pour la chercher avec choix, il fallait que je la connusse, qu'elle fût présente à mon esprit, & dès lors je n'avais pas besoin de la chercher. On ne peut faire un choix de ce qui n'existe point encore. Or la pensée qui va naître dans mon cerveau, n'a encore pour moi aucune existence. Elle est seulement au rang des choses possibles. *Il faudra* que je la reçoive telle qu'elle me

due à ma volonté. Elles me viennent par inspiration : c'eſt Dieu qui me les donne, elles m'élevent juſqu'à lui & me ſont un témoin de ſon exiſtence.

COMMENT la Nature m'a-t-elle donné l'intelligence, ſi elle n'eſt point intelligente ? Comment l'effet ſera-t-il ſi différent de ce qui le cauſe ? Mais ſi elle eſt intelligente, elle eſt Dieu.

SI la Nature eſt aveugle, elle a produit ſans deſſein ſes ouvrages admirables. Si l'on ſuppoſe un deſſein, on ſuppoſe une penſée & par conſéquent un Etre intelligent, un Dieu.

ſera offerte. Ainſi l'homme qui réfléchit cherche une penſée quelconque, & non pas telle penſée. Si celle qui lui ſurvient eſt bonne, c'eſt avec raiſon qu'on l'appelle une idée heureuſe, parce qu'elle ſemble due à un hazard favorable.

Dépend-il de moi de vouloir trouver une penſée, même indéterminée ? Non, ſans doute. Car cette volonté elle-même eſt une idée qui m'eſt venue ſans rien devoir à mon choix, puiſque je n'ai pu la choiſir avant qu'elle exiſtât. Il ſerait abſurde de dire qu'on a *voulu vouloir* penſer.

Si une pensée n'a point ordonné, ne diri-
ge point, n'anime point le Grand Tout, quel-
ques-unes des parties de ce Tout lui seront
supérieures. Car moi qui pense, je puis, sans
trop d'orgueil, me regarder, par ma pensée
seule, comme supérieur à la Nature inintelli-
gente. En effet un Etre pensant, fût-ce un
atome, l'emporte sur un être privé de la pen-
sée, quelqu'énorme qu'il soit.

De bonne-foi, quel homme voudrait être
le Soleil, ou même le systême complet de tous
les soleils & de tous les mondes possibles?

Si l'on dit que l'homme est un Etre maté-
riel, qui doit le sentiment & la pensée à une
certaine modification qui lui est propre, à son
organisation, aux combinaisons particulieres de
matieres qui se trouvent en lui: il restera tou-
jours à demander si l'on comprend bien ce que
c'est qu'une combinaison de matieres qui pen-
se, & comment une organisation peut penser.
C'est produire un effet pour une cause; c'est
expliquer l'inconnu par l'inconnu, l'obscur par
le plus obscur. Il ne nous est pas donné de
concevoir ce que c'est que l'Etre Suprême, ni
par *quel moyen* sa toute-puissance fait influer

l'esprit inétendu, sur la matiere étendue: Mais conçoit-on mieux ce que c'est qu'une modification qui donne la pensée, qu'une cause dénuée de raison, qui donne le pouvoir de raisonner?

QUELLE grande, quelle sublime idée que celle d'un Dieu maitre, auteur, & conservateur d'un immense univers & de mondes innombrables! d'un Dieu qui embrasse toute la Nature & tous les tems, & dont la vengeance sûre attend le scélérat tranquille dans le crime! Quelle idée touchante, que celle d'un Dieu pere de tous les hommes, d'un Dieu bon, d'un Dieu qui récompense, derniere consolation du malheureux que lui seul peut consoler! d'un Dieu devant qui toute grandeur est affaissée, devant qui tous sont égaux, l'oppresseur qui l'offense & l'opprimé qui l'implore; le riche dont le cœur se ferme à la pitié, & le pauvre qui attend l'homme dur au tribunal de l'Eternel.

LA Religion soutient l'infortuné; l'Athéisme laisse l'ame dans la sécheresse, livre le malheureux au désespoir, & ne lui présente d'autre soulagement que la mort.

Si cependant il eſt un homme tranquille & vertueux que nous ſoupçonnions d'Athéisme ; ſi même il nous a fait confidence de ſes ſentimens ſecrets ; gardons-nous de le haïr. Conſidérons-le comme un homme qui s'égare, que nous devons remettre dans ſon chemin, mais que nous ne devons pas frapper, parce qu'il s'eſt trompé ſur ſa route. Ayons pitié d'une erreur qui lui ôte toute conſolation pour une autre vie dans les maux dont celle-ci eſt ſemée. Voyons en lui un exemple de la faibleſſe de nos lumieres, regardons-le comme un infortuné, & aimons-le encore d'avantage. Car la premiere loi, la loi fondamentale de la Société, eſt de s'aimer les uns les autres.

Si telle doit être notre indulgence pour une erreur qu'on regarde comme le plus fatal égarement de l'eſprit ; que dirons-nous de ces ſavans qui, ayant abandonné les dogmes révérés par leurs peres, manquent à cette même indulgence pour ceux qui les ont conſervés ? Pourquoi mépriſent-ils ceux qui ne penſent pas comme eux ? Pourquoi les perſécuter, en quelque ſorte, par l'outrage, par le dédain, par *ces noms odieux* d'eſprits faibles, de fanati-

ques, d'imbécilles? Hélas! tous les hommes pensent différemment. Leurs idées sont aussi variées que leurs traits. Quel est celui qui a raison? Que les bornes de notre esprit sont étroites! que notre raison est faible! Quelle est l'obscurité de nos lumieres! Il semble que nos bouches ne soient que des organes d'erreurs. Nous ne savons rien, hors de nous, en nous-mêmes. Nous nous sommes tous trompés, nous nous tromperons encore: & nous avons de l'orgueil! Ah! loin de nous cette petitesse, qu'on nomme vanité, qui fait que nous méprisons, & qui nous rend méprisables.

En vain, pour prix de nos fatigantes études & souvent de nos erreurs, usurpons-nous le titre de Philosophes. Nos études sont vaines, notre Philosophie est trompeuse, nos travaux opiniâtres nous ont pris & nous laissent dans l'ignorance.

Respectons les hommes religieux. Mais quand pourra-t-on les arracher à ces superstitions dangereuses & destructives, qui, sous des noms sacrés, ont fait régner le crime sur la terre? Ici des hommes sont immolés à la Divinité; là de vastes pays sont dépeuplés, les

ſers ſont aiguiſés, les gibets, les buchers ſont élevés au nom de Dieu: là des femmes ſe brûlent ſur les reſtes inanimés de leurs époux: & le culte, qui doit être utile à la terre, ne paraît établi que pour la déſoler. Il ſemble que ce ne ſoit que par la deſtruction qu'on puiſſe rendre hommage au Créateur, & que le ſpectacle le plus agréable à ſes yeux, ſoit celui de ſes Créatures expirantes dans les tourmens.

CELUI qui a formé le monde & tous les mondes qui compoſent l'univers, a auſſi créé l'homme. Pourquoi? Pour en être adoré? Nos adorations lui ſont dues, mais que lui importent-elles? Pour en être ſervi? en quoi? Il a créé l'homme, parce qu'il l'a voulu. En oſant interprêter les deſſeins de Dieu, nous lui prêtons les petiteſſes de nos vues. L'homme ne peut réellement le ſervir: mais il doit maintenir l'ordre ſur ce globe, ouvrage de Dieu, que Dieu lui a marqué pour ſon habitation: il doit ſervir ſes freres, ouvrages de Dieu comme lui: leur être utile, parce qu'il deſire qu'ils lui ſoient utiles; être vertueux, parce qu'il lui importe de trouver ſes ſemblables vertueux, parce que la ſureté, le bon-

heur des hommes, dépend de la probité de chacun d'eux. La Religion est un juste tribut de reconnaissance que la Créature paie au Créateur. Mais il ne recevrait pas avec plaisir un hommage, il rejetterait un culte qui pourrait être nuisible aux hommes, car c'est à eux que ce culte doit être avantageux, non pas à lui qui n'en a pas besoin. Dès qu'il se trouve dans quelques-unes de ces Religions par lesquelles les Peuples divers présentent leurs adorations à leur Auteur quelqu'usage dangereux à ces mêmes Peuples, ces usages, établis, sans doute, par leur aveuglement, doivent être proscrits comme désagréables à Dieu. Si nous sommes obligés de croire que nous l'offensons par nos faiblesses & par nos erreurs, nous l'outrageons encore bien d'avantage par nos cruautés.

PUISQUE la Religion mérite nos respects, le Prêtre qui remplit ses devoirs est lui-même bien respectable. Obligé d'être, par ses vertus, une image sensible de la Divinité, il conduit encore plus les hommes par ses exemples que par ses leçons. Sa bouche est l'organe de *la morale* la plus pure. Il est le précepteur *du Peuple*, il lui apprend ses obligations, il

lui fait connaître, il lui fait aimer le bien. Dans les campagnes, il exerce, en quelque sorte une magistrature auguste; qui ne doit sa force qu'à la douceur de la persuasion. Les hommes n'y seraient gueres supérieurs aux animaux qu'ils emploient au labourage de leurs terres, s'ils ne recevaient quelque connaissance des premiers principes de la morale, par la voix du Ministre des autels qui les dirige, qui les console dans leurs maux, qui concilie leurs différends & qui leur sert à tous de pere.

MAIS si le Prêtre est vicieux, si sa voix excite au crime ceux qu'il doit appeller à la vertu; si, pour son intérêt, il nourrit des superstitions dangereuses; s'il souffle la guerre au nom d'un Dieu de paix; s'il porte le trouble, lui qui ne doit prêcher que la concorde: c'est le plus atroce de tous les hommes.

LES Prêtres peuvent être très utiles; mais il n'est pas utile qu'il y en ait un grand nombre. S'il y en a beaucoup, il faut que la plupart soient mal choisis & par conséquent indignes de leur ministere. Moins nombreux, ils s'observeraient d'avantage, parce qu'ils seraient *eux-mêmes* plus observés. Il est juste

qu'il y en ait assez pour avoir l'œil sur le troupeau; mais il est bon que le troupeau puisse avoir aussi l'œil sur eux.

La destination d'un homme chargé du Ministere sacré, & dans laquelle tout bon Gouvernement doit le contenir est de faire connoître au Peuple ce qu'il lui est nécessaire de savoir, & non de s'engager dans des disputes obscures: de faire d'honnêtes gens & non des esprits subtils; d'adorer Dieu & non pas de savoir ce qu'il a voulu nous laisser ignorer. Il doit s'appliquer bien plus à l'étude de la morale qu'à celle de la Théologie: étude vaine, qui nous porte à apprendre plus que nous ne devons savoir; étude dangereuse qui nous fait haïr ceux qui ne savent pas comme nous: source abondante de divisions & de querelles qui ont souvent ensanglanté la terre.

On peut ajouter ici que, dans bien des pays, il y a un nombre trop considérable de ces maisons, où des hommes souvent vertueux & éclairés, vont ensevelir leurs vertus & leurs lumieres & les rendre inutiles au monde.

*En* général les plus vertueux se cachent *dans leurs* saintes retraites & fuient le siecle

corrompu. Mais on trouve qu'il y en a trop peu qui restent cachés.

Pourquoi ne pas rendre tant de bras, tant de talens, tant de vertus à la Société? Ils prient pour nous ces pieux solitaires. Eh! quoi? Faut-il des capuchons, des sandales, des ceintures de corde, la crasse monacale, pour rendre les prieres agréables à l'Eternel?

Il est vrai que le Prince ou le Magistrat n'aurait, peut-être, pas alors le droit de s'emparer des biens attachés à ces maisons. Ces richesses leur ont été assignées par de pieux fondateurs qui, bien intentionnés, mais peu éclairés, ont cru rendre par ces fondations de grands services au Public. Ainsi lors qu'une sœur de St. Louis voulut fonder un Hôpital, des Moines qui la dirigeaient, lui persuaderent qu'elles mériterait bien mieux de l'Etat en fondant un Monastere.

Ne faudrait-il pas interpréter l'intention des fondateurs, comme ils l'eussent fait eux-mêmes si leurs lumieres avaient répondu à la bonté de leurs intentions, & affecter au bien public ce qu'ils ont voulu lui consacrer?

Il y a beaucoup d'Hôpitaux où le malheureux, près de périr, trouve les moyens de prolonger une vie encore plus misérable. Mais il n'y a point de maisons où des vieillards qui sont restés dans l'indigence, après avoir consacré leur vie au travail & payé à la Société le contingent de leur labeur, puissent trouver dans leurs derniers jours un asyle heureux, juste récompense de leurs travaux.

La maison des incurables de Paris a été instituée à-peu-près dans cette vue. Mais c'est un secours insuffisant, & d'ailleurs, pour y être admis, il faut être attaqué d'une de ces infirmités, qui, sans ôter la vie, résistent à l'art de la médecine. Or quelle maladie plus incurable que l'indigence dans la vieillesse ?

Les maisons Réligieuses qui seraient trouvées superflues & les richesses qui y sont attachées, pourraient être consacrées à remplir cette louable intention.

Quel spectacle touchant pour les ames sensibles, que celui de ces vieillards à têtes chauves ou blanchies par les années, de ces respectables peres de famille, heureux de n'être

point dans leur vieilleſſe un fardeau pour leurs enfans, ne craignant point l'affreux avenir, & coulant en paix & ſans inquiétude, après une vie laborieuſe, les derniers de leurs jours! Si mes yeux pouvaient être témoins de ce ſpectacle, je croirais avoir aſſez vécu.

## CHAPITRE XII.

### *Population.*

Il ne ſuffit pas d'être ſoumis au Gouvernement de la Société dans laquelle on vit, il faut coopérer à la conſerver. C'eſt par la population qu'elle ſe ſoutient, qu'elle ſe répare, qu'elle acquiert une fleur de jeuneſſe toujours nouvelle: c'eſt en lui offrant de nouveaux Citoyens, êtres émanés de notre propre exiſtence, que nous commencerons à payer ſes bienfaits.

La loi de la Nature & la loi de la Société ont ici une force égale. Car lorſque celle-ci nous demande de nouveaux Citoyens, celle-là nous fait entendre la voix du deſir, & nous préſente l'appas de celui des plaiſirs qu'elle a voulu rendre le plus ſenſible.

QUICONQUE dédaigne d'accorder le tribut que lui demande l'humanité, attente contre elle, & ſemble vouloir la détruire, puiſqu'elle s'éteindrait bientôt, ſi tous ſes ſemblables, avaient pour elle la même ingratitude. Peu digne d'avoir reçu la vie qu'il refuſe à ceux qui devaient deſcendre de lui, aſſaſſin de ſa poſtérité, il eſt également coupable envers l'Etat & envers la Nature.

LE pauvre ſe marie & propage, parce qu'il ne connait que les beſoins phyſiques qui ſont très bornes, parce que, n'ayant rien, il ne ſaurait craindre que ſes enfans le forcent à ſe rien retrancher.

LES malheureux ſont la pépiniere de l'humanité, & ſervent à remplir le vuide de toutes les claſſes. Sans eux les grands Etats ſeraient bientôt de grands déſerts.

L'HOMME qui vit dans la médiocrité, craint d'avoir trop d'enfans, parce qu'il ſe trouverait au deſſous de la médiocrité.

LE riche ne veut point retrancher ſur ſon ſuperflu, ſe refuſer des plaiſirs, des caprices, apprendre à connaître quelques privations. D'ail-

leurs il plaindrait trop ses enfans, s'ils devaient être moins riches que lui.

Mais sans les besoins factices, on ne connaîtrait ni médiocrité ni richesses; car il n'y a de réel que le néçessaire. Ainsi les faux besoins sont la cause du grand nombre de célibataires.

Dans la jeunesse, on desire le mariage, on souhaite d'en voir naître des fruits, parce qu'on n'est pas encore entiérement dépravé, parce qu'on n'a pas eu le tems d'étouffer la voix de la Nature, parce que les prestiges de l'opinion n'ont pas encore eu la force de l'emporter sur elle.

Mais avec le tems, les préjugés font taire la voix du cœur: celui-ci a moins de feu. On veut soutenir un Etat, se rendre plus considérable par un plus grand faste: une malheureuse prudence n'offre que des objets de crainte. On croit être devenu sage, & l'on n'est que corrompu.

La jeunesse sur bien des objets, voit plus juste que l'âge avancé. C'est que les passions données par la Nature sont moins sujettes à nous égarer, que la raison formée par les hommes & embarrassée de mille erreurs.

L'Auteur de la Nature n'a donné aux animaux qu'une courte carriere à parcourir. Il semble n'accorder aux Individus que le tems de se reproduire & de perpétuer les especes. L'homme naît pour donner la naissance à l'homme. Tel est l'ordre du Créateur.

## CHAPITRE XIII.

### *Célibat des Faquirs.*

Il ne peut donc être l'auteur de ces institutions dangereuses, par lesquelles l'homme renonce à être utile à l'homme.

Des Mortels superbes ont eu l'ambition d'être encore plus parfaits que les hommes vertueux. L'Inde est, en quelque sorte, peuplée de Faquirs occupés à imaginer des moyens cruels de se tourmenter eux-mêmes. Retirés de la Société; dévoués à mille supplices divers dont leur orgueil s'est fait un art; horribles & dégoutantes victimes de la superstition, ou plutôt ridicules martyrs de la vanité, ils se sont consacrés aux macérations, aux prieres & à l'inaction, comme si l'Auteur de la Nature n'avait *pas* placé l'homme sur la terre pour agir, *pour jouïr*, & non pour contempler.

CULTIVE cette terre, nourris-toi de ses productions, & croi que Dieu ne se plait pas à te voir abréger par des jeûnes, les jours qu'il t'a permis de vivre, ni soutenir ta vie en dévorant le fruit de nos peines que tu ne veux point partager.

Tu pries pour moi! Vien plutôt travailler avec moi & rendons grace ensemble au Créateur qui bénira nos travaux.

TON sang ruisselle sur ces fers aigus dont toi-même perces ta peau. Garde ton sang, imbécille: garde ce sang qui fait ta force. Elle t'est nécessaire pour défricher cette terre & pour produire des hommes.

MAIS non. Ils se sont fait un devoir d'une chasteté absolue, d'une entiere rénonciation à l'espoir d'être peres. Vertu stérile, ou plutôt attentat contre la Divinité qui, par la voix de la Nature, ordonne à l'homme de peupler cette terre qui lui a été donnée pour habitation.

LA chasteté, sans doute, est une vertu. Mais c'est cette chasteté qui nous défend de souiller la couche de notre ami, de notre Concitoyen: c'est cette chasteté féconde, qui, ne

nous permettant point d'user nos forces, par l'abus des plaisirs, nous rend plus dignes de les goûter, plus capables d'être utiles à la propagation de l'espece, plus propres à supporter les travaux qui nous sont imposés; qui nous conserve enfin la vigueur de l'esprit, celle du corps, la vie même. C'est cette chasteté qui plait à Dieu, parce qu'elle est avantageuse au genre humain. Nous ne pouvons être utiles à la Divinité: soyons-le donc à nos compagnons, à nous-mêmes; c'est ainsi que nous serons agréables à ses yeux.

## CHAPITRE XIV.

### *Amour.*

HEUREUX les hommes, d'être utiles à l'Etat en suivant le doux penchant de la Nature!

A PEINE un léger duvet commence à couvrir les joues délicates de l'Adolescent, qu'un nouveau sentiment germe dans son cœur, & semble lui donner une existence nouvelle. Le *sang coule* dans ses veines avec plus de chaleur *& porte* dans toutes ses fibres le frémissement

d'un desir inconnu. La Nature entiere change de face à ses yeux. Il se plait dans la solitude, il aime à se plonger dans de douces rêveries. La mélancolie s'empare de son ame ; heureuse tristesse, qui ressemble au plaisir ! Tout l'appelle à l'Amour, tout nourrit le feu divin qu'il recele.

Une jeune fille s'offre à sa vue. Il tremble, il frémit, ses genoux le soutiennent à peine : il est dans un état cruel, & cependant il éprouve un sentiment délicieux. Il reconnaît l'objet qu'il desirait, sans savoir qu'il eût des desirs. Il baisse les yeux ; il les leve un instant, il les baisse encore, il n'ose regarder celle qu'il voudrait dévorer de ses regards. Il l'aime, il l'adore, & craint que de l'aimer ce ne soit lui faire une injure. Il faut du tems avant qu'il ose lui parler, il en faudra bien d'avantage avant de lui dire qu'il l'aime. Mais que ses complaisances, ses soins, son accent devenu plus doux, plus touchant, son œil humide & enflammé, savent bien le dire au défaut de sa voix ! Il voudrait se confondre avec l'objet de ses vœux & cependant il craint de

l'approcher de trop près. Il s'enhardit enfin: on sait qu'il aime, il sait qu'il est aimé.

Ce plaisir si délicat, le plus vif qu'il puisse jamais éprouver, n'est que le prélude d'un autre plaisir. Les deux amans se donnent mutuellement leur foi & leur union reçoit le sceau d'un contrat authentique, par les formalités d'usage dans l'Etat auquel ils sont attachés.

## CHAPITRE XV.

### *Polygamie.*

En même tems que l'Etat demande aux hommes de nouveaux Citoyens, il exige l'union du pere & de la mere. Si l'on cite l'exemple contraire de quelques Sociétés, une telle exception ne peut être une loi.

Remontons encore au berceau de l'Etat Social, à ces tems qui ont précédé la naissance des richesses & du luxe. Nous verrons l'enfant exiger longtems de sa mere des soins pénibles & assidus: alors la chasse, la pêche, les travaux du pere la nourrissaient. Quand l'enfant mâle avait acquis assez de force, il fallait que

que le pere le façonnât à partager ses travaux tandis que son épouse allaitait le dernier fruit de leur union. La mere instruisait ses filles aux ouvrages de son sexe. Elles faisaient ensemble les vêtemens, elles préparaient la nourriture de la famille.

TEL est encore à-peu-près l'état des familles pauvres ou médiocres, c'est à dire, de la plus grande partie de l'humanité.

DANS toute situation, le mariage est toujours une des premieres suites de l'Etat Social, parce que les deux époux doivent concourir à l'éducation de leurs enfans. C'est par un abus funeste qu'ils doivent souvent à d'autres ce bienfait. Ce qui peut excuser les parens, c'est qu'ils sont souvent si peu estimables, que le premier venu est plus digne qu'eux d'élever leurs enfans.

LA Nature fait naître à peu près la même quantité d'individus des deux sexes. Si le mariage du pere & de la mere n'était pas nécessaire aux enfans, il serait avantageux que le nombre des mâles fût le moindre, puisque les meres perdent beaucoup de tems pour la propagation, pendant qu'elles sont enceintes & *pendant qu'elles* allaitent.

Si, dans les contrées de l'Orient, il ne naît pas beaucoup plus de femmes que d'hommes, la permission accordée aux Musulmans d'avoir plusieurs épouses, est contraire à la Nature. On assure que peu de Mahométans usent de cette liberté: sans cela il faudrait qu'un grand nombre d'entr'eux gardât le célibat.

Mais du moins par une suite de cette loi funeste, il reste assez d'hommes inutiles, pour qu'on emploie ces mutilations cruelles qui séparent l'homme de l'homme même.

Je soupçonne qu'on n'a pas conservé le véritable esprit de cette loi, dont l'origine se perd dans l'obscurité des tems. Les femmes, dans ces climats, perdent de très bonne heure la fécondité. Peut-être continuaient-elles de rester dans la maison avec le titre d'épouses, & leurs époux avaient alors la permission de prendre d'autres femmes, pour ne pas rester, à la fleur de l'âge, inutiles à la population.

Au reste les Lévantines ne sont en général que peu de fois meres. Il faut aux hommes plusieurs femmes, pour être peres autant de fois que le sont communément les Européans.

Ici les hommes ſe marient, comme ailleurs, plus tard que les femmes, & celles-ci ont une très longue & très abondante fécondité. Quand elles deviennent ſtériles, leurs époux ſont ordinairement dans un âge aſſez avancé pour être livrés au repos.

Il paraît donc contraire aux vœux de la République, au moins dans nos climats, qu'un Citoyen ait pluſieurs épouſes: mais il eſt néceſſaire à ſa conſervation que chaque Citoyen en ait une.

## CHAPITRE XVI.

### *Encouragement du Mariage.*

L'Etat ne ſaurait donner au Mariage trop d'encouragement. C'eſt auſſi ce que n'ont pas négligé les anciens Peuples dont nous admirons le plus la légiſlation.

Mais, où la légiſlation manque, elle pourra ſe trouver efficacement remplacée par la prudence des Grands, des Magiſtrats, & même des ſimples Citoyens. Qu'en toute occaſion, ils marquent une juſte préference, même des *égards reſpectueux* au pere de famille; que les

Célibataire ne trouve aucune faveur auprès d'eux, qu'il manque de considération dans la Société, que son inutilité volontaire lui soit au moins tacitement reprochée. Bientôt les mœurs suppléeront au défaut des loix, & le Célibataire s'empressera, en s'engageant sous les loix du Mariage, de mériter l'estime qui lui est refusée.

MAIS au contraire, rien n'est plus exposé aux froides plaisanteries des gens du monde que le Mariage, si ce n'est l'accomplissement des devoirs qui y sont attachés. Car nous ne serions pas encore assez corrompus, si nous n'étions que vicieux ; il faut que nous engagions les autres dans le vice & que nous répandions le sarcasme sur la vertu.

QUEL respect cependant est dû à ces liens si précieux, qui, en joignant ensemble deux personnes, confondent en même tems plusieurs familles, rendent communs leurs intérêts, leur ouvrent une nouvelle source d'amitiés, de soins, de secours mutuels. La Patrie devient encore plus chere au jeune époux, parce qu'il y est *attaché* par de nouvelles chaînes, parce qu'il *tient à un* plus grand nombre de ses membres,

parce qu'il a déja rempli un de ses vœux, & qu'il espere répandre encore sur elle de nouveaux bienfaits en contribuanr à la perpétuer.

## CHAPITRE XVII.

### *Adultere.*

QUICONQUE attente aux mœurs d'une famille, attente contre l'Etat méme, puisqu'il insinue dans un de ses membres le venin contagieux du vice qui, de proche en proche, gagnera le Corps entier.

TU ris des maux que tu causes, homme corrompu; homme corrupteur; toi, qui fais ton plaisir d'inspirer tes mœurs à ton ami; toi, qui te dis heureux, quand tu as fait rougir de sa vertu, celle que tu arraches à l'époux qui reçut sa foi, celle à qui tu ments, quand tu veux lui persuader que tu l'aimes. Mais le mal ne s'arrêtera pas où tu l'as fait naître. Ta maîtresse verra son exemple servir de modele à ses compagnes; ton ami, vicieux par toi, sera bientôt imité par ses amis: &, par une chaîne continue, mais dont l'œil ne pourra bientôt plus suivre les chaînons multipliés, le Corps

focial fera bientôt infecté de coupables Individus, qui, fans toi, auraient été vertueux, & même, après un nombre de fiecles, naîtront encore des hommes vicieux par toi.

MAIS ne cherchons pas fi loin les malheurs qui font ton ouvrage. Je te fuis dans cette maifon, afyle à préfent refpectable de la paix & de la vertu; mais où tu traîneras après toi le crime & le trouble. Quel fpectacle touchant! Une époufe adorée d'un époux qu'elle adore, une confiance mutuelle, des careffes également partagées, une amitié auffi vive & furtout plus précieufe que l'amour même, ce calme de deux cœurs qui n'ont point de reproches à fe faire! Couple à préfent fortuné, vous allez éprouver à la fois tous les tourmens!

L'ÉPOUX, fans défiance, préfente à l'époufe fon ami. Quel ami! Sous ce titre augufte & faint, il eft admis dans l'intimité d'une femme dont l'ame eft trop pure pour connaître la défiance. Il reçoit dans fon traître fein le dépôt des faibles chagrins qui ne font qu'affaifonner le bonheur d'un ménage bien uni: mais *il fait les* exagérer. Il fait remarquer dans l'*époux* qu'on aime, de ces légers défauts dont l'hu-

manité ne peut être exempte, il s'étudie à se parer des qualités contraires, il se rend aimable pour perdre celle qu'il attaque, il n'épargne aucune de ces complaisances insidieuses, armes toujours fortes, contre un sexe faible; semblable à ces serpens cruels qui lechent d'abord la proie qu'ils s'apprêtent à dévorer. Comment une femme innocente pourrait-elle résister à tant d'embuches? Elle se rend, & perd en même tems sa tranquillité.

Femme honnête, ce n'est pas encore notre sexe que tu dois craindre le plus. Il saura te respecter, si tu te montres respectable. Timide devant toi, il n'ōsera te confier un sentiment qui t'outrage; &, pour défendre ta vertu, tu n'auras besoin d'autres armes que de l'empreinte auguste de cette vertu même, qui brillera sur ton front. Crains les femmes surtout. Crains cette amie dangereuse qui te familiarisera d'abord, par des saillies agréables, avec l'image du vice, qui t'accoutumera insensiblement à ne point regarder comme un malheur affreux la perte de l'innocence. Bientôt elle osera te faire confidence de ses plaisirs furtifs. *Elle rira* de ta rougeur, elle t'apprendra

à ne rougir que de ta vertu. Sa voix lascive enhardira l'amant timide qui tremble devant toi, ses plaisanteries écrasantes lui feront une honte de sa retenue. Elle l'encouragera à prendre des libertés dont tu n'oseras t'offenser devant elle. S'il est besoin d'un aiguillon plus fort, elle recevra sous tes yeux les caresses de celui qu'elle aime, elle te rendra témoin des prémices de la volupté. Elle parlera en secret à ton amannt, elle lui fera part de tes aveux, lui apprendra les moyens de t'attaquer, lui indiquera tes faibles; &, s'il le faut, l'accablera même de son mépris, jusqu'à ce qu'il puisse lui témoigner que toi-même enfin es devenue méprisable.

## CHAPITRE XVIII.

### *Des suites de l'Adultere.*

Si, par le Mariage, deux familles n'en composent plus qu'une seule & forment, en quelque sorte, une masse d'appuis, de facultés, de ressources: l'infidélité conjugale porte dans les familles la division, y fait naitre les trames sourdes & les guerres ouvertes.

L'ÉPOUX offensé supporte impatiemment son outrage; l'épouse infidelle proteste de son innocence; les parens prennent parti: le Séducteur & ceux qui lui sont attachés augmentent encore le trouble. Le partage d'intérêt, d'amitié, d'opinion, attise les haines. L'insulte, le sarcasme n'est point épargné; les querelles naissent, les inimitiés pullullent. On se calomnie, on se déchire, on se traverse; & nombre de Citoyens sont troublés par le crime d'un homme corrompu, & l'abandon d'une femme qui s'est laissé corrompre.

Au milieu de tant de Citoyens qui se haïssent, qui pourra maintenir la paix? Les loix, dira-t-on. Eh quoi! toujours des loix & jamais de mœurs!

QU'ON ne pense pas que le vice soit favorable à la propagation de l'espece. Un amant adultere croit n'employer jamais trop d'efforts, & craint de ne prouver jamais assez son amour aux maîtresses qui le fatiguent de leurs faveurs. Or rien n'est plus contraire à la vigueur féconde que cette ardeur voluptueuse qui dissipe elle même ses moyens,

L'ÉPOUX, content de jouïr, s'inquiete peu de briller. Il ne cherche le plaisir que lorsque la Nature elle-même lui en indique le moment, & elle l'indique toujours avec sûreté. Moins il se livre souvent à l'amour, & plus les fins de l'amour sont sûrement remplies.

DANS tout pays où il y aura beaucoup d'habitans, il y aura beaucoup d'infidélités conjugales. Eh! je le sais. Je sais aussi que, dans toute ville fort peuplée, il y aura beaucoup de scélératesse, beaucoup de brigandage, beaucoup de vices. Qu'en conclure? que les hommes s'infectent mutuellement, quand ils se touchent de trop près.

DÉFENSEUR de l'Adultere, (car il y en a) vous pouvez devenir pere de famille. Trouveriez-vous bien juste qu'un faux ami vous laissât la charge des enfans qu'il aurait eus d'un commerce furtif avec votre épouse? Ne verriez-vous pas avec une profonde douleur que, par ce commerce adultérin, vos propres enfans seraient dépouillés d'une partie de vôtre héritage? Avec quelle tendresse éleveriez-vous des enfans dont vous soupçonneriez n'être

pas le pere, que vous regarderiez comme les usurpateurs des biens de votre progéniture? Ne sentez-vous pas, par ces effets du vice, qu'il attaque l'une des premieres institutions sociales; le droit de propriété? Vos descendans ont le droit légitime de succéder à vos possessions. Celui qui les en prive n'est-il pas un homme injuste?

QUAND donc il résulterait de ces commerces condamnés quelqu'avantage pour la population, il faudrait le sacrifier à la justice.

CONSIDÉREZ encore la triste influence qu'ils ont sur les mœurs. Il faut avilir, corrompre des valets, les façonner à la trahison, à l'infidélité, leur apprendre à mépriser leur maître. Il faut s'avilir soi-même, en les prenant pour confidens & se mettre dans leurs dépendence, par la crainte de leur indiscrétion. Il faut faire une étude de la fausseté, se prêter à des manœuvres honteuses & même souvent ridicules, tromper un époux dont on feint d'être l'ami, qu'on déshonore & dont on ruine les enfans.

ACCOUTUMÉS à se rendre esclaves de femmelettes, les hommes deviennent *plus faibles qu'elles. Ils* ne savent plus penser que

d'après les objets de leurs adorations, ils ne s'occupent que de niaiseries, de futilités. Combien l'on voit de poupins à barbe noire & même à cheveux gris, avec des caracteres de petites filles !

TOUJOURS attentif à séduire les femmes, il faut mettre tous ses soins à leur complaire, à les flatter; les admirer quand elles disent des sotises, admettre sans appel leurs décisions & les accoutumer à décider toujours. C'est ainsi qu'on leur gâte l'esprit, & bientôt elles gâtent le nôtre à leur tour.

LE moindre des maux que fasse l'Adultere, c'est d'éteindre l'amitié entre deux personnes destinées à passer ensemble ce que le Ciel doit leur accorder de jours.

L'ÉPOUSE, séduite par un amant aimable, peut-elle chérir encore cet époux qui l'empêche d'être toute entiere à ce qu'elle aime? D'abord incommode, il devient bientôt odieux. Elle feint auprès de lui, mais elle feint mal, des sentimens qu'elle n'a plus. Elle reçoit froidement des caresses qu'elle voudrait repousser avec horreur. Elle est malheureuse par tout ce qui naguere la rendait heureuse.

par l'aspect d'un mari qui n'est plus qu'un surveillant insupportable, d'un ménage où ne regne point son vainqueur, d'enfans qui ne sont point les fruits de son nouvel amour. L'époux infortuné soupçonne qu'il aime seul. Ses soupçons se changent en certitude. Les reproches commencent, les haines s'aigrissent, toute confiance est rompue. Le mari fuit une maison où le chagrin le dévore; il va chercher ailleurs le plaisir qui le fuit. L'épouse, abandonnée de son époux & de son inconstant séducteur, se jette en désespérée dans les bras de nouveaux amans: elle y trouve la volupté, sans y trouver la paix de l'ame. La vieillesse vient, elle rejoint deux époux ou plutôt deux ennemis qui se fuyaient, qu'elle ne réunit que pour faire leur supplice, & qu'elle force à couler ensemble les restes empoisonnés d'une vie, qu'ils se rendent mutuellement odieuse.

J'ENTENDS crier ici qu'il faut permettre le divorce.

TRISTE ressource, rarement employée par ceux mêmes à qui elle est accordée, & dont les suites fâcheuses se font assez connaître, quand on considere les divorces forcés que cau-

ſe la Nature par la mort de l'épouſe. Le mari, paſſant à de ſecondes noces, ſoumet les enfans de ſon premier mariage à l'empire d'une étrangere, qui, bientôt devenue mere elle-même, n'a que de la haine, ou du moins la plus grande indifférence pour des enfans à qui elle n'a pas donné le jour. Elle s'indigne de leur voir partager la tendreſſe de leur pere & des avantages qu'elle voudrait qui appartinſſent tout entiers à ſa propre progéniture. S'il y a quelques exemples contraires, ils ſont bien rares & l'on ſent qu'il n'eſt pas poſſible à une belle-mere d'avoir une tendreſſe réellement maternelle, pour des enfans qu'elle n'a pas portés dans ſon ſein.

Il faudra donc interdire auſſi les ſeconds mariages?

Non, aſſurément. Ce ſerait faire un trop grand tort à la population, puiſque beaucoup d'hommes, à la fleur de l'âge, ſont privés de leurs épouſes. Mais, parce qu'on eſt obligé de ſupporter quelques maux qui ſont compenſés par les avantages qui les accompagent, faut-il encore raſſembler ſur la Société d'*autres maux* qui ne ſont pas inévitables?

Au reste, on pourrait donner en faveur du divorce bien des raisons auxquelles il serait, peut-être, difficile de résister. Mais s'il devenait très commun, ce serait la marque d'un vice dans les mœurs, & d'ailleurs il y a bien des Gouvernemens qui ne l'admettent pas. Sera-t'il permis à ceux à qui le divorce n'est pas accordé, de donner atteinte aux loix de leur Patrie, de troubler l'ordre social, & de porter la dissension dans les familles de leurs Concitoyens? Nous n'avons pas le pouvoir de réformer les loix: notre devoir est de nous y soumettre. Qui se souleve contr'elles, rompt les nœuds de la chaîne sociale.

Je puis avoir dit plusieurs choses qui ne s'accordent pas avec la situation des Grands, des Riches. Mais est-ce donc à eux que je parle de morale?

## CHAPITRE XIX.

### *Chasteté.*

Le Christianisme rejette l'union des deux sexes qu'il n'a pas consacrée par le sceau du *Sacrement.*

MAIS pourquoi les Peuples qui ne suivent que de vaines superstitions, ont-ils interdit aux personnes libres de tout engagement les douceurs de la volupté ?

IL faut reconnaître ici la grande prudence des premiers Instituteurs des Gouvernemens qui, peut-être, n'ont pas senti ce qui devait plaire au Ciel, mais qui ont très bien connu ce qui était utile à la terre.

IL semble d'abord que l'Etat doive s'affliger peu, des plaisirs d'une jeune fille ou d'une veuve capable encore de sentir l'amour & de le faire naître.

MAIS l'union qui regne entre des amans n'étant pas indissoluble, & mille circonstances pouvant la rendre passagere, les enfans n'auraient point d'état & en quelque sorte point d'existence. Qui en prendrait soin ? Le pere? Il n'est aucun titre qui constate sa paternité & qu'on puisse faire valoir contre lui pour l'obliger à en remplir les devoirs. La mere ? Mais, si elle passe dans les bras d'un époux, sera-t'il obligé d'adopter une progéniture étrangere ? Il faudra donc la condamner à garder le célibat pour élever le fruit de son amour, & la condam-

damner à une ſtérilité contraire à l'intérêt ſocial, parce qu'elle a été féconde une fois.

Mais, ſi l'amant épouſe celle qui lui a donné un gage de ſa tendreſſe, comme alors le but de la Société eſt rempli, & que l'enfant n'a plus à craindre l'abandon de ſes parens, l'honneur de la mere eſt réparé.

Une autre raiſon a fait aux perſonnes libres un devoir de l'abſtinence des plaiſirs amoureux. Croit-on que des femmes enchaînées par les liens du mariage à des maris triſtes, infirmes, valétudinaires, ou peu dignes de poſſéder leur cœur, feront environnées de compagnes plongées dans les tendres délices, & réſiſteront à l'aimable contagion de la volupté ? Elle croiront ſuivre la Nature, quoiqu'elle-même condamne ce que l'intérêt de la Société réprouve. L'exemple puiſſant l'emportera ſur le devoir & les loix impérieuſes du tempérammment & du cœur feront taire celle de la vertu.

Pour que les plaiſirs impétueux de l'amour ne vinſſent pas troubler les tranquilles douceurs du mariage, il étoit donc néceſſaire qu'ils fuſ-

sent interdits à ceux à qui la loi n'avait pas expressément permis de s'y livrer.

La plus sûre gardienne de la chasteté virginale & de la fidélité des épouses, c'est la pudeur, qui, sans doute, n'est pas inspirée par la Nature, puisqu'elle n'est pas un besoin ; mais dont tous les Peuples ont naturellement reconnu l'avantage & qui a été consacre dans toutes les Sociétés.

C'est ainsi que les diverses nations, également intéressées à maintenir l'union conjugale, ont tendu toutes, comme de concert, à en assurer le repos & la tranquillité.

## CHAPITRE XX.

### *Choix des Epoux.*

La nécessité du mariage établie, il est tems de parler du choix des époux. Il dépend quelquefois des contractans, & quelquefois de leur famille. Que ce choix est difficile à faire!

La Nature ne sait point se démentir. Elle agit dans l'homme comme dans les autres animaux.

Voyez le ſoin que prend cet habitant de la campagne d'accoupler enſemble des animaux de bonne race, pour avoir toujours du bétail de la meilleure qualité. Cet homme que vous mépriſez, rendu plus intelligent que vous par l'expérience, vous dicte la leçon que vous devez ſuivre.

Nous tirons de nos parens, quelquefois de nos aïeux, ſouvent peut-être, de nos ancêtres plus éloignés, * (car les obſervations ne peuvent remonter bien haut) une partie de nos traits, de nos habitudes extérieures, du ſon de notre voix. Eh! qui oſera dire que nous ne leur devons pas auſſi une grande partie de nos qualités intérieures? On le peut prouver par analogie. On a remarqué dans les haras, que, par la génération, un étalon bien choiſi, communique preſque toutes ſes qualités naturelles & acquiſes. On pourrait faire à peu près les mêmes obſervations ſur les au-



* Du tems de Brantôme, la maiſon d'Autriche étoit remarquable par des levres épaiſſes, & l'on croyait que cette conformation, qui n'eſt pas encore entiérement altérée, venait de la Maiſon de Bourgogne.

tres animaux domestiques. Et l'on voudra que l'homme ne tienne tout au plus que quelques traits de ceux qui lui ont donné l'être ? Non, sans doute. Nôtre caractere, nos vertus, nos vices, notre génie viennent souvent en grande partie de nos ascendans. C'est une vérité dont bien des Peuples ont paru convenir, en accordant la noblesse aux descendans de ceux qui s'étaient ennoblis par leurs vertus.

PERE de famille, tu connais les vertus de ton fils ; tu desires qu'elles soient encore reproduites dans sa postérité. Prends donc garde où tu lui choisiras une épouse. Ne va pas la chercher, séduit par l'attrait de l'or, dans une famille où regnent des vices. Etudie le caractere des parens, celui de la fille. Prends soin que ce caractere ait d'heureux rapports avec celui de ton fils. Tu travailleras à son bonheur, tu pourras lui promettre des enfans vertueux comme lui-même.

CE fils a-t-il de légers défauts que tu voudrais pouvoir corriger dans tes descendans ? Tu n'as qu'à les tempérer par les vertus contraires de son épouse. Est-il un peu trop vif ? Que sa femme se fasse aimer par sa douceur.

Sa prodigalité pourrait-elle, dans ses neveux, dégénérer en dissipation? Que sa femme ait une sage œconomie. Sa noble confiance se tournerait peut-être en arrogance dans ceux qui naîtraient de lui? Que son épouse plaise par une aimable timidité.

FAIS plus encore. Consulte la santé de tes neveux. S'il se peut même, procure leur les avantages de la beauté. Ton fils est d'une santé délicate? Fais-le entrer dans une famille où regne une santé plus ferme. Tu desires quelque chose dans sa taille, dans ses traits? Corrige les par les graces extérieures de son épouse, par les charmes de sa beauté.

## CHAPITRE XXI.

### *Inceste.*

IL semblerait, au premier coup d'œil, que le plus sûr moyen de perpétuer dans les familles les vertus & les qualités louables, serait de ménager les alliances dans les familles mêmes, d'unir le frere avec la sœur. Union sacrée chez les anciens disciples de Zoroastre, ménagée dès *l'enfance* par l'habitude de vivre ensemble;

préparée enfin par le devoir de s'aimer & cependant rejettée avec horreur par le consentement presqu'unanime de tous les Peuples policés.

Une spéculation assez simple semble prouver, indépendemment de cette horreur générale & dont l'origine a été vraisemblablement politique, que ces unions doivent être funestes à l'humanité.

Il n'y a point d'hommes, peut-être, qui ne porte en lui-même le germe de quelqu'infirmité, qui n'ait dans son cœur le germe de quelque vice moral, dont l'extérieur ne soit déformé par quelque défectuosité.

Nous avons vu qu'il n'est pas moins dans la Nature que les Enfans tiennent de ceux qui leur ont donné l'être une Partie du tempérament, du caractere & de la conformation extérieure.

Il est également certain que cette maniere d'être éprouve des altérations dans la seconde génération, parce que les qualités du pere se trouvent tempérées dans la progéniture par les qualités contraires de la mere.

*Mais* unissez ensemble le frere & la sœur: *ces deux* personnes qui n'ont qu'un même sang

qui coule dans leurs veines, qui portent à l'extérieur des traits de ressemblance dont l'œil est frappé, qui n'en recelent pas moins, sans doute, dans l'intérieur, communiqueront à leurs enfans les vices de leur santé, de leur structure, de leur caractere: communication peu sensible peut-être à la premiere génération, mais devenue plus marquée en se multipliant.

Un homme d'une constitution peu saine qu'il tient de son pere, produira avec la fille de ce même pere, des enfans plus valétudinaires encore desquels naîtront des Individus faibles, peu capable des fonctions de la Société, à peine même capables de vivre.

L'Homme colere aura des descendans dont on ne pourra calmer ni éviter les fureurs, & l'ami des plaisirs sera la souche d'une race dont la sévérité des loix ne pourra contenir la licence effrénée. Ainsi l'univers n'aura plus que des habitans vicieux, infirmes & difformes, & bientôt après ne sera plus qu'un désert.

Au contraire par le mêlange des différentes familles, les défauts peuvent se transformer dans les vertus qui les avoisinent; l'infirmité *commençante* reprend une heureuse vigueur.

la laideur s'embellit, & les habitans de la terre continuellement croisés entr'eux, conservent au monde vieillissant la fleur de sa premiere jeunesse.

Ainsi les alliances entre les oncles & les nieces, entre les enfans de deux freres seront encore interdites, parce que le même sang, quoique divisé en plusieurs canaux, & déja mêlangé, conserve encore quelques-uns des vices de sa premiere souche.

Cependant ces unions seront moins dangereuses que celles entre les freres & les sœurs; & les loix, se relâchant de leur sévérité, les permettront quelquefois, pourvû que les exceptions ne deviennent pas trop fréquentes.

C'est donc dans une famille étrangere qu'un pere choisira l'épouse de son fils. Son choix fait, ses devoirs sont remplis & celui des époux commence.

## CHAPITRE XXII.

### *Devoirs des Epoux.*

Destinés à passer leurs jours ensemble, *deux* époux ne peuvent être heureux que par *leur* bonheur mutuel.

COMMENT l'un jouïra-t-il du bonheur, si l'autre se laisse emporter à tous ses mouvemens de colere, s'il cede à tous ses vains caprices, s'il se livre à l'esprit de domination si naturel & si désagréable, s'il ne sait sacrifier des desirs qu'il ne pourrait satisfaire sans affliger le compagnon de sa vie, si, toujours occupé de lui-même, ou plutôt s'oubliant toujours, il ne considere jamais dans ses démarches la personne à laquelle il doit complaire.

LE bonheur pourrait-il être le partage de celui qui ferait le malheur de l'autre? Figurez-vous un homme enchaîné pour toujours à la suite d'un infortuné. Ses yeux ne voient que l'expression d'une longue douleur, des joues sillonnées par les larmes, un œil éteint par l'habitude d'en répandre, les couleurs livides de la morne tristesse répandues sur un visage flétri, l'agréable embonpoint miné par le chagrin destructeur: son oreille n'est frappée que de plaintes ameres, de cris lamentables. Il veut fuir cet odieux spectacle qui sans cesse se reproduit. Il cherche hors de chez lui, hors de lui-même, le bonheur dont il est indigne & qui se *refuse à sa* poursuite: ou, s'il perd dans la dis-

ſipation du monde & des affaires l'aſpect de la victime qu'il a frappée, un tems vient où l'on eſt incapable d'une vie occupée, où la Société fuit avec l'âge du plaiſir. C'eſt alors que la ſolitude eſt affreuſe; c'eſt alors qu'on recueille les épines du malheur qu'on a ſemées dans le jeune âge.

Il n'eſt point de bonheur dans la vie, qui ne ſoit mêlangé de quelqu'amertume. Il n'eſt point dans l'union conjugale de félicité qui ne ſoit traverſée par quelques douleurs. Mais ſouvent elles ſont prolongées par la faute de celle des deux Parties qui les ſupporte.

L'Époux infidele eſt coupable. Mais combien ne manquent à leur ſerment qu'entraînés par une occaſion vive, ſéduits par un enchantement paſſager, forcés en quelque ſorte par les avances d'une femme hardie, ou piqués par l'attrait d'un goût momentané. Leurs eſprits s'abandonnent aux charmes d'une volupté nouvelle, mais leurs cœurs n'ont point abjuré leurs premiers engagemens; &, dans les bras d'une maîtreſſe qui les enyvre de plaiſirs, ils n'accordent qu'à leurs dignes épouſes le ſentiment précieux de l'amitié.

Cet instant est critique. Observe-toi, Femme prudente. Dévore tes pleurs, dissimule tes chagrins & qu'une aimable douceur rappelle près de toi l'époux volage. Les nouveaux droits que tu auras acquis sur son estime, ajouteront encore des nœuds plus forts aux liens qui l'attachent à toi.

Mais la plupart des femmes se livrent, sans réserve, à l'impétuosité des sentimens jaloux qu'elles éprouvent. Leurs bouches ne s'ouvrent plus que pour les plaintes les plus ameres, les plus durs reproches. Elles auraient pu dumoins, en attendant un retour plus tendre, rester les amies de leurs époux. Mais elles emploient tout leur art à se fermer un cœur dont les chemins leur étaient encore ouverts. Elles étaient loin encore d'être indifférentes; & elles se rendent odieuses. Acharnées à faire le tourment de leurs infideles, elles deviennent pour eux des furies implacables, & finissent par leur en inspirer toute l'horreur.

Dans le Mariage, il faut donner tous ses soins à adoucir son caractere, se mettre sans cesse à la place de la personne dont on doit *faire le bonheur*, lui épargner ces désagré-

mens, légers peut-être en eux-mêmes, mais qui, renouvellés sans cesse, suffisent pour empoisonner la vie. Car de faibles maux multipliés, sont plus insupportables, qu'un grand grand malheur qui passe & s'oublie.

Loin des époux qui veulent être heureux ces emportemens de colere qui avilissent l'homme plus qu'aucune autre passion.

Mais des personnes médiocrement accessibles à ces transports violens, ont une froide sécheresse, une douceur âcre, une tranquille affectation de supériorité, qui, bien plus encore que les vivacités passageres, contribuent à réfroidir l'amitié, sentiment que des époux doivent chercher à mériter sans cesse.

D'autres ne peuvent se refuser à l'envie de faire des railleries ameres, se picotent, se pointillent, se harcellent par de petites contradictions, des refus déplacés, finissent par l'humeur, l'impatience, &, par ce seul travers d'esprit, nuisent à la douceur de leur union.

Le Mariage doit offrir un commerce mutuel & continu de complaisances, de soins, de *conseils*, d'indulgence & de tendresse. Il fut un -- & même ce tems fut long, où la So-

ciété, ne se maintenant que par la force, la vigueur corporelle était absolument nécessaire. Cette vigueur avait même le nom de vertu dans les langues anciennes. Les hommes étant plus vertueux, c'est à dire plus robustes que les femmes, obtinrent sur elles une supériorité qu'ils devaient à la force de leurs muscles. Ils étaient faits pour combattre sans cesse. La femme avait soin de garder la maison: tranchons le mot, de servir. Ce tems n'est plus. Aujourd'hui la véritable force, la plus avantageuse à la Société & même au Citoyen, c'est celle de l'esprit. L'homme sera donc encore supérieur à sa femme, quand il aura plus de prudence, plus de capacité, plus de connaissances utiles au bien de la famille. Mais alors il ne fera sentir cette force que par celle de la persuasion: sorte d'empire flateuse pour celui qui la possede & jamais odieuse à celui qui s'y soumet.

Mais rien ne sera plus ridicule que la supériorité affectée par un sot sur une femme prudente & d'une grande ame; si ce n'est celle d'une femme qui, affectant sur son époux un *empire suprême*, une domination écrasante,

l'avilit, le rend méprisable, en fait son jouet & celui de la Société.

Il ferait trop long & trop inutile de s'appesantir sur les devoirs qu'exige le mariage. Chacun les connait, peu veulent les suivre. Eloignons sur-tout nos regards de ces ménages affreux, dans lesquels un époux barbare se plait à accumuler le malheur sur la tête d'une infortunée, qui, en lui accordant sa main, n'attendait pas un pareil sort. Ce même homme montre souvent dans la Société des vertus, de l'humanité, il ne maltraite que ce qu'il doit aimer. Malheureux, si la raison ne peut rien sur toi, écoute du moins la tendre voix de la pitié. Ne l'entends-tu jamais retentir sur ton cœur?

## CHAPITRE XXIII.

### *Premiere nourriture des Enfans.*

Il semble plus nécessaire de diriger que de recommander l'amour paternel. Est-il un cœur assez dur pour méconnaître cette tendresse que nous inspire un être qui a fait partie de nous-mêmes & qui n'en est séparé que pour devoir

encore à nos ſoins aſſidus la continuation de ſon exiſtence. Cet amour eſt un ſentiment vif & profond qu'un naturel pervers voudrait étouffer en vain, & auquel nous rappelle ſans ceſſe la Nature. Nous chériſſons notre enfant avant même qu'il ait vu le jour, nous comptons les inſtans qui nous conduiſent à celui de ſa naiſſance, nos vœux impatiens voudraient hâter ce moment délicieux. Nous aimons en lui pour l'avenir toutes les qualités qu'il nous plait de lui ſuppoſer, nous lui avons obligation déja de tous les plaiſirs qu'il doit nous procurer un jour. Il naît enfin cet objet de nos plus ardens deſirs; il annonce par ſes cris ſa débile exiſtence. Ses cris frappent, déchirent nos cœurs. Une tendre mere, affaiblie par les maux qu'elle a ſoufferts, étendue encore ſur un lit de douleurs, demande avec empreſſement aux femmes qui l'environnent ce fruit ſi cher de ſes ſouffrances, & porte ſur lui des regards où ſe peint bien plus vivement l'expreſſion du plaiſir, que celle des maux qu'elle a déja oubliés.

Livre toi, ſenſible mere, à cet amour ſi doux. Prends garde d'oublier bientôt ce que tu dois à cet enfant qui exige tous tes ſoins,

qui a besoin de toute ta tendresse. Tu l'aimes, parce qu'il te doit sa naissance. Tu l'aimes plus encore que son pere ne le peut aimer, parce qu'il te doit plus, parce qu'il t'a couté d'avantage, parce que tu l'as acheté par les plus cruelles douleurs. Craindrais-tu de souffrir encore pour lui, de lui sacrifier ta paresse, tes aises, & de vains plaisirs?

Tu le vois aujourd'hui pour la premiere fois: ton œil avide le dévore, tes mains le caressent, ta bouche le couvre de baisers. Vas-tu donc avoir le courage barbare de l'éloigner de tes yeux? Quand il était encore dans les ténebres, tes desirs l'appellaient à la lumiere: était-ce pour l'ecarter aussitôt loin de toi? Tu as enduré sans murmure la fatigue de le porter dans ton sein, & tu renonces au plaisir de le soutenir dans tes bras! Tu l'aimes & tu cedes à une autre le doux tribut de ses premieres caresses, de sa premiere reconnaissance! Il ignorera longtems que c'est à toi qu'il doit la vie; mais il connaîtra bientôt que c'est à une autre qu'il doit la nourriture. C'est pour une autre que le sentiment de l'amour commencera à germer dans son cœur. Tu le reverras trop tard.

Toi

Ton aspect étranger, (l'aspect étranger d'une mere!) ne lui inspirera que de l'éloignement, de l'effroi. Tu le verras, pour fuir tes caresses importunes, se précipiter sur le sein qui l'allaite, & ne répondre à la voix de sa mere, que par des cris aigus; interprêtes de sa haine.

Par le tems seul & surtout par l'absence d'une nourrice chérie, tu pourras obtenir enfin que le fruit de tes entrailles supporte sans peine ta présence. Mais il n'oubliera pas facilement sa bienfaitrice; il ne contractera qu'avec peine une inclination nouvelle & longtems plus faible que la premiere. Tu gémiras longtems de l'indifférence & même de l'horreur avec laquelle il recevra tes caresses, avant de pouvoir plier son jeune cœur à l'ingratitude & à l'inconstance. Car, envain tu voudrais te le dissimuler, du moment où il commence à t'aimer, à perdre l'idée de sa nourrice, de ce moment même il commence à être léger & méconnaissant.

Souvent, & j'en ai l'expérience, une mere croit enfin régner sans rivale sur le cœur de son enfant & y avoir fait naître une tendresse affermie par un tems assez long. La nourrice

reparait, l'enfant la reconnait à peine, où même ne la reconnait plus. Il la fixe longtems avec des yeux incertains, semble étudier ses gestes, ses habitudes, écoute en silence une voix autrefois si chere, rassemble des idées presqu'effacées de sa faible mémoire & quitte enfin sa mere, ou plutôt la fuit, pour voler dans les bras du premier objet de son amour.

Que de femmes sont souvent punies avec autant de rigueur que de justice, pour avoir refusé le lait à leur progéniture! Combien de fois cet aliment salutaire, aigri dans le sein d'une mere dénaturée, fermente dans toutes ses veines, se tourne contr'elle en poison, la fait périr dans les douleurs, ou lui laisse traîner une vie accablée de maux plus cruels que le trépas! supplice affreux & long, préparé par la Nature, contre celles qui résistent à ses loix.

Peut-on même jamais lui désobéir, sans éprouver sa vengeance? Quel art téméraire ose repousser des flots de lait loin des canaux qui leur étaient destinées & leur apprendre une route qu'ils n'auraient jamais dû connaître? La fievre annonce toujours la crise violente qu'-

occasionne ce combat intérieur, la malignité s'y joint quelquefois, & la mort suit de près les premiers jours de l'enfantement.

MAIS si la mere court de grands périls en refusant à son enfant la nourriture qu'elle lui doit; le nouveau-né, confié à une nourrice étrangere n'est pas exposé à de moindres dangers. C'est seulement dans le sein de la mere qu'a été préparé l'aliment convenable à l'enfant, aliment sans doute plus analogue qu'aucun autre à celui qui le soutenait, qui causait son accroissement avant qu'il vînt à la lumiere, aliment rendu digestible par les mêmes liqueurs, conduit dans le même estomac, filtré dans les mêmes canaux. Un lait nouvellement formé & léger encore, peut seul convenir à un estomac novice. Un lait qui a plus de consistance, tel que celui d'une nourrice qui a enfanté depuis plusieurs mois, doit le surcharger, y causer des indigestions. D'ailleurs le lait d'une femme qui vient d'enfanter purge l'enfant, lui fait jetter le méconium, purgation utile & douce; puisqu'elle est préparée par le seul mécanisme de la Nature & non par un art peut-être alors toujours dangereux, & rejetté du moins.

conſtamment par d'habiles praticiens. En effet l'enfant qui vient de naître n'a déja que trop ſouffert, pour franchir les différentes barrieres qui le retenaient dans les flancs qui l'ont porté ; il n'eſt que trop fatigué par l'habitude nouvelle pour lui de reſpirer ; il ne fait que de commencer à vivre dans le fluide léger de l'air, ſi différent du fluide épais dans lequel il a nagé juſqu'alors : ce changement ne lui cauſe que trop d'impreſſions violentes, ſans lui faire éprouver encore le travail d'une médecine, ordonnée par un art qui n'eſt jamais ſans incertitude. Il a beſoin, ſans doute, d'une purgation, mais il faut qu'elle ſoit compoſée par la Nature.

C'eſt aux alimens que nous prenons, qu'eſt dû notre accroiſſement : ce ſont les Parties ſubſtantielles de ces alimens qui deviennent des Parties de nous-mêmes. Nous perdons ſans ceſſe, par d'inſenſibles ſécrétions, des portions de notre exiſtence, qui ſont remplacées par d'autres portions de notre nourriture capables de s'aſſimiler avec nous : en ſorte que l'homme tend ſans ceſſe à ſe diſſipper en vapeurs & à ſe renouveller, & n'eſt plus, en grande partie,

au bout d'un tems, ce qu'il était autrefois. Le point ſubſtantiel qui le compoſe au moment de la conception, ſe cache, par ſa petiteſſe extrême, à l'œil attentif de l'obſervateur curieux: tout ce qu'il acquiert de plus par le tems, c'eſt à la nourriture qu'il le doit.

Si donc toute la partie matérielle de l'homme, n'eſt autre choſe qu'un compoſé de parties ſubſtantielles des alimens, qui ſont devenues lui-même: combien n'eſt-il pas vraiſemblable que la nourriture influe beaucoup ſur le moral? C'eſt de ſang & de carnage que ſe nourriſſent les lions & les tygres, au lieu que les animaux plus doux ne paîſſent que l'herbe des prairies.

Si la nourriture a ſur le tempérament une telle influence, croira-t'on que le lait d'une nourrice n'en aura point ſur le caractere de l'enfant? Il en a peut-être une très grande, & ce n'eſt pas ſans trembler que nous pouvons confier à une femme étrangere, pour le nourrir, l'enfant qui fait notre eſpérance & qui va peut-être ſucer les vices avec le lait.

Connaissons-nous d'ailleurs, à l'aſpect *d'une nourrice*, les défauts intérieurs de

sa constitution, les germes de maladies, d'infirmités qu'elle recele en elle-même, les vices du sang qui coule dans ses veines: sources de maux innombrables, qui vont refluer dans la substance de son nourriçon?

COMMENT une mere peut-elle se reposer sur les soins d'une mercénaire, qui concevra peut-être pour l'enfant étranger qui lui est remis une tendresse maternelle, mais qui peut-être aussi n'aimera de lui que le bénéfice qu'il lui procure? Espere-t'on qu'une femme, souvent inconnue & légérement choisie, sacrifiera au bien de son nourriçon, ses goûts, ses plaisirs & l'amour du gain? C'est tout ce qu'on pourrait se promettre d'un petit nombre de meres.

UNE jeune nourrice se privera-t-elle du plaisir de participer aux fêtes, de se mêler aux danses du village, & d'acquérir, par la grossiere vivacité de ses sauts, & la lourde rapidité de ses mouvemens, la gloire de la premiere danseuse du canton? Ne prendra-t elle aucune part à ces festins rustiques, où le vin brille au milieu des viandes entassées, & dont la *sobriété* est bannie? Ou, si la pauvreté lui de-

fend de se livrer à la joie, ne partagera-t-elle pas les rudes travaux de son mari, n'ira-t-elle pas glaner à la suite des moissonneurs, s'unir aux troupes des vendangeuses, ou se courber sous le poids des lourds fardeaux?

CEPENDANT l'enfant abandonné pousse des cris affreux, se débat dans les liens qui le retiennent, s'épuise par son désespoir, ou contracte, par ses efforts, une infirmité cruelle. Etroitement enveloppé au milieu de ses déjections corrompues, fermentées par sa propre chaleur, l'épiderme se décompose en écailles d'un rouge pourpré, sa peau se couvre de boutons enflammés. Ses maux sont augmentés encore par le jeûne, si dangereux dans ce premier âge de la vie, où la croissance exige des réparations fréquentes. La nourrice revient enfin, & lui laisse engloutir un lait échauffé, plus pernicieux encore que la diete.

COMBIEN d'enfans sont les victimes de la saison des fruits! C'est alors que les habitans de la campagne se dédommagent de la grossiéreté de leurs repas accoutumés. Une nourrice dévore avidement des fruits fiévreux & mal sains & fait succer à son nourriçon le lait qui

en eſt formé & qui participe à leurs qualités vicieuſes.

Il eſt vraiſemblable que les enfans de la campagne périſſent ſouvent dans leurs premieres années par la miſere, par le défaut de ſoins, par la vie mal réglée & peu convenable des femmes qui les allaitent, par les mauvais alimens qu'ils prennent eux-mêmes lorſqu'ils ſont ſevrés: & tel eſt le genre de vie que nous faiſons partager à nos enfans! Il ne faut pas, ſans doute, les élever avec délicateſſe; mais, ſi nous voulons les conſerver, il faut leur procurer une nourriture convenable.

A Combien de périls ils ſont expoſés par la négligence des nourrices! Les uns ſont conſumés ou défigurés par les flammes; les autres ſont eſtropiés par différens accidens que la prudence aurait pu prévenir; d'autres ſont mutilés par ces animaux immondes & voraces, avides d'une chair tendre & onctueuſe. Mille exemples ſemblables ſont connus; les femmes ſe les racontent mutuellement & même les exagerent, ſi pourtant on peut les exagérer: & ces exemples affreux ne peuvent les rappeller aux devoirs de la maternité?

Rien ne doit être plus capable d'effrayer les parens qui confient leur progéniture à des nourrices mercénaires, que ces victimes si nombreuses d'un lait empoisonné par une seconde conception. Par quelle confiance téméraire se persuade-t-on qu'une femme habitera sans cesse avec son mari, recevra ses plus vives caresses, s'en verra tendrement invitée au plaisir, sans se rendre aux empressemens, peut-être aux violentes attaques d'un époux, à la voix du desir qui la consume elle-même & d'un tempérament encore exalté par la gêne & la privation? Le moyen le plus sûr, le seul peut-être de résister à nos passions, c'est de fuir les occasions qui nous invitent à les satisfaire. Mais cette femme peut-elle fuir son mari? Et n'est-ce pas s'exagérer la force d'un sexe faible, que de croire qu'elle pourra lui résister toujours? Et n'est-ce pas être injuste, après l'avoir placée sur les bords étroits & glissans du précipice, de l'accuser d'y être tombée?

La seule circonstance où il devrait être permis de choisir une nourrice étrangere, ce serait lorsqu'on voudrait corriger, dans l'enfant, quelque vice de constitution de la mere, par

la constitution contraire d'une nourrice bien choisie.

## CHAPITRE XXIV.

### *Education.*

L'ÉDUCATION d'un enfant commence plutôt que le vulgaire ne le croit. La prudence doit le diriger dès le moment de sa naissance. Une nourrice imbécille s'amuse des passions naissantes de son nourriçon, se plait même à les exciter. L'enfant qui n'a encore d'autre langage que ses cris, l'emploie à exprimer ses volontés impérieuses. Quand elles ne sont point justes, il faut déja savoir y résister. Si vous lui obéissez plusieurs fois de suite, il faudra toujours lui obéir. Si vous résistez dès le commencement aux ordres dont ses cris sont les interprêtes, il ne les renouvellera plus pour le même sujet.

QU'ON y prenne bien garde : l'enfant à déja les passions de l'homme fait. Il aime à commander, il est colere & jaloux. Il frappe sa *nourrice*, les enfans qui l'environnent, les cho-

On ne doit pas inférer delà que ces passions soient en quelque sorte innées. L'enfant est colere, parce qu'accoutumé aux complaisances, il est surpris de se voir contrarié; il est jaloux, parce que souvent accablé de caresses, il lui déplait d'en être privé.

Veillez, Mere intelligente, à réprimer ces vices commençans. Quel tems voulez-vous attendre pour les corriger? Celui où ils auront déja pris racine, où vous serez forcée d'employer les cris, les punitions, les mauvais traitemens répétés, de vous rendre odieuse? Alors il serait trop tard. Soyez tendre, mais ne soyez point faible. Craignez les dangereux effets de trop de complaisance. Si votre enfant exige quelque chose sans nécessité, avec colere, avec empire, que cette raison suffise pour vous défendre de le satisfaire. Continuez à ne vous point laisser fléchir. Il aura beau pleurer; ne vous rendez point à ses larmes dès que vous aurez une fois refusé: car il apprendrait dès lors que ce qu'il n'obtient point tout de suite, il peut se le faire accorder par l'opiniâtreté. S'il marque de la jalousie, n'abandonnez pas aussitôt l'autre enfant à qui vous

accordiez des caresses, mais insensiblement partagez-les également entr'eux, & renouvellez fréquemment sous ses yeux ce spectacle de caresses partagées, jusqu'à ce qu'il n'en soit plus affecté. S'il frappe, rendez-lui le coup, assez faiblement pour ne lui pas causer trop de douleur, assez fort pour qu'il y soit sensible. Qu'il puisse croire avoir fait aux autres le même mal qu'il ressent, ou du moins qu'il ne peut faire aux autres aucun mal, sans en éprouver lui-même aussitôt.

Des femmes maladroites feignent de pleurer quand leurs petits enfans les ont battues. Ils ne sont point dupes de ces grimaces mal faites & redoublent leurs coups. D'ailleurs les croit-on capables d'un raisonnement aussi compliqué que celui-ci: J'ai battu cette femme, & elle pleure; il faut donc que je lui aie fait du mal. Il connaît les douleurs: mais suppose-t-il déja que les autres souffrent? Il n'a pas, sans doute, des idées aussi étendues. Mais il est sensible, & il saura bien se dire: quand je frappe, on me fait du mal.

Il y aurait beaucoup de sagesse à préparer, dès ce premier âge, votre enfant à une vie

dure. Quelle que soit sa naissance, il est destiné peut-être à supporter bien des maux. Que de fatigues l'attendent, auxquelles il succombera bientôt, s'il ne peut leur opposer qu'un corps faible, qui a pris dans la mollesse un accroissement sans vigueur. Je veux même éloigner de vous les tristes présages de l'infortune. Mais, s'il est appellé un jour à porter les armes pour sa Patrie, comment sa faiblesse résistera-t-elle à des alimens grossiers, aux funestes intempéries de l'air, & à l'humidité de la terre qui souvent lui tiendra lieu de lit? Accablé, sans avoir combattu, il périra bientôt sans honneur, & n'emportera pas avec lui la gloire d'avoir vengé d'avance son trépas par le sang versé des ennemis.

IMITEZ donc, dans quelqu'état de fortune que vous soyiez, ces Spartiates, ces Germains, qui n'ont été tant de fois vainqueurs, que pour avoir opposé à la fatigue des corps plus robustes que ceux de leurs ennemis.

PROVOQUEZ vous-même votre enfant à faire usage de toutes ses forces: c'est le moyen de les augmenter, & elles lui seront un jour bien précieuses. D'ailleurs cet exercice doit

contribuer à sa santé. Gardez-vous d'imiter ces parens qui semblent vouloir interdire à l'enfance tout mouvement, & se plaire à voir des machines inactives & stupides. Que vos enfans sautent, qu'ils courent, qu'ils portent les fardeaux dont ils pourront se charger. Laissez leur la liberté, vous n'aurez pas besoin de les exciter à ces rudes exercices. Cet âge craint le repos & ne redoute pas la fatigue. Tout est léger en eux, le physique & le moral, parce que l'un tient toujours à l'autre. Plus ils prendront de mouvemens, plus vous verrez en eux de cette gaieté vive qui fait le charme du premier âge. Tous les esprits alors sont en action, tous les nerfs veulent prendre leur ressort, &, si vous vous opposez à la Nature alors si agissante, ou vous la détruisez, ou vous nuisez du moins à la perfection de son ouvrage.

Il ne doit pas leur suffire de s'exercer ainsi dans des appartemens souvent renfermés, & en quelque sorte étouffés par la fréquence & l'élevation des édifices. Il faut les conduire en plein air, & tous les jours s'il est possible, car l'inconstance du ciel ne sera point alors

dangereuse, & les enfans y seront bientôt accoutumés. L'homme n'a point été formé par la Nature pour vivre inactif & renfermé; pour exercer, environné d'épaisses murailles, ces arts tranquilles qui l'énervent & qui le tuent. Elle l'a placé sur la terre pour agir, pour en arracher avec peine sa subsistance. C'est lui qui s'est bâti des prisons & qui les a ornées à son gré, sans les rendre moins mal saines ni moins funestes.

Leur nourriture doit être frugale. Qui sait s'ils ne seront pas forcés un jour à quelque chose de plus que de la frugalité. Il est nécessaire que les enfans satisfassent leur estomac, mais il est dangereux qu'ils le surchargent, & ils sont gourmands. Si l'on flate leur goût, si l'on irrite en eux la passion qui les domine, on ne doit pas croire qu'ils y résisteront. Et quelles ne doivent pas être les dangereuses conséquences d'indigestions fréquentes dans des estomacs qui ne sont pas encore formés? Du pain doit leur suffire, aussi bien qu'aux hommes faits au déjeuné & au gouté: & cet aliment étant peu capable d'aiguillonner la friandise, il ne faut vraisemblablement le leur re-

ſuſer jamais, à quelqu'heure qu'ils en demandent : car ils n'en mangeront pas au delà du beſoin qui doit être très fréquent dans un âge où la Nature demande de quoi fournir à l'accroiſſement. Il ſerait prudent, je crois, de leur donner moins de viande que de végétaux. Ceux-ci ont des fibres plus tendres & par conſéquent plus faciles à décompoſer par la digeſtion. Ils fourniront une nourriture ſuffiſante, mais moins forte, & par conſéquent plus proportionnée à de jeunes eſtomacs.

D'AILLEURS, comme on l'a dit, les productions de la terre donneront un caractere plus doux, que les alimens fournis par le regne animal. Eh! quelle qualité plus deſirable que la douceur, dans de jeunes êtres deſtinés longtems à un état de dépendance !

PEUT-ETRE cependant ne doit on pas les priver entiérement de l'uſage des viandes. Ne ſerait-il pas même utile de les y accoutumer inſenſiblement de bonne heure, puiſqu'elles doivent être un jour la baſe de leur nourriture & que même la conformation interne de l'homme ſemble indiquer qu'il n'eſt point deſtiné à ſe nourrir uniquement de

végé-

végétaux, comme les animaux frugivores?

Plus l'enfant croitra en âge, plus on doit éviter de souscrire à ses caprices. C'est un grand mal que les hommes obéissent aux enfans. On leur doit des secours & non de l'obéissance. On est obligé de leur aider quand il est nécessaire; mais non de suivre leurs desirs, de partager leurs jeux. On peut condescendre quelquefois à contribuer à leur amusement; mais il faut qu'ils s'accoutument à voir, sans murmurer, cesser ces complaisances. Il ne faut jamais faire pour eux ce qu'ils peuvent faire eux-mêmes: ce serait les accoutumer trop tôt à exiger des services. Que l'expérience leur apprenne à connaître toute leur faiblesse, toute leur dépendance, toute la supériorité que les hommes faits ont sur eux. Qu'ils prient & ne commandent jamais. Si une fois on se soumet à leur joug, on apprendra bientôt qu'il n'est pas de maîtres plus exigeans.

Il ne faut pas non plus les soumettre par caprice à notre obéissance & nous faire un jeu de mettre leur soumission à l'épreuve. Il faut que ce soit par de justes motifs que nous leur défendons quelque chose ou que nous le leur

prescrivons. Ils sont plus éclairés qu'on ne pense sur ce qui les touche & reconnaîtraient bientôt que nous abusons de notre supériorité pour usurper la tyrannie. Leur ignorance, leurs besoins & leur faiblesse les mettent assez dans notre dépendance. Ne nous étudions pas à avilir leurs ames, si nous en voulons faire des hommes & non pas des esclaves.

Il est essentiel que ceux qui concourent à l'éducation d'un enfant ne se contrarient jamais mutuellement. Que le pere, la mere, les domestiques ne fassent rien que d'intelligence. Si lorsque l'un a repris le jeune éleve pour quelque sujet que ce soit, l'autre le caresse, le plaint, le console, l'enfant sera certainement du parti du consolateur. Il commencera à soupçonner que les hommes faits peuvent avoir tort quelquefois: ils auront perdu sa confiance & il ne sera pas facile de s'y rétablir. Mais si, lorsqu'il a fait une faute, il ne voit de tout côté que des visages séveres, il se croira réellement coupable, & se gardera d'autant plus de retomber dans la *même* faute, qu'il sera certain de ne trouver *aucun* appui.

L'ENFANCE eſt curieuſe. Tous les objets ſont nouveaux, rien n'eſt connu & l'on voudrait tout connaître. Delà naiſſent des queſtions ſans ceſſe renouvellées. Il ſerait incommode de ſe ſoumettre à y répondre toujours; mais il faut y répondre ſouvent & ſurtout ne répondre jamais que la verité. Quelle déteſtable coutume que celle de ſe faire un jeu de tromper les enfans! C'eſt dès lors qu'ils commencent à ſe faire une proviſion d'idées: n'eſt-il pas cruel de leur en impoſer, d'abuſer de leurs peines pour leur faire emmagaſiner des idées fauſſes? Qu'on juge des efforts prodigieux de mémoire qu'ils ſont obligés de faire ſeulement pour retenir les mots de la langue. Ne doit-on pas être effrayé du travail immenſe que fait leur eſprit pour retenir, raſſembler, combiner les perceptions les plus ſimples? Et cependant leurs parens mêmes ſont aſſez barbares pour leur remplir la tête de menſonges, pour accabler leurs cerveaux encore faibles d'un fardeau d'abſurdités!

RENDEZ à vos enfans un grand ſervice. Fermez leur entendement aux prejugés qui troubleraient longtems & peut-être toujours

leur raiſon, & qui altéreraient leur bonheur. Rien de plus difficile à détruire que les premieres impreſſions de l'enfance, tems où l'imagination paſſive eſt dans toute ſa force. On craindra longtems les fantômes dans l'obſcurité, ſi, dans ſes premieres années, on a entendu dire à des femmes crédules que les fantômes viennent errer ſur la terre pendant la nuit. On paſſera longtems les nuits avec les diables déguiſés ſous les formes les plus effrayantes, ſi l'on a lu de trop bonne heure les hiſtoires de ces ſaints qui paſſaient leur vie dans la compagnie des démons qui venaient les tourmenter. Des imaginations ardentes & faibles ſont mille fois plus cruellement harcelées, que ne l'était, dit-on, l'hermite Antoine dans ſon déſert. On voit, comme Paſcal, un abyme dévorant, toujours ouvert à ſes côtés, ſi l'on a été trop frappé dans l'âge tendre des deſcriptions infernales dont tant de livres dévôts ſont remplis. En vain la raiſon déja formée, combat pendant le jour ces idées abſurdes: l'imagination frappée triomphe d'elle, dès que les ombres couvrent notre horizon. On peut être encore tourmenté ... la vieilleſſe, pour les vaines terreurs

qu'on a contractées dans l'enfance, & que le jugement a mille fois désavouées.

SOUVENT les enfans s'ennuient de leurs jeux, &, pour se dissipper, ils font des questions dont ils savent très bien la réponse, uniquement pour engager ceux qui se trouvent là à s'occuper d'eux, à converser avec eux. Alors on peut prendre le parti de leur imposer silence, car il ne faut jamais perdre de vue de les empêcher d'être incommodes.

C'EST pour n'avoir pas sû se donner dans les premiers tems quelques peines assez légeres, & pour avoir souffert que leurs enfans, d'abord capricieux & volontaires, devinssent bientôt insupportables, que tant de parens, enfin rebutés d'une gêne devenue réelle par leur faute, remettent leurs enfans en des mains étrangeres, & confient leur éducation à des inconnus.

UN défaut de bien des peres est de vouloir que leurs enfans soient des prodiges d'esprit, lorsqu'ils ne sont encore que balbutier. Il faut que, dès le plus bas âge, ils surchargent leur mémoire : on force leur esprit à une tension presque continuelle. Qu'arrive-t-il? On a le

plaisir d'avoir pendant quelques années des perroquets assez bien instruits, auxquels succèdent des hommes ignorans, sans capacité, sans génie, parce que le mécanisme de leur cerveau a été usé, avant même qu'ils fussent parvenus à l'adolescence.

Mais ces jeunes hommes si stupides, n'en sont pas moins orgueilleux. Ils ont contracté de trop bonne heure l'habitude de se voir admirer, pour ne se pas croire réellement admirables. Trop ignorans, trop peu sensés, pour se rendre même compte de leur ineptie, de leur ignorance, ils prennent le ton dominant dans la Société, parlent haut, font taire les vieillards, se mocquent de ceux dont les connaissances étendues devraient leur en imposer, & vont produire dans toutes les maisons où ils pénetrent avec tant de suffisance, le spectacle ridicule & désagréable de jeunes avantageux.

Cet esprit de présomption & de facilité est assez ordinairement le partage des jeunes gens qui ont été, de trop bonne heure, abandonnés à eux-mêmes. S'ils ont eu assez d'esprit pour briller au milieu d'une jeunesse inepte &

indiſciplinée, s'ils ſe ſont attiré alors la conſidération de leurs camarades par quelques idées brillantes d'un faux éclat, ou par quelques connaiſſances faiblement ébauchées, ils ne ſe corrigeront jamais de leur vanité babillarde, ou de leur flegme orgueilleux. Ils voudront, ſans avoir rien acquis de plus qu'une foule d'idées louches, que l'uſage du monde procure aux esprits faux, briller, dominer dans la Société, comme ils ont fait autrefois parmi des enfans, & ne feront jamais que des hommes incommodes & mépriſables, & d'inſupportables vieillards.

Il eſt bien eſſentiel de travailler de bonne heure à préſerver les enfans de ce vice. N'étouffons pas en eux cet amour propre capable ſeul, après le beſoin, d'arracher les hommes à l'oiſiveté, de leur faire faire des efforts; mais écartons loin d'eux la préſomption. Que leur amour propre les porte à travailler pour valoir quelque choſe, mais que leur vanité ne leur perſuade pas qu'ils valent déja beaucoup. Inſtruiſons-les: nourriſſons, étendons, fortifions leur eſprit; ſoyons quelquefois contens d'eux pour *les encourager*: mais ne les admirons point,

car que croiront-ils avoir encore à faire, si déja ils sont admirables? Qu'ils interrogent quelquefois, que jamais ils ne décident. Telle est l'incertitude des connoissances humaines, sur les choses même les plus communes, que l'esprit décisif est toujours un esprit faux. Ne leur donnons point comme des vérités des choses incertaines: ne leur laissons pas ignorer combien on est rarement certain de connaître la vérité. Formons l'enfance au grand art de douter, si nous craignons de faire des hommes qui ne douteront jamais.

APPRENONS-LEUR à respecter les vieillards. Si quelquefois les enfans s'enorgueillissent de savoir des choses ignorées par des hommes faits, exagérons-leur toutes les qualités de ces mêmes hommes qui les dédommagent bien de leur ignorance sur quelques parties. C'est ainsi qu'on forme une jeunesse modeste, retenue, ennemie de la raillerie, & bien différente de ces jeunes-gens sans barbe, qui semblent se charger du soin d'instruire les vieillards à têtes blanches.

*Si* l'on doit donner tant de soin à rendre les jeunes-gens modestes, à quel point ne faut-il

pas réprimer en eux jusqu'à l'ombre de l'insolence ? Peu de vices doivent être plus vigoureusement repris en eux, que le mépris pour les pauvres, la dureté pour les domestiques, l'affectation de se faire servir dans les choses qu'eux-mêmes peuvent faire aisément. Mais de quoi serviront les leçons d'un pere, si lui-même témoigne le plus profond mépris pour ceux que l'arrogance des riches appelle des hommes de néant ?

C'EST l'exemple des peres qui fait la bonne éducation des enfans. Je veux bien, s'il le faut, que ton fils doive à un autre que toi les connaissances qui te manquent, ou que tu n'as pas le loisir de lui communiquer : mais qu'il ne reçoive que de toi seul l'exemple & les préceptes des vertus.

LES parens ne sauraient avoir trop d'attention à se contenir devant leurs enfans, à réprimer, en leur présence, les accès de la colere, à ne se permettre aucun propos licencieux, à se défendre tout ce qui pourrait les instruire de quelque vice ; car ils se hâteraient de les contracter pour ressembler à des *hommes*.

Il faut même avoir le courage de rompre avec les Sociétés dont l'imprudence dans les propos & la légéreté licencieuſe ne peut ſe contenir, & deviendrait funeſte aux enfans.

Qu'ils aient horreur du menſonge & qu'ils n'entendent jamais mentir.

A peine peuvent-ils balbutier quelques mots, que nous leur faiſons prendre l'habitude de la fauſſeté. Nous étouffons en eux cette aimable naïveté, cette véracité précieuſe qui leur eſt naturelle. On les gronde quand ils diſent ce qu'ils penſent. On dreſſe même des embuches à leur innocence: on les interroge, & les reproches ne leur ſont point épargnés quand leur réponſe n'eſt pas celle que leurs parens deſiraient. On leur fait dire qu'ils aiment ce qu'on veut leur faire aimer, qu'ils n'ont aucune envie de ce qu'ils deſirent le plus. C'eſt avec un ſoin particulier qu'on les dreſſe au menſonge, dont par eux-mêmes ils n'auroient point l'idée de longtems, parce que la Nature n'apprend point à parler pour dire le contraire de ſa penſée. Par une autre bizarrerie, on les gronde enſuite quand on s'apperçoit de leurs menſonges, quoiqu'on ait pris tant de peine à

leur apprendre à mentir. On a même l'imprudence de les entretenir de fauſſetés; on les trompe, & on a la maladreſſe de leur laiſſer voir qu'on les a trompés. Ils ſont raillés impitoyablement quand ils ont été pris pour dupes. On craint qu'ils n'ignorent trop longtems que les hommes ſont faux & menteurs, & que, pour vivre avec eux, il faut leur reſſembler.

On doit leur accorder toujours les récompenſes qui leur ont été promiſes. C'eſt un engagement pris avec eux; y manquer, ce ſerait leur donner un exemple de mauvaiſe foi. Ce ſerait encore un mal de s'excuſer en leur faiſant comprendre l'impoſſibilité de faire ce qu'on a promis: car pourquoi promettre légérement? Comportons-nous, autant qu'il eſt poſſible, avec les enfans comme avec des hommes.

Il eſt auſſi bien eſſentiel de ne les pas menacer, comme on fait ſi ſouvent, de punitions qu'on ne leur fait jamais éprouver. Et, comme il faut punir rarement, il ne faut pas ſouvent employer la menace. La punition trop fréquente émouſſe la ſenſibilité & endurcit

contre la crainte, reſſort utile dans l'éducation, mais qui s'uſe bientôt ſi on le fait jouer trop fréquemment. La peine promiſe doit toujours ſuivre la faute ; ſans cela toutes les menaces ſeront bientôt vaines.

Avoir toujours à la bouche les reproches, les réprimandes, c'eſt le moyen de ſe faire mépriſer des enfans. Ils ſauront bientôt que tout cela n'eſt qu'un vain bruit.

Si l'on jette les hauts cris pour une faute légere, & ſouvent pour quelque choſe de moins qu'une faute, pour une étourderie, pour une légere inadvertance, dont tout homme ſerait auſſi bien capable, que fera-t-on quand ils auront mérité quelque grave réprimande ?

Il n'y a point de femmelette qui ne ſe croie fort capable de bien élever ſes enfans, & il n'y a preſque aucune mere qui veuille prendre la peine d'être ſur ſes gardes, de veiller ſur elle-même, de réprimer ſes humeurs, de vaincre ſa colere, de régler ſes caprices. Une éducation à faire n'eſt point une choſe facile : elle exige le ſacrifice, peut-être le plus dur de tous, celui de toutes ſes paſſions habituelles.

Un des premiers ſentimens qui entre dans le cœur d'un enfant, c'eſt celui de la juſtice. Il en acquiert l'idée dès la premiere fois qu'il eſt injuſtement maltraité. Qu'on ait donc grande attention de ne le pas reprendre ſans examen, on ne ferait qu'ulcérer ſon cœur.

Que de meres grondent, ſans ſujet, leur enfans par légéreté, & leur paſſent les fautes réelles par faibleſſes! Les petits malheureux ne ſavent plus où ils en ſont; il peut leur devenir indifférent d'avoir raiſon ou d'avoir tort, de ſe livrer au bien ou d'embraſſer le mal. Qui ſait s'ils ne conſerveront pas toute leur vie du mépris pour la vertu qu'ils ont vu ſi mal récompenſée. La vie entiere dépend quelquefois d'une premiere vue de l'enfance. Mere, ſoyez tendre, mais ferme & réfléchie.

Si, lorſqu'ils commencent à raiſonner, on leur fait partager les ſoins domeſtiques; ſi on leur en confie quelque partie, ſi on les conſulte; on leur inſpirera de bonne-heure le ſoin, l'œconomie & l'intelligence d'une foule de détails qu'on ne doit point mépriſer, puiſqu'ils deviennent ſi néceſſaires dans le cours de la vie.

Cette voie de consultation peut devenir encore très utile pour imprimer dans leurs âmes les grands principes de la morale. Qu'on fasse naître, qu'on suppose des circonstances délicates, où le choix entre le bien & le mal semble difficile; que les amis, les parens se prêtent à cet utile dessein; qu'on paraisse bien aise d'avoir leur avis; qu'ils ne puissent pas soupçonner que c'est uniquement pour leur instruction qu'on le demande; que les principes vertueux qu'ils ont établis, soient loués, répétés, répandus; que ces principes leur fassent une sorte de réputation, qu'ils leur procurent une sorte de gloire parmi ceux qui les environnent; que les nouvelles connaissances de la famille ne tardent point à en être informées & soient pour les jeunes sages de nouveaux admirateurs: ce sera un grand hazard s'ils osent jamais, dans la pratique, démentir leurs propres maximes si bien connues. Une bonne réputation est une barriere insurmontable qui nous sépare du vice. S'il est peu d'hommes vertueux, c'est qu'on est trop froid à remarquer, à relever les premiers actes de vertu.

La pareſſe eſt naturelle à l'homme & l'homme en Société eſt deſtiné au travail. Ce n'eſt pas aſſez d'occuper les enfans, il faut leur faire aimer l'occupation; & ils ne manqueront pas de l'aimer, ſi leurs travaux leur attirent des éloges, des careſſes & des récompenſes. Mais le travail leur ſera bientôt odieux, & peut-être pour toujours, s'il n'eſt ſuivi que de réprimandes & de chagrins.

Dans l'éducation particuliere, dont le grand vice eſt le défaut d'émulation, je voudrais, quand les enfans ſont appliqués à quelques études, à quelques arts, à quelques talens, qu'on eût ſoin d'aſſembler aſſez fréquemment la famille & des amis éclairés, & bien inſtruits d'avance de leurs rolles. Les enfans s'exerceraient devant eux, ſubiraient des examens, les feraient juges de leurs progrès. Les louanges que mériteraient leurs ſuccès, ou la honte qui ſerait la ſuite de leur négligence, leur ferait faire de nouveaux efforts. Déja l'enfant reſſemble à l'homme, il veut jouïr & la plus douce des jouïſſances eſt la conſidération, parce qu'elle en entraîne mille autres après elle.

Il faudrait, dans ces sortes d'examens, avoir grande attention de ne pas porter des jugemens trop séveres. Ils exciteraient bientôt le dégoût. Il faut toujours tempérer la censure par des éloges & des encouragemens.

Il est une politesse d'usage qui ne consiste que dans des mots, des postures & des grimaces de convention. On aura toujours assez tôt de cette politesse-là.

Il en est une autre qui ne tient point au costume, qui est de tous les tems, de tous les pays. C'est la pure expression d'une ame humaine & sensible : c'est celle-là qui est de devoir & qui ne saurait être inspirée de trop bonne-heure.

L'Homme ne pouvant au premier abord être jugé que par l'extérieur, il lui est avantageux de se présenter dans la Société sous les dehors les plus favorables & les plus capables de lui concilier la bienveillance. Nos habits nous tiennent de si près, qu'ils entrent pour quelque chose dans le jugement qu'on fait de nous. Il faut donc accoutumer les enfans à une maniere propre & décente de se vêtir. *La malpropreté* rebute ; la trop grande né-

gligence eſt un manque d'égards pour la Société.

Il y a des hommes de mérite, à qui l'on ne ſaurait faire accueil quand on ne les connait pas. Le peu de ſoin qu'ils ont d'eux-mêmes reſſemble au délabrement. On dirait que leurs habits les déguiſent.

On ſe revêt avec quelque ſoin, mais ſans recherche, par bienſéance: on veut des habits magnifiques par vanité. L'homme honnête parait avec avantage ſous des habits ſimples & décens; l'homme ordinaire porte des habits brillans pour éblouir. On ne le remarque plus, on ne voit que ſes habits.

Il faut bien ſe garder de faire naître dans les enfans cette vanité, cet amour de la parure. Meres, ne les admirez pas quand ils ſont plus parés qu'à l'ordinaire: ne leur faites pas croire que des choſes vaines peuvent avoir quelque prix. D'ailleurs ils peuvent éprouver un jour les coups de la fortune. La pauvreté n'eſt point un mal par elle-même, quand elle ne va point juſqu'à la privation du néceſſaire: mais elle eſt le plus affreux des maux ceux qui ſe ſont accoutumés à la n

se sont fait des besoins superflus. C'est donc préparer bien des peines à ses enfans, que de les élever avec une délicatesse recherchée, de leur faire confondre leurs ajustemens avec eux-mêmes, de leur laisser croire que ces vaines parures ajoutent à leur mérite, de leur faire regarder mille inutilités comme des objets nécessaires, & de leur insinuer que, pour être comme tout le monde, il faut être comme le très petit nombre des riches.

Pourquoi les graces n'entreraient-elles pas pour quelque chose dans l'éducation ? Doit-on négliger les moyens innocens de plaire ? Les Anciens, si austeres dans leurs mœurs, voulaient que leurs enfans apprissent les principes de la gymnastique dont la danse faisait partie. Elle donne aux jeunes gens un maintien ferme & assuré qui les rapproche de l'homme fait. Il en peut résulter qu'ils tâchent de monter leur esprit au niveau de cet extérieur.

Un Pere doit, autant qu'il lui est possible, éloigner de son fils tous les dangers. Il doit lui faire apprendre à nager parce que nul homme ne peut répondre qu'un jour il ne sera pas heureux de pouvoir passer un fleuve à la nage:

il doit lui faire prendre des leçons d'escrime, parce que c'est un art d'exercice qui augmente l'adresse & qui développe le corps, & parce que tout homme peut être attaqué par un scélérat.

Des écrivains voudraient qu'on adoptât l'usage de quelques anciennes Républiques, dont les loix ordonnaient que les enfans ne connussent d'autre pere que l'Etat & fussent élevés par les soins du Gouvernement. Loix barbares, puisqu'elles contredisent la premiere loi de la Nature. Loix qui suffisent seules à prouver que la tyrannie peut se trouver même dans les Etats Républicains. Si le Citoyen a droit de compter sur la conservation de quelque propriété, n'est-ce pas sur celle de ses enfans, de cette portion de lui-même qui lui est si chere? Eh quoi ? Vous déclamez contre le despotisme des Monarques Orientaux, qui se regardent, dites-vous, comme les seuls maîtres de toutes les possessions de l'Etat ; & vous nous conseillez des pratiques encore plus cruelles ! Barbares, s'écrierait un tendre pere, prenez ma fortune, & laissez moi mes fils.

Je dois, dites-vous, m'oublier moi-même & sacrifier à l'Etat jusqu'à mes entrailles paternelles. Mes enfans qui me seront arrachés au moment où ils verront le jour, ces enfans qui ne sauront jamais quel fut leur pere, seront meilleurs Citoyens, parce que nul lien ne les attachant à aucun Particulier, ils ne tiendront qu'à la Patrie.

Frivole raisonnement, qui cache un vain sophisme! Qu'est-ce que la Patrie? N'est-ce donc que cette terre qui nous porte? Quoi! l'on viendra me dire sérieusement que c'est cette portion de terre que je dois chérir, que c'est à cette boue de mon pays que je dois un amour exclusif! Non, Citoyens. Je comprends, & vous comprenez tous avec moi dans ce mot de Patrie, tous nos compatriotes, les Souverains, les Magistrats qui nous gouvernent & nous protegent, les Guerriers qui nous défendent, les Bienfaiteurs qui ont mérité notre reconnaissance, les amis qui ont gagné notre cœur, nos Parens, les Auteurs de notre être, ces Epouses à qui nous avons lié notre sort, ces Enfans qui nous doivent le jour. C'est l'assem-

blage de tous ces titres qui nous eſt cher, & non ces eaux, ces campagnes, ces forêts, ces édifices, objets inanimés, indignes de notre amour. Privez-nous des titres précieux d'époux & de peres; vous ôtez aux liens qui nous attachent à la Patrie les chaînons les plus forts.

Les Légiſlations modernes, en laiſſant aux parens la propriété de leur progéniture, ont fait cependant avec ſageſſe de reſtreindre le pouvoir des peres & de leur ôter le droit de vie & de mort ſur leurs enfans, que les Romains leur avaient accordé.

Un pere ſcélérat pourrait donner la mort à ſon fils qui ne voudrait point entrer dans ſes projets criminels & dont il craindrait la vertu: ſon avidité pourrait le porter à vouloir envahir l'héritage de ce fils. Un pere tendre ferait un juge trop doux; il pardonnerait, il diſſimulerait des crimes qui pourraient devenir dangereux à la Société. Enfin un homme d'une ſévere équité, ne pourrait punir ſon fils, même juſtement, ſans contracter quelque choſe d'un caractere odieux.

Nos loix, favorables à notre tendreſſe, *ſemblent ne nous laiſſer* que le droit de nous fai-

re aimer de nos enfans. Droit précieux, qui doit nous suffire. Ne tardons pas à déposer cette espece de souveraineté que nous donne le titre de pere, pour jouïr du retour plus flateur de l'amitié. Dès que nos enfans sont parvenus à l'adolescence, ils sentent le besoin d'avoir des amis. Sachons descendre jusqu'à eux : gagnons leur confiance, allons au devant de leurs cœurs qui ne cherchent qu'à s'épancher. Quittons une morgue désormais dangereuse ; gardons-nous d'effrayer leurs passions, sans cependant les partager. Méritons qu'ils nous choisissent pour amis, si nous ne voulons pas qu'ils fassent de mauvais choix. La corruption suit de près les mauvaises liaisons contractées par la jeunesse, & cependant il faut que la jeunesse se lie : tâchons donc que ce soit avec nous. Rarement la sévérité mal entendue des peres, a rendu les enfans plus vertueux. Elle ne fait que leur inspirer de la ruse pour tromper la vigilance paternelle, que leur faire goûter le coupable plaisir de l'avoir mise en défaut.

La Nature n'a que trop marqué l'inégalité qui est entre nous & nos enfans : pourquoi la leur rendre encore plus frappante ? Sans nous

empire pédantesque, notre âge ne les éloigne déja que trop de nous.

FAISONS donc nos efforts pour captiver leurs cœurs: que nos tendres soins nous assurent de leur reconnaissance. Car, il faut oser le dire, on ne se reconnaît jamais dépendant que par faiblesse & par besoin. Quand nos enfans seront eux-mêmes chefs de famille, quand ils auront par eux-mêmes un état dans la Société, ils ne nous seront plus soumis que d'une soumission volontaire. Ils ne tiendront à nous que par les liens d'une reconnaissance peut-être faiblement sentie, & par ceux du plus froid des sentimens, du respect. Plus nous voudrons conserver un empire qui s'échappera de nos mains, plus nous voudrons exiger d'eux; & plus nous les éloignerons de nous, plus nous nous fermerons le chemin de leurs cœurs. D'ailleurs il est absurde d'exiger de l'amour: il brave tout empire, il est supérieur à toute force ; il se laisse gagner & ne se laisse jamais contraindre.

## CHAPITRE XXV.

### *Amitié.*

AINSI l'amitié n'est pas précisément un devoir; car il faut qu'un devoir puisse se commander, & ne serait-il pas ridicule d'ordonner à un homme d'aimer & d'être aimé?

MAIS si les secours mutuels sont le prix de l'Etat Social, quels éloges ne mérite pas l'amitié, elle qui offre une union encore plus resserrée que celle des membres politiques; elle qui rend plus sensible encore le commerce de soins réciproques, de conseils, & de consolations, & qui multiplie les liens qui nous attachent à la Patrie, en nous unissant intimement à des Concitoyens dont notre cœur ne peut se séparer.

TOUS les hommes rendent hommage à l'amitié, tous célèbrent ce sentiment & désirent de trouver des amis, parce qu'ils sentent tous le besoin qu'ils ont de trouver des secours, des appuis physiques ou moraux.

NOUS exagérons ce sentiment, nous le poussons en imagination jusqu'à un excès romanesque, nous le faisons consister dans un parfait

abandon de ſoi-même, dans une entiere rénonciation à ſes intérêts les plus chers en faveur de la perſonne aimée, parce que nous voudrions bien rencontrer des gens prêts à ſe ſacrifier pour nous: mais nous retranchons beaucoup de notre théorie dans la pratique, parce que nous n'aimons point à nous ſacrifier nous-mêmes, parce que ce ſacrifice n'eſt point dans la nature.

UNE froide philoſophie diſſerte ſur l'amitié, en analyſe le ſentiment & le rapporte à l'amour de ſoi. Il eſt beau de raiſonner ſi bien, mais il eſt plus doux de ſentir. Si c'eſt uniquement pour notre intérêt propre que nous aimons, il eſt toujours bien flateur pour la perſonne aimée d'être l'objet qui nous intéreſſe le plus.

CE n'eſt pas, dit-on, la perſonne de votre ami que vous chériſſez. Vous aimez ſon eſprit qui vous amuſe, ſa complaiſance qui vous eſt agréable, ſa bienfaiſance qui vous eſt utile. Quel ſophiſme! comme ſi les qualités d'un homme n'étaient pas des parties de lui-même, n'entraient pas dans la conſtitution de ſon être. *Si mon ami* n'a pas les qualités que je lui ſup-

posais, je suis inconstant sans être condamnable, puisque je ne fais que me corriger de mon erreur. S'il les perd, je change, sans être inconstant, puisqu'il cesse d'être le même.

CEPENDANT après la perte des qualités qui nous attachaient à notre ami, nous pouvons découvrir en lui d'autres qualités qui nous le font aimer encore. Alors nous sommes inconstans au sein de la fidélité même. Ainsi l'ami que nous aimions à vingt ans, nous plait par d'autres endroits à quarante. Ainsi la femme qui nous a plu par sa beauté, nous plait encore quelquefois par un mérite plus solide, quand ses charmes sont effacés. Quelquefois aussi le souvenir des sentimens qu'excitait en nous sa beauté, suffit pour nous la rendre encore agréable.

L'AMITIÉ est un sentiment exquis & ne semble pas faite pour tous les hommes. Il en est beaucoup qui, par la sécheresse, la froideur & la rudesse de leur caractere ne peuvent l'éprouver ni la faire naître. Il en est d'autres qui en sont en quelque sorte privés par état: *tels* sont communément ceux qui nagent dans *la richesse* & qui ont en main la puissance.

gens-là n'ont pas besoin d'amis. Il faut appareil à leurs jouïssances, ils ne font le cas de celles qu'offre la Nature à tous nmes. Quel appas trouveraient-ils à des , que de pauvres honnêtes-gens peuvent comme eux?

faut à l'homme puissant des esclaves qui ent sous son pouvoir, des adulateurs, œil faussement timide semble n'oser pas er jusqu'à lui, des ames avilies qui im- t sa protection dédaigneuse. Les oreilles nes des Grands pourraient-elles se prêter oix d'un ami, qui leur apprendrait qu'ils it que des hommes?

richesse suffit au riche, il n'a plus que timent de son opulence actuelle, le desir igmenter & la crainte de la perdre. Dans aisirs, il ne connaît que le faste; ils n'ont x à ses yeux que par leur publicité. Qu'- te qu'il jouïsse, pourvû qu'on envie ses ances? Il semble, à voir son orgueil, que ce qui lui appartient est lui-même, ses , ses bijoux, son or. Il le croit, sans , puisqu'il en est si vain. A la maniere

dont il étale, piece à piece, mille précieuses babioles, il semble dire: regardez, vous ne me connaissez pas tout entier. Il n'a point d'éxistence personnelle, son individu échappe au Spectateur, il n'existe que dans les magnificences qui l'environnent. S'il lui prend le caprice de paraitre avoir des amis, il sera bientôt satisfait, puisqu'il en peut acheter. Il aura, pour son argent, une foule empressée de gens qui en joueront le rôle. Au moindre signal, ils seront toujours prêts pour la représentation. Ils méprisent l'homme, ils aiment sa fortune. Il est content quand ils ont bien loué ses habits, ses meubles & ses équipages.

L'AMITIÉ est sur-tout le sentiment des infortunés. Ses plaisirs sont tranquilles. Il faut des plaisirs vifs pour picoter le sentiment émoussé des heureux.

LA douleur dilate les ames: elle aime à s'épancher. C'est souffrir doublement que de ne pouvoir confier ses souffrances, de ne les pas voir partager. Il semble, quand on est plaint, que l'on n'est plus malheureux: alors on pleure moins de tristesse que du plaisir d'avoir

trouvé un cœur ſenſible. Tous les hommes verſent des larmes: heureux qui peut les répandre dans le ſein d'un ami!

Mais où le trouver? Nous ſommes durs dans nos inſtans de joie, &, quand notre bouche ſourit, notre œil fuit l'aſpect du mortel qui ſoupire. Le malheureux a beſoin d'un ami; mais c'eſt parmi les malheureux qu'il doit le chercher. Il en eſt comme du pauvre: ce n'eſt que le pauvre qu'il trouvera généreux.

Bien des gens cherchent un ami. Pourquoi? c'eſt qu'ils s'ennuient. Il leur faut quelqu'un ſur qui ils puiſſent paſſer leurs humeurs, aux dépens de qui ils puiſſent ſatisfaire leurs caprices; quelqu'un qu'ils puiſſent accabler de leur babil inſipide ou de leur ſtupide ſilence. Aiment-ils? Non: mais ils veulent abſolument être aimés. Ils ne vous lâcheront pas que vous ne ſoyiez leur ami. Commencez-vous, par complaiſance, à en faire l'office? Il faudra le faire toujours, à toute heure, à tout moment. Si vous n'êtes pas là dans l'inſtant qu'ils deſirent, attendez-vous aux plus violens reproches. Vous ſerez traité d'ingrat, pour avoir *manqué une* fois à obliger. Ce ſont des tyrans

qui cherchent des victimes & qui se plaignent quand elles leur échappent.

L'Homme exigeant, l'homme dont la bouche est toujours ouverte aux reproches, l'homme qui ne considere que lui-même, n'est pas fait pour trouver un ami. Il veut un esclave & nous craignons tous les fers. N'est-ce pas un plaisant pacte d'union que de dire: de mon côté seront toutes les jouïssances, & du vôtre tous les sacrifices.

Il faut dans l'amitié des conformités de caractere, de goût, de sentiment, de connaissances. Avec ces heureux rapports, on sera invité par le plaisir à se réunir autant qu'il sera possible: on ne cherchera point son ami par complaisance, mais parce qu'on ne peut être nulle part mieux qu'avec lui.

Deux hommes de caractere trop différent, se trouveraient mutuellement des défauts énormes. La vivacité de l'un sera traitée d'emportement insupportable; la douceur de l'autre, d'ennuyeuse insipidité. Si les bornes de l'esprit sont réciproquement placées à une trop grande distance, l'ennui, l'orgueil de la supériorité d'une part, & de l'autre l'humiliation

de l'infériorité, rompront bientôt une liaifon contractée trop légérement. S'il y a une trop grande difparité dans les connaiffances acquifes, l'un, fi vous voulez, ne fachant parler que de poëfie, quand l'autre ne parlera que de métaphyfique; quel agrément pourront-ils recueillir d'une converfation dans laquelle ils ne s'entendront pas? Enfin, s'il y a un trop grand contrafte dans leurs fentimens, leur union ne fera qu'un commerce de difputes interminables, d'où naîtront l'aigreur & la haine.

Il eft un autre rapport, le plus indifpenfable de tous, & qui peut fuffire encore dans l'abfence de tous les autres: c'eft celui de deux cœurs vertueux.

Sans lui, l'amitié ne peut exifter, puifque la bâfe de ce fentiment eft une confiance réciproque, qui ne fubfiftera jamais entre deux cœurs livrés au crime.

Deux fcélérats n'auront jamais qu'une feule confiance mutuelle: celle qui portera fur les objets auxquels ils font mutuellement intéreffés. Sur tout le refte, s'ils fe connaiffent bien, ils fe défieront l'un de l'autre. Ils pourront

être complices fideles, tant que leur complicité pourra leur être avantageuſe: mais ils ne peuvent être amis.

On dit qu'il faut aimer ſes amis avec leurs défauts, & l'on a raiſon; car, la perfection n'étant point accordée à notre nature, l'indulgence réciproque eſt la premiere loi de l'amitié. Mais on n'a jamais dit qu'il faut aimer ſes amis avec leurs ſentimens pervers, parce que l'amitié ne peut être fondée que ſur une eſtime ſentie de part & d'autre, que de légers défauts ne doivent point altérer, mais qui ne peut ſubſiſter avec des penchans criminels.

Ainsi l'union amicale une fois contractée, ne doit pas être rompue par des foibleſſes ou des erreurs: mais elle ceſſe, où commence le crime.

Puisqu'elle ſuppoſe deux cœurs dignes de s'attacher l'un à l'autre, elle les ſuppoſe auſſi mutuellement dévoilés. Nos penſées, nos ſentimens ſont un fardeau pour notre ame quand il faut les y tenir renfermés. Que les épanchemens ſont doux! qu'on eſt heureux de pouvoir penſer haut ſans défiance! Que le lâche

qui rompt avec son ami & trahit ses secrets, soit à jamais livré à l'indignation de la Société: que tous les honnêtes gens aient horreur de faire usage des lumieres qu'ils reçoivent de ce perfide; qu'il soit mis au rang de ces vils délateurs qui cherchent à pénétrer, à envenimer les pensées intérieures des Citoyens.

Il semble même, tant l'amitié doit être sacrée, que, si la conversation de deux amis était furtivement surprise par un tiers indiscret ou gagné, aucun tribunal ne pourrait profiter des clartés que fournirait le rapport de cet entretien, parce que les Juges de la terre n'ont point action sur les pensées, & qu'on ne doit regarder que comme une pensée intime, l'ouverture de cœur faite à un ami. Des complots criminels devraient seuls faire exception à cette regle, par la raison déja établie, que deux scélérats ne peuvent plus être considérés comme amis, mais comme complices.

Celui qui a dit que nous devions vivre avec notre ami, comme s'il devait être un jour notre ennemi, a donné une maxime de prudence, mais il semblait vouloir détruire l'amitié. On

attribue ce mot au sage Bias, mais il est plûtôt digne de quelque Sophiste imbu de la seche doctrine de l'égoïsme. L'amitié exclut toute réserve, à plus forte raison tout sentiment déshonnorant pour notre ami. Il y a de la noblesse dans celui qui est trop grand, trop vertueux pour soupçonner que son ami puisse jamais cesser de l'être & le trahir: il y a toujours de la bassesse dans la défiance.

Demandera-t-on quels sont les devoirs de l'amitié? Eh! qui les ignore? Ne sait-on pas qu'elle exige des déférences réciproques, des conseils dans les conjonctures difficiles, des consolations dans les malheurs, de l'appui dans les démarches, des secours dans l'infortune, une sensibilité également partagée? Qu'ajouterai-je encore? Et à quoi bon écrire ce qui est généralement connu, quoique très rarement pratiqué?

Comme il importe au Corps Social d'avoir beaucoup de membres vertueux, il lui est utile de renfermer un grand nombre de Citoyens dignes de connaître l'amitié & de trouver des amis.

## CHAPITRE XXVI.

### *Gloire, estime, mépris, opprobre.*

C'EST donc par le bien que l'amitié rapporte aux hommes qu'elle est si recommandable. Qu'on examine de même tous les actes qui obtiennent l'approbation, on verra qu'ils la doivent aux avantages que la Société en retire; qu'on jette un coup d'œil sur les qualités qui attirent le blâme, on reconnaîtra qu'elles sont nuisibles à la Société.

UN homme est-il utile à un grand nombre d'autres hommes, soit qu'il les défende par son courage, soit qu'il les rende plus heureux par la sagesse de ses loix, soit qu'il rétablisse entr'eux l'union par l'équité de ses jugemens, soit qu'il les éclaire par son génie: il obtient ce qu'on appelle de la gloire, qui n'est autre chose qu'une estime très généralement répandue.

L'APPROBATION resserrée dans un cercle plus étroit, à laquelle on donne simplement le nom d'estime, est accordée au bon pere de famille, qui est utile à ses enfans, & à la So-

ciété, à laquelle il donnera de bons Citoyens:

A L'HOMME de probité avec qui l'on peut traiter ſurement & de la part duquel on ne peut craindre aucun tort:

A CELUI qui exerce un talent avec quelque diſtinction, qui ne menace pas de devenir un fardeau pour la Société & qui même contribue pour ſa part à l'enrichir.

AU cœur généreux qui loin de recéler ſa fortune, la fait partager à pluſieurs de ſes Concitoyens. Si cette fortune eſt grande, les effets de la générosité devenant plus ſenſibles, peuvent mériter de la gloire.

MAIS ſi la fortune d'un Citoyen eſt bornée, il acquierra de l'eſtime par une ſage œconomie, & par les bornes mêmes qu'il ſera obligé de preſcrire à ſon caractere bienfaiſant.

QUEL eſt celui qu'on mépriſe?

L'HOMME intempérant, parce que les ſuites de ſes vices le rendent incapable de rien d'utile:

LE diſſippateur, parce qu'il menace d'être à charge à ſes Concitoyens quand il aura perdu ſes reſſources:

Le joueur, fût-il honnête homme, par la même raison, & parce qu'il est menacé de ne pas garder sa probité dans l'infortune:

L'avare, parce que personne n'en peut espérer aucun secours:

L'Homme oisif, qui, sans faire aucun bien, consume, comme les frélons, la nourriture des abeilles ouvrieres:

Le menteur, parce qu'étant souvent dangereux pour les hommes d'être trompés, ils ne veulent l'être jamais, & que, quand ils interrogent ou qu'ils se donnent la peine d'écouter, ils s'attendent raisonnablement à entendre la vérité. D'ailleurs peut-on croire que celui qui nous trompe sans aucun motif apparent, ne cherchera pas encore d'avantage à nous tromper, quand il y sera excité par son intérêt.

Qui couvre-t'on d'opprobre?

Ceux qui se sont montrés capables de faire les actions nuisibles à quelques Citoyens.

Tels sont en général les jugemens des hommes: presque toujours équitables quand ils prononcent sur les actions & très souvent injustes, quand ils prononcent sur leurs auteurs.

## CHAPITRE XXVII.

### *Bienfaisance.*

Le devoir d'un Citoyen est d'être utile à la Société. Il ne suffit donc pas qu'il se défende de faire aucun mal aux autres, d'être injuste, de désobéir aux loix; il faut encore qu'il fasse tout le bien qu'il peut faire, qu'il rende tous les services qui dépendent de lui.

Aucun homme, en quelque haut degré d'élevation & de fortune qu'il se trouve placé, n'est tellement indépendant des autres, qu'il ne puisse desirer de trouver des hommes bienfaisans. Qui donc a droit de s'exempter de l'être?

La bienfaisance est différente de la générosité. Elle n'exige pas la richesse. Il n'y a personne qui ne puisse être bienfaisant, puisqu'il n'y a personne qui ne puisse être utile à un autre. Quiconque me conseille, m'instruit, me console, me rend facile quelque pas glissant de la vie, est mon bienfaiteur. L'homme puissant qui m'offre son crédit, le riche qui m'offre de l'or, est souvent un fat qui m'insulte.

Celui-là eſt le bienfaiteur de ſes Concitoyens, qui produit des travaux utiles à la Société, ſoit qu'il l'éclaire par ſon génie, ſoit que, par ſes mains, il lui paie le contingent de ſon labeur.

Celui qui reſte dans l'oiſiveté eſt indigne de partager les avantages de l'Etat Social.

Il y a des gens qui, ſans tenir aux richeſſes, ne rejettent aucun moyen d'en acquérir, employant l'injuſtice, la ruſe, les rapines, la concuſſion, refuſant de payer leurs créanciers légitimes, diſſipant le bien de leurs pupilles & répandant l'or de tous côtés. C'eſt voler d'une main, pour donner de l'autre.

Il faut prendre garde que notre bienfaiſance ne l'emporte ſur nos facultés. Comme il eſt de l'intérêt de la Société que chaque Citoyen ſoit conſervé, & que nul ne peut avoir une garde plus ſûre que lui-même : chacun doit penſer d'abord à ſa conſervation propre, enſuite à celle de ſa famille. Ainſi celui-là ſerait plutôt prodigue & imprudent que bienfaiſant & généreux, qui, pour être utile à des étrangers, diſſipperait ſa fortune dont il eſt comptable à ſes deſcendans. Il eſt beau de ſavoir

donner, mais il faut ſavoir donner avec retenue.

La générosité, dit Cicéron, épuiſe elle-même ſes propres moyens. Qu'y a-t-il de plus inconſidéré que de ſe mettre hors d'état de faire longtems ce que l'on fait avec plaiſir? Il n'y a point de bornes à la générosité; car ceux qui en profitent, inſpirent à d'autres l'envie de participer aux mêmes bienfaits.

Celui qui donne ſans compter, ne pourra être longtems généreux.

Mais on trouve plus ſouvent des hommes durs, qui ne manquent jamais de prétextes pour repouſſer le malheureux. Ils vous diront avec un orgueil froid, &, comme s'applaudiſſant eux-mêmes de leur bonne conduite, à laquelle ils ſont peut-être moins redevables qu'à la faveur des conjonctures, que cet infortuné eſt indigne de ſecours, qu'il s'eſt attiré ſon malheur.

Eh! quoi? N'as-tu jamais fait de fautes, toi-même? Je t'accorde que cet indigent ait des reproches à ſe faire. Il a follement diſſipé ſon héritage: ſoit. Il n'a pas aſſez aimé le travail: je le veux. Il a même donné dans le désordre: paſſons. Mais ſes fautes méritent-

elles la mort? Et ta dureté l'y condamne! Si, par imprudence, un homme est près de tomber dans un précipice, refuseras-tu de lui tendre la main?

BEAUCOUP aiment mieux faire des présens à des gens qui n'ont aucun besoin, que de soulager l'indigence. Impitoyable par nature, généreux par ostentation. Quand on peut donner, que ce soit à celui qui a le plus de besoin. Mais souvent on donne par cupidité: on seme pour recueillir.

COMBIEN de fois on rendrait un grand service au malheureux, en lui donnant ce qu'on rejette! La destruction, la dissippation de ce qui nous est superflu & qui peut servir aux autres, est un attentat contre l'esprit social.

LES services rendus à un homme de mérite honorent le bienfaiteur & font réjaillir sur lui des rayons de la gloire de celui qui a reçu le bienfait.

C'EST un hommage qu'un homme honnête rend à un autre, quand il veut bien lui avoir obligation. Un cœur fier, parce qu'il se rend à lui-même témoignage de sa vertu, ne trouve pas tous les hommes dignes de lui rendre service.

Celui qui a fait du bien & qui exige du retour, perd le titre de bienfaiteur, & n'est plus qu'un créancier rigoureux.

## CHAPITRE XXVIII.

### *Reconnaissance.*

Cependant il ne faut pas croire qu'un bienfait ne mérite pas de reconnaissance. C'est à l'homme bienfaisant d'oublier ce qu'il a fait, à l'obligé de s'en souvenir. Il est vrai, comme dit Puffendorff, que l'ingrat n'est point injuste, parce que celui qui a donné, n'a rien exigé en retour. Cependant l'ingratitude est autant abhorrée que l'injustice même. Elle est d'une ame basse, qui ne rougit point de se dégrader & de se déclarer peu digne de l'opinion qu'avait conçue de lui le bienfaiteur.

Il serait à souhaiter que nous fussions semblables à ces terres fertiles qui rendent plus qu'elles n'ont reçu. La reconnaissance n'exige pourtant pas un échange égal. Elle peut exister dans le cœur & ne pouvoir se manifester par des effets. Des soins zélés, de l'amour envers le bienfaiteur, des services pro-

portionnés au pouvoir de l'obligé, même l'intention, s'il n'est capable de rien de plus, suffisent pour l'empêcher d'être ingrat.

GARDONS-NOUS de faire naître le repentir dans l'ame d'un mortel généreux. Sur-tout ne rougissons pas de ses bienfaits & ne fuyons pas son aspect comme celui d'un ennemi. Il n'est que trop vrai que c'est une reconnaissance rare, que de supporter sans peine la présence de ceux à qui l'on doit tout.

AVOIR honte d'un bienfait reçu, c'est rougir d'avoir été jugé digne d'être obligé.

## CHAPITRE XXIX.

### *Avarice.*

LE vice le plus opposé à la bienfaisance, l'avarice, est de toutes les passions la plus absurde, puisqu'elle ne porte que sur l'opinion, sans aucun objet réel.

TOUTES les autres passions offrent des agrémens à ceux qu'elles possedent. Elles flatent les sens, leur germe se trouve dans la Nature. Poussées à l'excès, bien des maux les suivent: mais c'est toujours le plaisir qui les accompagne. *L'avarice* fait elle-même le tourment des

insensés qui s'abandonnent à elle: elle ne paraît qu'environnée des noirs soucis.

Quelle folie d'accumuler, pour n'en faire aucun usage, ce qui n'a de valeur que par l'usage même; de s'attacher à la possession d'un signe représentatif, sans vouloir jamais se procurer rien de ce qu'il représente; d'embrasser toujours une image vaine & de repousser opiniâtrément la réalité!

Ce vice ne laisse qu'une humeur noire, à la place de toutes les heureuses affections que donne la Nature. L'avare n'est ni Epoux, ni Pere, ni Ami, ni Citoyen, ni Homme: il n'est qu'avare.

Il vole ses Concitoyens en interceptant, autant qu'il est en lui, la circulation des especes. Il craint d'accorder aux ouvriers le juste salaire qu'ils ont droit d'attendre, il fait languir sa femme dans le chagrin des privations au milieu des richesses, prive ses enfans de l'éducation, leur refuse dans un âge plus avancé les moyens de se procurer un état, abandonne aux douleurs l'infortuné qui pourrait être soulagé par de médiocres secours, & se refuse à lui-même ce qu'exige la Nature.

Les plaisirs ne peuvent l'émouvoir, les larmes ne peuvent l'attendrir. Chez lui tous les sens sont annéantis; ses yeux seuls ont encore une jouissance : la vue de l'or.

Comment, avec un tel amour pour les richesses, se refusera-t-'on aux moyens injustes & bas d'en acquérir?

Du moins l'avarice rend toujours l'homme bien coupable, puisqu'elle l'empêche de faire aucun bien. C'est le vice d'une petite ame, qui ne produit que des actes ignobles, & ne s'allie qu'à de petites & froides passions.

L'avare est bien malheureux. Sa famille souhaite sa mort, les fripons lui dressent des embuches, tous les hommes le fuient, le méprisent & l'abandonnent au supplice qu'il s'est forgé lui même.

## CHAPITRE XXX.

### *Humanité.*

La bienfaisance étendue sur toute l'espece humaine, forme cette belle vertu que l'on nomme humanité : vertu dont l'exercice n'a d'autres bornes que celles du monde, & qui rend

précieux & chers tous les Etres intelligens & ſenſibles.

L'ETAT peut avoir d'autres Etats pour ennemis: mais l'homme ne doit pas connaître d'homme qu'il haïſſe. Un Citoyen, qui a prêté ſerment ſous les drapeaux de la République, peut, ſans manquer à l'humanité, donner la mort à quiconque porte les armes pour un Etat ennemi. Mais, hors des combats, tous les hommes doivent être mutuellement ſacrés les uns pour les autres, quelque diſſention qu'il puiſſe y avoir entre les Puiſſances.

LA douce compaſſion & l'intérêt réciproque n'avaient pas encore aſſez tempéré chez les Romains les droits cruels de la guerre. Cependant ils étaient aſſez éclairés pour regarder comme des meurtiers ceux qui, ſans avoir prêté le ſerment militaire, ſe mêlaient dans les armées, & donnaient la mort aux ennemis de la République.

LE fils du vieux Caton, étant en Macédoine dans la guerre contre le Roi Perſée, fut licencié par le Conſul. Son pere lui ordonna de ne point ſe trouver à l'action, parce que, n'étant plus compris dans le nombre des Sol-

ſdats, il avait perdu le droit de combattre contre les ennemis.

Si tous écoutaient la voix de l'humanité, les recueils des loix feraient bien courts, puiſqu'il n'y aurait ni oppreſſion, ni injuſtice, ni perſécutions, ni querelles, ni méfaits. La paix régnerait ſur la terre, entre des Puiſſances éprises du bonheur des humains, parmi des hommes amis des autres hommes.

On ne verrait dans ſes ſemblables que des freres, ſous quelque puiſſance qu'ils vécuſſent, quels que fuſſent les degrés de leurs lumiere, la perfection de leur police, leur maniere d'adorer leur auteur. On ne voit à préſent dans la plus grande partie de ſes ſemblables, que des ennemis, des étrangers, des barbares & des impies.

Eh! quelle plus grande impiété que de mépriſer, de haïr ceux que le Créateur nous a donnés pour freres, d'abhorrer, de déchirer ſes plus précieux ouvrages, de faire régner la haine & la déſolation dans le ſéjour qu'il nous a marqué?

Malheureux que nous ſommes par les maux attachés à notre nature, nous

tous nos soins à les aggraver ! Nous n'avons que quelques jours à passer ensemble & nous les employons à nous porter les plus rudes coups !

Vous vous plaignez, tristes humains ! Hélas ! n'accusez que vous-mêmes. Vous forgez de vos propres mains, vous vous étudiez à rendre plus cruels, les instrumens de vos supplices.

Quand la sainte humanité sera révérée sur la terre, on y verra le bonheur régner avec elle.

## CHAPITRE XXXI.

### *Luxe.*

Parmi les instrumens de nos peines, le luxe tient un des premiers rangs, puisque c'est de lui que découlent presque tous ces maux factices, mais si sensibles, qui ne sont pas causés par la souffrance physique de l'individu.

D'un autre côté, il fait fleurir les Etats, & procure aux Citoyens mille commodités, mille plaisirs. Supprimez le luxe, vous ôtez cette vie qui anime les empires.

Il semble nuire à la population, parce qu'il fait craindre le grand nombre d'enfans à ceux qui

qui ne pourraient plus ſoutenir leur faſte. Il eſt favorable à la population, parce qu'il fait travailler & vivre un grand nombre de Citoyens.

On a beaucoup écrit ſur les maux qu'entraîne le luxe, on y a propoſé beaucoup de remedes. Quelques-uns des livres où l'on agite ces matieres ſont aſſez bien faits pour amuſer le loiſir de quelques lecteurs, qui trouveront qu'il y a du bon dans ces écrits, & qui en interrompront la lecture pour ordonner de nouveaux ornemens à leur ſallon, ou pour commander à leur ſellier le plus leſte équipage.

Pendant que l'ouvrage nouveau ſe débite, & que tout faſte y eſt terraſſé, d'habiles architectes conſtruiſent des palais, de bons peintres en décorent l'intérieur, des brodeurs ajoutent une valeur nouvelle aux étoffes les plus précieuſes & les comédiens donnent une tragédie nouvelle, dont une ſeule repréſentation fera circuler plus d'argent que la production philoſophique & contribuera par conſéquent au bonheur d'un plus grand nombre de Citoyens.

On parle tous les jours du luxe, & rien n'eſt plus *difficile* à définir, ni moins défini que le luxe.

Un homme qui a un revenu considérable, fait une dépense conforme à ce revenu & se procure bien des choses qui ne sont pas de premiere utilité. Cet homme a-t-il du luxe? Mais, s'il renfermait les produits annuels de sa fortune, pour en former un trésor, alors il serait mauvais Citoyen, puisqu'il recélerait dans ses coffres ce dont il n'a que l'usufruit & qui doit être répandu dans la circulation. Chaque particulier doit avoir l'usage libre de ses biens: mais ses biens doivent être cependant ceux de tous: ils le deviennent en effet & se répandent sur quantité de membres de la Société en passant par un nombre infini de canaux. Le riche avare fait un vol à la Société.

L'homme pauvre qui prive sa famille du nécessaire pour briller par des objets superflus, donne dans un luxe odieux, & est coupable envers lui-même à qui il prépare une foule de maux, & envers tous ceux qu'il fait souffrir par un vain amour du faste.

On trouve dans les villes riches beaucoup d'hommes, qui n'ont d'autre bien que le produit de leur industrie, & qui, pour s'élever [illegible] de ceux qui jouissent d'une aisance [illegible]

lidement fondée, dissipent tout ce que l'industrie leur rapporte. Ils vivent dans un faste disproportionné à leur condition & qui ne porte que sur leurs moyens casuels & instantanés; ils laissent leurs enfans dans la misere & l'éprouvent eux-mêmes quand ils parviennent à la vieillesse. Leur imprudence est condamnable; mais je ne pense pas qu'elle doive être réprimée par les loix. Il est, je crois, avantageux à la Société qu'il y ait de ces imprudens. Car l'Etat souffrirait un défaut de circulation très sensible, si tous ceux à qui leur industrie produit au delà du nécessaire pensaient à l'avenir & resserraient leur superflu. Leurs enfans, qui se trouveraient maîtres d'une certaine fortune, n'exerceraient pas de ces professions de premiere utilité auxquelles la dissippation de leurs peres les condamne. Notre position est telle que la folie est bonne à quelque chose.

MAIS celui qui, pour paraître avec éclat, contracte témérairement des dettes auxquelles il est incertain de satisfaire, mérite d'être réprimé par le Gouvernement. Il vole des particuliers qui ont trop compté sur sa bonne-foi,

il détruit, autant qu'il eſt en lui, la confiance due aux honnêtes-gens.

Lorsqu'un Peuple manque d'induſtrie, celui qui prodigue ſes richeſſes à l'étranger, pour ſe procurer des objets de luxe, eſt un mauvais Citoyen qui augmente, autant que ſes facultés le lui permettent, la miſere de ſa Patrie.

Quand, dans un Etat, il y a un nombre ſuffiſant de Cultivateurs & de Soldats, que feront les autres? Ou ils periront dans l'inutilité & dans la miſere, & la population ſera arrêtée: ou ils s'adonneront à des arts qui ne ſeront pas de premiere neceſſité. Ils ne pourront donc alors ſubſiſter que par le luxe.

Un homme qui fait bâtir donne dans le luxe, car une chaumiere ſuffit. Celui qui porte d'autres vêtemens que de fil & de laine commune, donne dans le luxe: car on peut être ſuffiſamment vêtu, ſuivant les différentes ſaiſons, avec du gros crêp, une bonne peluche épaiſſe, du camelot & de la toile. Supprimez donc, dans un Etat floriſſant, tous les arts qui ſervent à la belle conſtruction & à la

décoration des bâtimens, toutes les manufactures d'étoffes fines ou précieuses, toutes celles de bonneterie en soie & des différentes bagatelles qui entrent dans un habillement un peu recherché : que deviendront tant de Citoyens? On les employera aux arts d'une utilité absolue. Mais apparemment que ces mêmes arts sont cultivés, puisqu'ils nourrissent ceux qui s'occupent des arts d'agrémens. L'homme industrieux fait vivre le Colon ; le Colon fait vivre l'homme industrieux. Tous deux enrichissent l'Etat & méritent des récompenses.

CEUX qui font travailler les hommes industrieux, doivent souvent eux-mêmes à leur propre industrie, c'est à dire à des arts de luxe, cette aisance qui les rend utiles ; les ouvriers en emploient d'autres, qui, à leur tour, contribuent à la subsistance de quantité d'autres.

ON étudie les mœurs d'un petit Peuple naissant, & l'on veut nous les faire adopter. C'est renvoyer un homme robuste au lait de sa nourrice.

CEPENDANT le sage rejettera loin de lui, autant *que l'usage* impérieux pourra le lui per-

mettre, les productions du luxe, ou il ne prendra que pour ce qu'elles valent, & sera jamais attaché. Mais il n'y aura que de sages, & les choses n'en iront pas plus

LES autres continueront d'entretenir le l par leur fortune ou par leurs travaux, &, qu'ils n'y sacrifieront qu'en consultant leurs cultés, la Société n'en sera que plus activ

## CHAPITRE XXXII.

### *Aumône.*

MAIS, dira-t-on, le riche n'a pas besoi dissiper ses revenus en dépenses qui ne pas d'absolue nécessité. Il peut répandre richesses dans le sein du malheureux.

OUI, sans doute. Il est beau d'employe facultés à secourir l'infortune. Mais ici seule vérité m'échappe. C'est que l'aum distribuée sans intelligence, peut être sou dangereuse.

LA meilleure aumône qu'un riche p faire, c'est de dépenser son revenu. Il vivre les marchands, les ouvriers, qui, à

fournissent à la subsistance de ceux

ils tirent les matieres premieres, ou les choses nécessaires à la vie. Ainsi chacun vit, chacun travaille, & il n'y a que le paresseux qui reste inutile dans l'Etat.

DES charités trop abondantes feraient au contraire naître la paresse. Cet ouvrier, qui subsiste de son travail, aimerait mieux se tenir tranquille & vivre aux dépens du riche qui nourrirait son oisiveté.

JE suppose qu'un homme dont la fortune monte à un million de livres, lise quelque part, qu'autrefois des personnages révérés distribuerent tous leurs biens aux pauvres: qu'il veuille imiter cet exemple, qu'il vende ses terres, ses maisons & distribue son million à deux mille indigens. Voilà d'abord un homme hors d'état d'aider à l'avenir les malheureux: mais voilà deux mille hommes dont la moitié ne travaillera plus qu'avec beaucoup de relâchement & dont l'autre ne fera rien du tout. Il suit delà une grande diminution de travail & par conséquent une grande perte dans l'Etat. Chacun enfin, ayant dissippé son contingent, sera obligé de retourner à l'ouvrage dont il aura *perdu l'habitude*. Heureux encore, si, après

un aussi long repos, ils trouvent l'occasion de travailler! Car, parmi ceux qui vivent de leur labeur, c'est l'ouvrage qui amene l'ouvrage.

MAIS si au contraire notre riche garde son bien, il dépensera chaque année cinquante mille livres, qu'il répandra en portions inégales sur une quantité considérable d'hommes qui ne le connaissent point, qu'il ne verra jamais, & qui cependant contribuent à ses besoins & à ses plaisirs.

IL est, sans doute, nécessaire de secourir le malheureux, qui trouverait la mort dans une indigence dont il ne peut sortir. Mais ces secours ne doivent pas faire naitre en lui la paresse; ils doivent être proportionnés à ses besoins pressans, le rappeller au travail & non pas l'en détourner.

MAUDIT soit le cœur dur qui voit souffrir le misérable, sans prendre pitié de son sort! Mais craignons de faire retomber l'infortuné dans des malheurs plus grands que ceux qu'il éprouve, quand nous ne pouvons plus aider sa misère: tremblons de le rendre inutile à la Société, si, par une prodigalité indiscrette, nous l'encourageons à l'oisiveté.

NUL homme ne doit attendre que de lui-même ſa ſubſiſtance. Fourniſſons au malheureux à qui ils manquent, les moyens de ſe la procurer: mais qu'il s'aide quand nous l'aurons ſecouru, & qu'il ne s'accoutume pas à croire que, dans un tranquille repos, il doit tout attendre de ſes bienfaiteurs.

CELUI-LÀ eſt un imprudent Citoyen, qui ôte à un homme ſon énergie, lui avilit l'ame, lui rend inutile l'exercice de ſes facultés & fait naître en lui les mœurs & l'eſprit d'un gueux, qui penſe que les autres lui doivent tout, & qu'il ne ſe doit rien.

MAIS à qui parlé-je, quand je veux donner des bornes à la générofité. Mortels, ô durs mortels, ces avis ne vous ſont pas néceſſaires. Ecoutez plutôt la voix de l'humanité qui vous crie: hommes, vous êtes menacés de tous les maux qui affligent les hommes: ſecourez donc les malheureux.

## CHAPITRE XXXIII.

### *Principe des Passions.*

Le Grand-Etre a voulu que les vents soulevassent les flots de la mer, & qu'ils agitassent ce liquide immense, qui, sans eux, n'aurait formé qu'un vaste amas d'eaux croupissantes, dont les exhalaisons funestes auraient porté la mort sur la terre: il a voulu de même que la vie de l'homme fût agitée par les vents impétueux des passions, & qu'il reçût d'eux un mouvement, dont il aurait manqué sans leur secours.

Si je veux remonter à leur source, je la trouve dans les premiers besoins de l'homme, la faim, l'amour & la necessite de repousser les attaques de la Nature. On peut encore reconnaître un besoin qui se fait sentir quand les autres sont satisfaits: celui du repos.

Tous ces besoins se présentent à l'homme Sauvage sous la forme la plus simple. Quand il ne sent ni l'aiguillon de la faim, ni celui de l'amour, & que d'ailleurs il est sans crainte, il cherche un abri & se repose.

L'HOMME nouvellement réuni en Société n'eſt gueres plus recherché dans les moyens de ſatisfaire ſes beſoins. Mais quand une fois il s'eſt accoutumé à avoir des poſſeſſions, quand il eſt parvenu à ſe former un langage, quand il a aggrandi le cercle d'abord très étroit de ſes idées, tout change pour lui, & ſes beſoins ceſſent de ſe borner au premier cri de la Nature.

CE n'eſt plus aſſez pour lui de ſe nourrir; il veut trouver du plaiſir à réparer les pertes qu'il fait ſans ceſſe de ſa propre ſubſtance. Il n'avait d'abord que des ſenſations, il commence à avoir des goûts. Il met du choix dans ſes affections & la premiere femme qui pourrait lui faire éprouver les plaiſirs de l'amour, n'eſt pas toujours celle avec qui il veut les goûter. Le tems approche où il ne ſe contentera pas d'un vêtement chaud pour ſe garantir des rigueurs de l'hiver, ni d'un abri commode pour y prendre le repos, il a commencé par ſatisfaire ſes beſoins: enſuite il a joüi: bientôt il voudra jouïr avec délices.

L'HOMME, s'étant formé un langage, a acquis *de la mémoire*. Le ſouvenir du paſſé don-

ne de la prévoyance pour l'avenir. Ce n'est pas assez de ne pas éprouver le besoin, il faut n'avoir point à le craindre. La possession actuelle ne tranquillise point, s'il reste des inquiétudes sur des privations futures. Il faut avoir beaucoup, pour ne pas craindre de manquer.

Il a dû remarquer qu'il pouvait tirer des services de ses semblables. Il connaîtra l'avantage de s'en assurer un grand nombre. Ceux qu'il ne pourra pas se soumettre, il voudra du moins se les attacher; & il verra que les hommes s'attachent, sans trop y réfléchir, à ceux qui paraissent pouvoir leur être utiles, lors même qu'ils n'en attendent aucune utilité. [illegible] d'affecter de la puissance, de la grandeur, des richesses, du mérite; & il en affectera beaucoup plus qu'il n'en possède.

[illegible] il s'aime plus que les autres, il voudra avoir plus qu'aucun autre des [illegible] ou des avantages qui peuvent être utiles ou agréables. [illegible] les avantages qu'il possède [illegible] pas [illegible] il s'estimera plus que ceux d'autrui.

S'IL naît dans un climat qui exige peu de lui, il ne se forcera point lui-même à des recherches que ne lui impose pas la nécessité. Il aura moins d'activité, de goût, d'industrie: il aura moins de ces passions qui font inventer, qui perfectionnent les arts agréables & utiles, qui rendent capables d'éclairer les hommes. Il aimera mieux dominer sur eux, & les passions qui seront en lui plus exaltées, seront l'ambition & l'amour.

S'IL est né sur une terre qui se refuse opiniâtrément à ses efforts, toujours occupé du soin de la vaincre, il ne pourra se livrer à d'autres travaux. Ainsi la poësie, les belles lettres, les arts d'agrément & de commodité, la philosophie ne fleuriront jamais parmi les infortunés habitans de la Laponie.

MAIS dans les climats tempérés, l'homme est forcé à un travail presque toujours récompensé par la Nature, qui lui fait acheter ses bienfaits, mais qui manque rarement à lui payer ce qu'elle lui doit. C'est là que l'action, une fois imprimée à l'homme par la nécessité, ne cessera pas quand la nécessité sera satisfaite, c'est là qu'il s'élevera, en quelque sorte, au

dessus de lui-même, & qu'il acquierra une énergie productive à laquelle ne s'éleveront jamais les Nations auxquelles il porte envie, ni celles dont il plaint la destinée.

PAR la même raison on verra partout que ce sont les hommes d'une condition moyenne qui se distingueront le plus par les talens.

AINSI se résoud ce problême: pourquoi les Peuples de l'Orient & du Midi n'ont-ils point ce génie qui distingue les Nations de l'Europe? C'est qu'ils commencent par avoir moins de besoins.

NOUS sommes paresseux: la nécessité nous imprime le mouvement qui ensuite ne s'arrête plus. Si elle exige peu de l'homme, il reste en repos. Si elle exige toujours, il ne se meut que pour elle. Si elle cesse d'exiger, il continue de se mouvoir pour l'agrément.

## CHAPITRE XXXIV.

### *Passions.*

AUTREFOIS les Stoïciens, à présent les devots, veulent que toutes les passions soient mauvaises: que ce qui serait louable inspiré

par la vertu, devienne condamnable dès qu'il eſt inſpiré par la paſſion. Pur verbiage, contraire à la vraie philoſophie, puiſqu'il eſt contraire à la Nature.

L'Auteur de notre Etre nous a donné les paſſions comme des ingrédiens néceſſaires à notre conſtitution. Il nous les a données, comme tout le reſte, pour en uſer, & non pour en abuſer.

L'Appétit des alimens eſt une paſſion: elle eſt utile, puiſque, ſans elle, nous négligerions de nous nourrir.

Si l'auteur de la Nature a répandu dans les ſubſtances deſtinées à réparer nos pertes, tous ces ſels dont les pointes différemment conformées nous font éprouver des ſenſations diverſes: s'il a tapiſſé notre langue de mammelons nerveux ſi ſenſibles aux picotemens ſi agréablement variés des mets: il n'a pas voulu que cet admirable appareil de l'organe du goût ne nous fît éprouver aucun plaiſir; il n'a pas ordonné que nous fuſſions ſemblables à l'autruche ſtupide, qui engloutit indifféremment ce que le hazard lui préſente.

AINSI, lorsque sa bonté a si tendrement pourvu à notre conservation, lorsqu'il nous a marqué sa volonté d'une maniere si sensible: c'est se soulever contre ses ordres suprêmes, c'est vouloir rejetter avec audace les présens qu'il nous a faits, que de nous donner une mort lente & cruelle par des jeûnes destructeurs, ou même de nous reprocher le plaisir que nous éprouvons, en obéissant au besoin.

MAIS cet appetit salutaire, cette douce sensation, bienfait de la Nature, nous conduit aisément à la gourmandise, à l'amour des liqueurs fortes; vices funestes, encore plus meurtrier que le jeûne rigoureux. Ils privent l'homme de ses plus heureuses facultés, le transforment en une lourde masse aussi dégoûtante qu'inactive, appesantissent sa raison, énervent son courage, détruisent les ressorts de son esprit, le rendent également inutile à lui-même & désagréable aux autres, sement sa vie de mille douleurs & lui amenent une fin prématurée.

L'INTEMPÉRANCE est la source de presque tous nos maux physiques & de ces maladies cruelles & innombrables qui affligent l'huma-

l'humanité. C'est par elle que l'homme est le plus souffrant des animaux & celui de tous qui fournit le plus rarement toute la carriere que la Nature semble lui avoir donné à parcourir.

LA sobriété est la vertu de quiconque chérit & veut conserver agréablement son existence.

ELLE est une vertu, parce qu'elle est utile à l'individu qui la possede & avantageuse à la Société dont le voeu est la conservation des Citoyens. Car, comme dit M. Hume, si l'usage immodéré des alimens & des liqueurs fortes ne nuisait pas plus à la santé & aux facultés du corps & de l'esprit, que l'usage de l'air & de l'eau, il ne serait pas plus condamnable.

MAIS c'est sur-tout contre l'amour que semblent triompher les ennemis des passions. Qui ne voit cependant que la Nature nous l'a donné pour la propagation de l'espece, qu'elle en a travaillé les organes avec un soin encore plus curieux que ceux de toutes nos autres sensations, & qu'elle en a rendu les mouvemens d'autant plus impérieux, d'autant plus irrésistibles, que sa fin est plus nécessaire?

En effet, sans cet attrait si vif & si puissant qui entraîne un sexe vers l'autre, quelle femme consentirait à supporter les incommodités de la grossesse & les douleurs de l'enfantement? Quel homme se soumettrait à tous les travaux, à tous les embarras, à toutes les sollicitudes qui accompagnent les soins d'une famille?

Mais ce penchant mutuel des deux sexes, mal dirigé, conduit trop souvent au libertinage, qui détruit la santé de celui qui s'y livre, le détourne de ses devoirs, nuit à son état, dérange sa fortune, affaiblit ses facultés intellectuelles en énervant son corps & porte le trouble, la discorde & souvent les crimes les plus affreux dans la Société.

Ainsi toutes nos passions ont leurs avantages & leurs dangers. Sans l'amour-propre, braverait-on le travail, les fatigues, pour exister avec plus de gloire? Mais l'amour-propre engendre fréquemment l'ambition, qui n'est elle-même criminelle que par le but qu'elle choisit & les moyens qu'elle emploie. Si je desire de la puissance pour rendre mes Concitoyens plus heureux, si j'aspire aux grandes

places pour les remplir d'une maniere plus utile à ma Patrie, mon ambition est vertueuse. Elle est condamnable, si elle n'est excitée que par la cupidité, ou si elle n'hésite pas, pour se satisfaire, à faire agir les ressorts les plus odieux.

La noble passion de l'emporter sur ceux qui courent avec nous la même carriere, ce desir qu'on nomme émulation, & auquel sont dus les heureux efforts qui ont fait les hommes distingués dans tous les genres, ne mérite que des éloges: c'est un combat entre des mortels généreux, à qui répandra plus de gloire sur l'humanité. Mais, dans certains caracteres, ce beau mouvement conduit au vice & fait l'envieux.

Si l'envie a pour objet les talens des autres, l'envieux rend lui-même témoignage du peu qu'il vaut & de son désespoir de valoir jamais d'avantage. Si elle porte sur les richesses, c'est déclarer qu'on a besoin d'elles pour être quelque chose. On envie bien la considération dont jouït un homme vertueux: le malheur est qu'on n'envie jamais sa vertu.

O 2

L'AMOUR de l'or, mêlé presque toujours avec d'autres passions, quelquefois dignes de louange & quelquefois de blâme, défriche les campagnes, fait nourrir les troupeaux, rassemble des flottes, fait naître & entretient le commerce, éleve les villes, y fait fleurir les arts. Quand il est isolé, c'est une passion inactive & morte, qu'on nomme avarice.

QUEL indolent automate que ce mortel flegmatique que tous les événemens trouvent toujours le même, qui voit toutes les actions avec une égale indifférence! Mais cette même chaleur du sang qui nous donne de la vivacité, du feu, de l'énergie, nous excite quelquefois à l'emportement.

DANS la colere l'homme n'est plus lui-même, ne se connaît plus, n'a plus d'idées, plus de raison, presque plus de sentiment. Alors il n'obéit plus qu'à l'action impétueuse du sang qui se porte au cerveau, toutes les paroles qu'il profere sont également dénuées de sens & de suite, & le feraient rougir, si elles lui étaient rapportées lorsqu'il est de sens froid. Alors le *plus* ingénieux des hommes ressemble au plus

ſtupide, ſes traits même altérés n'offrent plus qu'un viſage affreux, déformé par les plus hideuſes convulſions: état horrible, qui détruit tous les intervalles qui ſéparent l'homme de la bête féroce. . . . . . . . . . . .

Le premier mouvement de la colere eſt excuſable, c'eſt la machine qui agit: mais on eſt toujours maître du ſecond.

La colere continuée eſt la vindication. Il y a des paſſions dont l'uſage & non l'abus, eſt approuvé par la Nature: nous l'avons demontré. Leur extinction totale ſerait la plus cruelle des maladies, puiſqu'elle ne pourrait être cauſée que par l'anéantiſſement des organes qui nous ont été accordés pour notre conſervation. Mais la vengeance, ainſi que la haine & l'envie, ne peut jamais ſe montrer que ſous une face odieuſe. On doit les regarder comme une maladie de l'ame.

La vengeance propage, éterniſe les haines, ſe multiplie en quelque ſorte elle-même & tend à rompre, entre pluſieurs Citoyens, les nœuds de la Société. Si nous avons reçu une injure légere, n'eſt-ce pas nous dégrader nous-mêmes, & dépouiller les ſentimens d'humanité, que de

chercher à en tirer vengeance & de troubler l'ordre social pour un mal que nous avons à peine senti ? Si l'injure est grave, nous serons encore bien plus grands par la clémence, que si nous n'eussions été que faiblement outragés. Si l'offenseur a employé, pour nous nuire, des moyens bas, odieux, criminels; mérite-t-il, le misérable, de porter atteinte à la tranquillité de notre ame ? Daignerons-nous lui accorder seulement une place dans notre pensée ? Il n'est digne que de notre plus profond mépris. Livrons-le à ses remords & à l'indignation publique: ils nous vengeront assez.

Il y a telle passion qui semble tenir au ridicule, & qui ne manque pas encore d'utilité. Sans la vanité, combien de bonnes œuvres omises, qui ne sont faites que pour être remarquées.

Sans cette même vanité, ce Stoïcien que je combats, ce rêveur farouche aurait-il fréquenté les écoles, aurait-il pâli sur les écrits des disciples de Zénon, pour parvenir à déraisonner philosophiquement ?

Par l'absence des passions, les talens, les sciences, les arts sont anéantis.

On n'étudie que pour contenter son amour-propre, en se distinguant des autres, ou pour satisfaire à un desir violent d'apprendre, qui, chez bien des hommes, est une passion très vive.

On ne peut cultiver les arts & les talens avec succès, qu'on ne les cultive avec chaleur: &, dès que vous mettez de la chaleur dans vos actions, vous êtes passionné. Car il faut reconnaître pour passion tout ce qui nous arrache à la froide tranquillité, tout ce qui agite vivement notre ame, tout ce qui nous transporte, en quelque façon que ce soit.

Ainsi la dévotion la plus pure est elle-même une passion louable que Dieu inspire à ses élus, dont la chaleur les pénetre, les ravit au delà d'eux-mêmes, les arrache à la terre & les éleve vers l'éternel.

Par quel abus de la raison, les Stoïciens condamnaient-ils jusqu'à la pitié, cette douce, cette aimable passion, seule toujours féconde en actes bienfaisans? Que dirons-nous de leur inconséquence, lorsque, réprouvant l'heureux sentiment de la compassion, ils voulaient cependant qu'on prêtât de généreux secours aux

infortunés; lorsqu'ils nous ordonnaient de les aider, en nous défendant de partager leur misere, d'y compâtir, d'en être touchés? Aveugles qu'ils étaient, de détruire la cause en voulant conserver l'effet; de tendre à la perfection de l'œuvre, en brisant les instrumens propres à opérer! Dangereux contemplatifs, qui, en nous ôtant un mouvement précieux qui nous porte au bien, ne s'appercevaient pas que c'était nous rendre bien lâches à faire ce bien, quand nous n'y serions plus excités que par de froids raisonnemens! philosophes trompés, qui osaient s'élever contre les saintes loix de la Nature; ou plutôt Sophistes odieux en effet, s'ils avaient pu parvenir à dépraver leurs cœurs, comme ils avaient égaré leurs esprits!

C'est à ce comble d'absurdités que sont conduits par leur systême ceux qui veulent proscrire les passions. Quelques-unes, il est vrai, portent quelquefois les hommes à se nuire mutuellement; mais d'autres, & souvent les mêmes, les forcent à se rendre des services mutuels.

Qui osera prononcer que les chocs, les traverses, les douleurs que nous causent nos pas-

ſions & celles des autres, ne ſont pas néceſſaires à la conſtitution de notre être & ne contribuent pas à la portion de bonheur & de plaiſir dont nous ſommes ſuſceptibles? Sans cette eſpece de balottement que nous éprouvons, nos jours, paſſés dans la fatigante uniformité du repos, ſeraient longuement comptés par l'ennui.

Il faudrait alors que Dieu changeât la Nature humaine, pour qu'elle ne fût pas plus malheureuſe qu'elle ne l'eſt à préſent.

Figurez-vous un voyageur, fatigué du doux & triſte balancement d'une litiere, préférant de marcher à pied, dans un ſentier raboteux, ſur le bord d'un précipice. Il ſemble pourtant que, dans ce voyage de la vie, nous rencontrons ſouvent des voitures un peu trop rudes.

Pour confondre plus aiſément les détracteurs des paſſions, tâchons de nous figurer, s'il eſt poſſible, un homme qui ne ſoit nullement paſſionné & de faire le portrait du ſage qu'on veut nous donner pour modele.

Il faut néceſſairement le ſuppoſer preſqu'entiérement privé de l'uſage des ſens. Son pa-

lais ne lui offrira dans les alimens aucune faveur. Son oreille insensible n'entendra que du bruit, quand les nôtres seront remplies des sons les plus harmonieux. Ses yeux verront, sans en jouir, le spectacle de la Nature & ne remarqueront dans sa piquante & admirable variété, qu'une confusion capricieuse & bizare. Les nerfs émoussés de son odorat ne pourront être picotés par le doux parfum des fleurs, ni par cet autre parfum plus utile des mêts, qui avertit le goût des sensations agréables qu'il doit éprouver, & l'invite, par le plaisir, à satisfaire au besoin. Les houpes sensibles du toucher ne seront pas plus doucement chatouillées par l'approche d'une peau fine & délicate, que par le contact grossier d'un morceau de pierre ou de fer.

AVERTI seulement du besoin par la douleur & par cette espece de déchirement intérieur qui annonce le vuide de l'estomac, tel que ces animaux dont la langue dure & grossiere semble dénuée de papilles nerveuses, il engloutira indifféremment des Grains, des Chairs, des Métaux, des Terres & des Poisons.

MAIS il est encore un sens, le plus passionné de tous, qui, chez lui, sera par conséquent le plus obtus. Ainsi supposons tous les hommes semblables à celui dont nous venons de faire la peinture, l'espece, renfermée dans des individus formés par une premiere création, ne pourra se livrer à l'espoir d'une seconde génération & sera bientôt annéantie, puisque ce n'est qu'à la passion la plus vive qu'est accordé le pouvoir de la reproduire.

EXCEPTÉ les démarches tardives que la Nature souffrante les forcera de faire pour se procurer la subsistance, ces automates n'auront aucun mouvement, puisqu'on ne se meut que poussé par quelque desir ; & ils n'auront point de desir, car il est toujours excité par quelque passion, ou plutôt il est une passion lui-même.

DE tels hommes ne seront donc pas supérieur à ces vils animaux, qui, fixés à la place où ils ont pris naissance, privés de tout mouvement progressif, n'attendant leur nourriture que du hazard qui la leur présente & qui peut souvent la leur refuser, semblent n'avoir été formés que pour marquer le point de jonc-

tion entre la Nature morte & la Nature vivante.

Le monde, ainsi peuplé, sera-t-il différent d'un desert? Il n'offrira que l'horrible silence de la mort.

Mais rendons aux hommes les passions: tout renaît, tout se ranime. Les campagnes sont riantes & fertiles, les arts fleurissent, les belles actions, les talens honorent l'humanité, & l'espece offre le spectacle, malheureusement varié, de grandes sotises, de grands crimes & de grandes vertus.

Que le déclamateur qui s'éleve contre les passions, dépouille un moment, s'il est possible, la passion qui l'attache à son sentiment; il reconnaîtra que leur absence implique contradiction, non seulement avec la Nature humaine; mais même avec la Nature animée.

Pour lui faire quitter son triste langage & le ramener à des sentimens plus conformes à notre essence, il faudrait pouvoir le purger de la bile noire qui fermente dans ses veines & faire couler dans le tissu de ses nerfs, avec plus d'abondance & de chaleur, ce fluide spiritueux, principe du mouvement & de la sensibilité.

Alors ſes joues livides ſe coloreraient de l'incarnat de la ſanté, ſon œil éteint & renfoncé deviendrait vif & brillant, le ſouris releverait ſes levres pendantes, & ſon ame, échauffée du feu des douces paſſions, le rendrait à l'humanité.

Les paſſions ne ſont point dangereuſes dans le favori de la Nature, qui, les poſſédant toutes dans un degré convenable, les tient dans un juſte équilibre, & jouït avec innocence de tous les plaiſirs préparés à l'homme par ſon auteur. Mais elles ſont redoutables chez ces infortunés, à qui la Nature négligente ou marâtre n'a preſque accordé qu'une paſſion. Elle fermente, elle s'exalte & ſe tourne en fureur.

L'Homme dangereux eſt celui qui n'a qu'une paſſion iſolée.

Il faut donc travailler à régler, à modérer ſes paſſions, à les tempérer l'une par l'autre, & non pas à les étiendre, puiſque ce ſerait en même tems détruire l'humanité.

Le défaut d'attention, la vivacité, l'impétuoſité de nos mouvemens intérieurs ſont de faibles excuſes des fautes auxquelles nos paſſions nous engagent. Nous en avons déja trop

commis, pour n'être pas avertis d'être sur ses gardes. Envain dira-t-on, tel est mon caractere, cela est plus fort que moi. Oui, sans doute: si nous ne luttons pas avec persévérance contre nos affections, elles sont plus fortes que nous & nous entraînent. Mais elles seront faibles contre l'homme qui aura acquis une heureuse pratique de veiller sur lui-même. L'habitude n'ôte rien du mérite des bonnes actions, ni de la malignité des mauvaises. De bonnes habitudes font l'homme vertueux: des habitudes condamnables font l'homme corrompu.

## CHAPITRE XXXV.

### *Courage.*

LE courage est une vertu bien utile à l'homme dans les combats que lui livrent ses passions & dans les maux dont sa vie est semée.

IL ne faut pas le confondre avec la valeur, quoique celle-ci en fasse partie. La valeur est une grande vertu dans un héros enflammé d'amour pour sa Patrie, prêt à donner tout son sang pour la rendre victorieuse. „ Mais souvent, dit Charron, elle est artificielle, acquise pa

„ la crainte & appréhenſion de captivité, de „ mort, de douleur, de pauvreté. Elle s'ac„ quiert par l'uſage, conſtitution, exemple, „ coutume, & ſe trouve ès ames viles & baſ„ ſes. De valet & facteur de boutique, ſe „ fait un bon & vaillant ſoldat." Il aurait pu ajouter que ſouvent la valeur du ſoldat tient à la cruauté, à l'ignorance du prix de la vie, à la brutalité. Croira-t-on que le bonheur d'éxiſter ait la même valeur pour un Houzard groſſier, qui met la volupté à s'enyvrer de liqueurs fortes, & pour un général ſenſible & éclairé? Le ſacrifice augmente par le prix de ce qu'on ſacrifie.

Le véritable courage eſt celui de l'ame. Il conſiſte à n'être arrêté par aucune crainte dans l'exercice de ſon devoir, à ſe tenir prêt à ſupporter les maux dont les hommes ſont menacés, à ne ſe rebuter pas des difficultés apparentes qui s'oppoſent à des projets honnêtes, à ſavoir garder ſon ſentiment quand il eſt conforme à la raiſon.

Il faut travailler de bonne heure à armer ſon ame de fermeté. On fait bien des fautes par *faibleſſe.* Que d'hommes ont été criminels en

détestant le crime! On manque à la vertu qu'on aime, pour ne savoir pas résister à de faux amis qu'on n'aime pas. On se laisse entraîner par des protecteurs dont les vains services sont incapables de rendre heureux, mais qui surtout ne pourront jamais rendre le bonheur d'une conscience satisfaite, ni ôter le poids accablant du remords.

CELUI qui saura borner ses desirs, rendra plus rares les occasions de manquer de courage & s'épargnera de longues douleurs. A combien de fausses démarches conduit une vaine condescendance, une politesse condamnable! Vertueux avec soi-même, vertueux avec les amis de la vertu, vicieux avec les partisans du vice: tel est le caractere des hommes. O Lecteur, qui que tu sois, fixe tes regards sur ce portrait: peux-tu ne t'y pas reconnaitre?

QUE le vice est voisin de la vertu! C'est souvent un devoir d'être complaisant: mais le complaisant est bientôt lâche. Si vous vous accoutumez à faire ce dont vous êtes prié, on vous priera bientôt de vous prêter à des intrigues à des démarches qui répugneront à votre cœur, juge toujours sévere & juste, mais

auquel vous imposerez silence. Il faudra vous prêter au vice, à l'iniquité. Tels sont les hommes, que, bien loin de travailler à leur complaire, il faut apprendre à leur résister. Celui qui est à la fois grossier & vertueux, est plus vertueux que les autres.

PAR faiblesse le même homme admet des superstitions, pour ne pas scandaliser, & adopte des vices, pour n'être pas ridicule.

LA fermeté est, peut-être, de toutes les vertus, la plus difficile dans la pratique, & cependant elle est la gardienne de toutes. Sans elle, on ne peut se promettre un moment de conserver son ame pure. Au sein de la corruption générale, sollicité par le plaisir, attaqué par la raillerie, peut-être même par le mépris, il faut être bien courageux pour paraitre aimer la vertu.

AU milieu de gens nourris de préjugés, opiniâtres dans leurs erreurs, toujours prêts à s'élever contre quiconque aime la verité, il faut bien de la force, pour oser avoir raison.

ENTOURÉ d'insensés & de vicieux, on rougit de la justesse de son esprit & de la pu-

reté de son ame. Ou l'on garde un lâche silence, ou l'on va même jusqu'à démentir son cœur.

QUELQUES-UNS voudraient être fermes. Mais obsedés, harcelés, honnis, ils se fatiguent, mollissent & cedent.

COMBIEN de gens ont le bonheur de penser & n'ont pas la force de bien agir! Combien connaissent la vérité & deviennent les organes du mensonge! On fait, on parle comme le grand nombre, quoique le très petit nombre mérite seul d'être imité. On a toujours devant les yeux ce que les autres penseront, & non ce qu'on doit penser soi-même, ce qu'on doit faire. La mollesse perd tout, dans les Etats, dans les familles, dans les affaires. On prévoit les inconvéniens, on voit le mieux, & l'on a la condescendance de choisir le pire.

QUE de maisons ruïnées, que d'enfans mal élevés, que de honte répandue sur les familles, parce que des époux, des peres ont été faibles!

ON s'enerve dans le troubillon du monde: c'est dans la retraite qu'on peut se faire une ame forte.

On entend ordinairement par un homme de Société celui qui a les vices les plus généralement répandus dans la Société, ou du moins un homme faible & lâche qui applaudit aux vices dont il est témoin.

Il est du devoir de l'homme de ne point abandonner le corps social, de s'efforcer à lui être utile: mais rechercher avidement ce qu'on appelle la Société, c'est risquer toute sa vertu.

A force de voir des vicieux aimables, le vice devient moins odieux: à force de voir des gens tiedes pour la vertu, on perd cet amour enflammé, seul capable de nous la faire suivre constamment. Environnés de malades attaqués d'un mal, en même tems agréable & contagieux, peut-on se conserver dans une santé parfaite? Avec les partisans du mensonge, peut-on aimer la vérité? On cherche la gloire, on craint le mépris: que fera celui qui voit l'estime accordée au vice, & les mépris prodigués à l'homme pur?

Les modernes sont loin de la chaleur, de l'énergie des anciens. Chez nous, tout est *froid, tout est* petit. Les mots de mœurs, de

vertu, font rejettés du langage ordinaire. Ceux qui s'en servent, feront bientôt accufés de rechercher les grands mots. On ne monte point fon ame à cette hauteur de fentiment des anciens. Ils voulaient valoir quelque chofe, & ils ofaient avouer ce qu'ils croyaient valoir. C'était un engagement qu'ils prenaient de n'être pas au deffous de l'idée qu'ils donnaient d'eux-mêmes. A préfent on veut être modefte: il faut paraître s'eftimer peu de chofe, & c'eft encore fouvent s'eftimer plus qu'on ne vaut.

Si l'on n'a pas de foi une grande idée, on n'eft capable de rien de grand. Mais fi l'on a pour foi-même quelqu'eftime, fi l'on fe rend compte à foi-même de la grandeur de fon ame: il n'eft pas poffible de ne rien laiffer paraître au dehors de cette fierté noble, qui n'eft point dans nos mœurs, & qui eft bien éloignée de la petite vanité, de la fotte oftentation & de l'orgueil infultant, fi familiers à nos contemporains.

Occupez-vous d'idées nobles, grandes, généreufes votre ame deviendra grande comme vos idées. Mais c'eft dans l'habitude de la

retraite que vous monterez votre esprit à cette hauteur sublime. Méritez de vous entretenir avec vous-même. Vous ne contracteriez que de la petitesse dans le Société ordinaire, où tous les entretiens roulent sur de petites choses, où l'on ne parle que de modes, de petites intrigues, de petits mérites & de petits talens.

## CHAPITRE XXXVI.

### *Courage dans le Malheur.*

L'AME est tellement dépendante du corps, ses affections sont tellement liées à l'état des parties organiques, qu'il est presque impossible que, renfermée dans un corps amolli, elle sache lutter contre les peines.

ON est plus malheureux par la crainte des maux que par leur présence. D'abord le changement de situation parait bien dur: bientôt nous croyons n'avoir pas changé. Des ressources qu'on n'attendait pas se font connaître. On croyait ne pouvoir vivre dans un tel état, & l'on vit comme auparavant. On jouït même: car toute maniere d'exister a ses jouis-

sances. Il n'y a point d'hommes absolument heureux: il y a bien moins d'hommes absolument malheureux qu'on ne pense.

J'ai connu des hommes dans l'abondance, & je les entendais se plaindre: Je les ai revu pauvres, & j'ai vu leurs levres sourire.

Dans quelqu'état que ce soit, il y a des momens pour les ris & pour les larmes.

Si l'on s'est rendu digne de sa propre estime, si l'on se croit au dessus de toutes les superfluités dont on est environné, si l'on vaut par soi-même & non par ses richesses: on peut braver les coups de la fortune, & rire d'elle quand elle croit nous dépouiller.

## CHAPITRE XXXVII.

### *Courage dans les douleurs.*

Il faut convenir qu'on n'est point heureux, quand on éprouve des douleurs aiguës: & le Stoïcien qui osera dire à l'infortuné qui gémit dans les accès de la goute, que la douleur n'est point un mal, n'en sera pas tranquillement écouté. Charron aura beau soutenir que c'est le corps qui souffre, que ce n'est pas nous qui

ſommes offenſés; que le corps n'eſt que l'inſtrument de l'eſprit & qu'il ne faut pas lui ſervir; que, ſi l'eſprit s'afflige de ce qui arrive au corps, c'eſt l'eſprit qui ſert au corps; que c'eſt imiter la délicateſſe de celui qui crierait parce qu'on lui aurait gâté ſa robe, & que le corps n'eſt qu'une robe: toutes ces raiſons ne feraient qu'aigrir le malheureux qui ſe ſent déchiré par des douleurs cruelles, & qui ne peut ſe diſſimuler que ſon vêtement tient de ſi près à lui-même. C'eſt la robe d'Hercule qu'on ne peut déchirer ſans ſe faire d'énormes bléſſures.

UNE morale ſi ſublime, ſi détachée du phyſique, devient une plaiſanterie: car il faut parler à l'homme comme à un être ſenſible, & convenir que ſon corps eſt quelque choſe, puiſque c'eſt par ce corps qu'il ſouffre & qu'il jouït.

ON ne peut donc ſe mentir à ſoi-même, dans les douleurs, au point de ſe nier que l'on ſouffre. Mais il faut s'armer de patience, parce que l'impatience eſt un mal de plus. Il faut ſe ſoumettre, puiſque la révolte eſt inutile, & penſer que les biens qui nous ont été

dispensés, doivent être achetés par des maux. Telle est notre nature, elle ne sera point changée.

Les douleurs aiguës ne sont pas longues. Leurs intervalles sont des momens de bonheur pour celui qui a souffert. Ainsi tout est mélangé dans la vie; toute infortune a ses consolations.

Ou la douleur est supportable, dit Seneque, ou elle donne la mort.

Dans la santé, on s'exagere, peut-être, l'horreur de souffrir. Voyez un homme souffrant: il vous paraîtra moins malheureux que vous ne croiriez l'être, si vous étiez à sa place.

On est toujours plus misérable par l'avenir que par le présent. Le pauvre ne se plaindrait plus, s'il pouvait espérer d'être riche bientôt. Le malade, au moment même de ses douleurs les plus cruelles, s'écrie qu'il se trouverait heureux, s'il osait se flater du retour prochain de la santé.

Ainsi l'on a toujours la force de supporter ses maux actuels: il n'y a que ceux qu'on attend qui semblent insupportables.

# CHAPITRE XXXVIII.

## *Courage contre la Mort.*

DES Sages ont dit qu'il fallait méprifer la vie. Ces fages n'ont-ils pas dit une fottife ?

SI je veux faire une action utile, il faut bien que je fouhaite de vivre. Plus en moi le defir de faire du bien fera exalté, plus je tiendrai à la vie. Voilà pourquoi des hommes capables d'éclairer les autres par leur génie, ont été foupçonnés de manquer de courage, au moins de ce courage de préjugé, qui eft réellement funefte à la Patrie.

IL femble qu'un vrai mépris de la vie, ne pourrait être fondé que fur le fentiment intérieur de fa propre inutilité.

MAIS fi, par notre mort, nous pouvons être utiles à nos Concitoyens, c'eft alors un devoir de la braver avec fermeté. Le lâche guerrier qui la craint & prend la fuite pour fe conferver, eft couvert d'un jufte mépris, & peut même être puni févérement, puifqu'il a fait ce qui était en lui pour livrer fa Patrie aux puiffances armées contr'elle.

QU'A-T-IL gagné par son défaut de courage? Un reste de vie qui sera coulé dans l'opprobre. Peut-être aurait-il survécu couvert de gloire. La lâcheté du guerrier est donc funeste à l'Etat & inutile au lâche.

IL est permis de connaitre le prix de la vie; mais il faut se résigner à la nécessité de mourir. C'est de loin qu'on craint la mort: elle fait le supplice de la vie. C'est avec toute la vigueur de la santé, avec toute la force de l'imagination, avec toute la finesse du sentiment, qu'on envisage la fin de l'existence, & elle parait affreuse. La mort a soin de cacher sa laideur quand elle approche. Si elle frappe subitement, elle ne laisse pas même le tems de l'envisager. Si elle vient à la suite d'une maladie, le sentiment est émoussé, la force est abattue, nous n'avons plus assez de sensibilité pour aimer ce qui attache à la vie. L'imagination n'offre plus rien à nos organes affaiblis. Nous ne pouvons plus nous peindre le plaisir d'exister, nous ne pouvons plus sentir l'horreur de cesser d'être. Considérez les mourans: ils sont en général assez tranquilles. La mort est sur leurs têtes & ils ne l'apperçoivent

## CHAPITRE XXXIX.

### *Duel.*

S'IL eſt pluſieurs eſpeces de courage, qu'il faut regarder comme des vertus, parce qu'elles ſont utiles à l'individu ou au corps ſocial; il en eſt une qui ne doit jamais être conſidérée que comme un préjugé condamnable, parce qu'elle eſt également funeſte à l'un & à l'autre. C'eſt celle qu'exigent les combats ſinguliers.

Dans la premiere enfance de notre Gouvernement, dans les premiers ſiecles qui ſuivirent l'invaſion des Francs dans les Gaules, quand il ſurvenait parmi les Citoyens quelques débat, les Seigneurs en étaient les juges: &, comme ils n'avaient pas toujours le deſir ou la volonté de juger, ils ſe repoſaient de ce ſoin ſur les Maîtres de leur hôtel. Il ne fallait pas un procès bien compliqué, pour embarraſſer des juges auſſi ignorans. Mais ils avaient un moyen ſûr de ſuppléer au défaut de leurs lumieres. C'était de remettre à Dieu la déciſion de la cauſe. Ces barbares, dès qu'il leur tombait entre

les mains une affaire un peu obſcure, croyaient forcer la Divinité à opérer un miracle: comme ſi elle devait changer le cours de la Nature, à la voix d'un Baron ou d'un Comte. Delà ces épreuves ridicules du fer chaud, de l'eau froide & de l'eau bouillante; épreuves qu'on nommait le jugement de Dieu, auxquelles ſuccombait ſouvent l'innocence, & dont la charlatanerie ſe retirait victorieuſe.

Le duel judiciaire, imaginé par les Bourguignons, fut bientôt préféré à ces épreuves, par un Peuple guerrier & ſimple, perſuadé que la juſtice éternelle ne permettrait jamais que la force & l'adreſſe d'un coupable l'emportât ſur la faibleſſe mal adroite d'un innocent. On ſe juſtifiait par le duel; on prouvait par le duel la juſtice de ſa demande. Les perſonnes à qui leur âge ou le ſexe ne permettaient pas de paraître en champ-clos, nommaient alors des champions qui ſe battaient pour elles. La partie mécontente appellait en duel les témoins qu'elle accuſait de faux, ou les juges qu'elle prétendait n'avoir pas prononcé ſuivant les regles de l'équité.

Le Plaideur qui oſait accuſer d'un jugement faux un tribunal, était forcé, ſous peine d'avoir la tête tranchée, de ſe battre contre tous les juges, à moins qu'il n'eût la précaution d'appeller en duel les premiers qui prononçaient contre lui, ſans attendre le jugement des autres.

Les queſtions de droit ſe décidaient auſſi par les combats: on nommait des champions pour les débattre, & c'était le ſang qui fixait les regles de la juriſprudence. Que de ſang répandu, dans chaque ſeigneurie, pour parvenir à former un corps de loix, lorſque chacune ne pouvait acquérir ſa force que par un combat! Quels juriſconſultes, que des hommes couverts de fer, cherchant dans le flanc l'un de l'autre, à lire la déciſion d'une queſtion épineuſe!

Quand enfin, par ces moyens féroces, on était parvenu à former un ſyſtême de maximes juridiques; on n'ordonnait plus le duel, que pour conſtater des faits difficiles à éclaircir.

L'établissement de nos cours de judicature, connues ſous le nom de Parlemens, ne mit par fin à cet uſage barbare. Elles en

donnaient encore le duel dans les matieres criminelles, quand le délit méritait la mort, & qu'il n'y avait pas de témoins contre un accusé d'ailleurs gravement soupçonné.

Le Parlement de Paris sous Charles VI. prononça qu'il y avait gage de bataille, entre le Gris & de Carrouge. La femme de Carrouge accusait le Gris de l'avoir violée dans l'absence de son époux. L'accusé fut vaincu, traîné hors du camp & pendu. Mais cette fois, Dieu ne jugea pas à propos d'intervenir dans cette affaire par un miracle. Le vaincu était innocent, & quelques années après, on arrêta un malfaiteur qui se déclara coupable du viol attribué au malheureux le Gris.

C'est, je crois, le dernier duel ordonné par les Cours de judicature: mais nos Rois permirent encore longtems après, les combats en champ-clos.

Le vaincu appartenait au vainqueur, qui pouvait en disposer à son gré, le garder captif, le traîner autour du camp, le pendre, le brûler. On vit, dans un siecle qui commençait à s'éclairer, le célebre Bayard, courtois & loyal Chevalier, prendre par les pieds So-

tomayor qu'il avoit vaincu, & le traîner hors de la lice.

TELLE était la fureur du duel judiciaire, qu'il était même adjugé à des vilains; &, comme on les trouvait indignes du beau privilege de se percer, de se dépècer à coups d'épée, il leur était seulement permis de s'assommer à coups de gros bâtons.

LES Evêques, qui étaient en même tems Seigneurs, ordonnaient le duel, aussi bien que les autres, & les moines, quand ils avaient des procès, fournissaient leurs champions.

IL est aisé de croire que de bouillans guerriers ne s'avisaient pas toujours d'aller demander à un tribunal la permission de se battre, & s'ordonnaient bien le duel eux-mêmes, sans attendre la sentence d'un juge.

BIENTÔT, on n'eut plus besoin de sujet pour se battre. On se battait, pour fuir l'oisiveté, à qui avait la plus belle amie. Un galant Chevalier, favorablement accueilli par une Dame, lui promettait de courir le monde, jusqu'à ce qu'il pût amener à ses pieds un certain nombre de Chevaliers vaincus. Quelquefois même des guerriers, brulés d'un zèle dévot,

faisaient vœu d'aller chercher les aventures, de se faire meurtiers par pénitence, & de venir offrir leurs captifs à l'Eglise du saint auquel ils étaient le plus dévoués.

Les combats solemnels se faisaient dans un espace limité par un barriere. Le choix des armes appartenait à l'attaqué. Il y avait des juges du camp, & chaque combattant avait son parrein. C'était ces parreins & ces juges qui examinaient les armes & fouillaient les guerriers, pour savoir s'ils ne cachaient pas sur eux quelques talismans ou quelques billets enchantés. Il y en avoit qui, pour éluder ces recherches, se faisaient râser la tête & graver sur la peau des caracteres qu'ils croyaient magiques.

Le dernier duel ordonné par nos Rois fut celui de la Châtaigneraye & de Jarnac, sous Henri II. Ces combats en champ-clos furent à peu près dans le même tems abolis dans tous les Etats Catholiques par le Concile de Trente.

Au reste ils ne furent jamais très fréquens dans les tems où ils étaient permis. Ils entrainaient trop de formalités & par conséquent trop de frais. Il fallait obtenir la permission du Souverain, répandre de part & d'autre des mani-

festes, donner des démentis & des contre-démentis publics, proposer & contester le choix des armes offensives & défensives. Toutes ces longueurs, qui entraînaient souvent des délais de plus d'une année, donnaient le tems aux conciliateurs d'appaiser les querelles. D'ailleurs les deux parties étaient obligées, avant d'en venir aux mains, de faire un serment solemnel de la justice de leur cause. Cependant il était difficile que les deux adversaires eussent également un juste droit. Ainsi ce serment devait arrêter des ames timorées, tremblantes de se parjurer & d'attirer sur elles la colere céleste, dans un moment qui pouvait être le dernier de la vie.

MAIS les combats singuliers devinrent plus communs, dès qu'ils ne furent plus autorisés. Le préjugé qui avait fait regarder l'issue de ces combats comme un jugement de Dieu, ne subsistait peut-être plus que dans quelques têtes du Peuple: mais on en éprouva longtems encore les suites. Il restait toujours un souvenir confus que la victoire avait été regardée comme une preuve de l'innocence. Les sent

une fois reçus ne s'effacent pas aisément

vivent longtems aux premieres idées qui les ont fait naitre. Ainſi l'avantage dans les combats ſinguliers ne ceſſa pas d'être regardé comme un témoignage du bon droit, quoiqu'on ne ſemblât plus y attacher l'idée d'un jugement exprès de Dieu. L'honneur attaqué d'un gentilhomme continua de ſe réparer par la défaite de ſon ennemi & le mort eut toujours tort.

On ſe fit des appels hors des villes. Comme on n'avait plus de parreins, ni de juges du camp, chacun des combattans amenait avec lui un ou pluſieurs de ſes amis, pour juger les coups & pour prévenir les trahiſons. C'eſt ce qu'on appellait des ſeconds. Mais bientôt ces ſeconds trouverent qu'il y aurait de la lâcheté à être ſpectateurs oiſifs de ſi beaux faits d'armes, & ſe battirent les uns contre les autres, ſans aucun ſujet de querelle, comme par paſſetems & pour ne pas reſter les bras croiſés.

Ainsi l'on vit périr ſouvent un nombre de braves hommes, pour la querelle de deux étourdis.

M. de Saint-foix nous apprend qu'on fit voir à Henri IV, par plus de ſept mille lettres de grace expédiées à la Chancellerie, qu'il y

avait eu, au moins, fept ou huit mille gentils-hommes tués en duel, dans l'efpace de dix-fept ou dix-huit ans.

CES combats font devenus beaucoup plus rares, depuis que le Comte de Bouteville eût perdu la tête fur un échaffaud, pour un duel, fous Louis XIII. & furtout depuis l'édit de Louis XIV. Mais enfin il n'eft pas encore détruit ce préjugé féroce, qui fait regarder le duel comme indifpenfable dans certaines occafions.

TOUT fage lecteur eft indigné des mauvaifes & aîgres plaifanteries qu'entaffe Brantôme contre ceux qui regardent comme une vertu le pardon des injures, tandis qu'il couvre d'éloges de gentils Cavaliers de fon tems, qui fe vengeaient bravement des offenfes qu'ils avaient reçues, par des affaffinats.

QUELLE horreur que, pour le plus faible outrage, fouvent pour une imprudence, pour une raillerie légere, pour une parole trop peu réfléchie, ou, ce qui eft moins encore pour une femme méprifable, deux hommes quelquefois eftimables, quelquefois dign[illegible]

*qui peut-être même furent* [illegible]

l'un contre l'autre, comme des bêtes féroces, cherchent mutuellement à se déchirer, & ne puissent éteindre leur fureur que dans le sang de leur adversaire. Tous les liens qui devraient les retenir sont rompus. L'idée d'un pere dans la douleur, d'une épouse abandonnée, d'enfans privés d'appui, rien ne peut arrêter leur courage barbare. Altérés du sang de leur semblable, ils sont insensibles à tout le reste.

C'est ainsi que l'Etat perd des Citoyens utiles & le doux espoir de leur postérité. C'est ainsi que, dans un siecle plus orgueilleux qu'éclairé, avec des mœurs plutôt amollies, qu'adoucies, on se fait un jeu cruel d'outrager l'humanité.

Cette grandeur d'ame qui résiste aux travaux, qui se fait remarquer dans les dangers, n'est plus une vertu, si elle n'est pas accompagnée de la justice, si elle ne porte pas à combattre pour la Patrie, mais pour nos propres intérêts. Ce n'est plus courage, c'est inhumanité, c'est barbarie.

L'Honneur consiste dans l'idée avantageuse que les autres ont de nous. Si, pour réparer notre honneur, nous appellons en duel celui

qui a de nous une mauvaise opinion, pourra-t-il, quand nous lui aurons ôté la vie, concevoir pour nous une grande estime? S'il a répandu à notre sujet des imputations calomnieuses, comment, quand il ne sera plus, pourra-t-il réparer sa calomnie?

MONTAIGNE, contemporain de Brantôme, ne pensait pas comme lui. „ Comme le „ vengeur, dit-il, y veut voir, pour tirer du „ plaisir de la vengeance; il faut que celui „ sur lequel il se venge, y voie aussi pour en „ recevoir du déplaisir & de la repentance. Il „ s'en repentira, disons-nous. Et pour lui a- „ voir donné d'une pistolade en la tête, esti- „ mons-nous qu'il s'en repente? Au contrai- „ re, si nous en prenons garde, nous trouve- „ rons qu'il nous fait moue en tombant. Il ne „ nous en sait pas seulement mauvais gré, c'est „ bien loin de s'en repentir; & lui prêtons le „ plus favorable des offices de la vie, qui est „ de le faire mourir promptement & insensi- „ blement. Nous sommes à trotter & à fuir „ les Officiers de la justice qui nous suivent; „ & lui est en repos."

OTER la vie à son semblable ! Et le brave qui s'est souillé d'un tel crime n'est pas poursuivi sans cesse dans le silence des nuits, dans la Société, dans la retraite, dans les instans mêmes des plaisirs qui le fuient, par l'image sanglante du malheureux qu'il a privé du jour !

EN VAIN la Sagesse & la Nature élevent leur voix contre les duels, contre un courage indiscret & funeste à la Société. L'empire de l'opinion, le préjugé d'un faux honneur, la crainte de ce que penseront des hommes qui ne pensent pas, l'emporteront encore longtems sur la raison. Il n'y a qu'un moyen d'arrêter un mal si funeste : c'est d'abandonner la coutume barbare de porter pour ornement un fer meurtrier.

LES Scipions, les Pompées, les Césars, n'en étaient ni moins nobles ni moins courageux, pour n'avoir pas dans les rues de Rome, au Sénat, dans les temples, dans les fêtes, chez leurs amis un fer tranchant à leur côté.

LA belle marque de noblesse, de se tenir toujours prêt à donner la mort à son Concitoyen !

Cet usage de marcher toujours armés, & de pouvoir se venger, à l'instant, de l'insulte la plus légére, ou la mieux méritée, a plus influé sur les mœurs qu'on ne pense.

C'est à cette coutume que nous devons notre politesse, ou plutôt cette fausseté qui nous fait paraître amis de tout le monde, même de ceux que nous détestons justement; qui nous empêche de démasquer un scélérat dont l'ame nous est connue & qui nous détourne de protéger de notre voix l'innocence opprimée. C'est cette coutume qui donne à des misérables l'audace de marcher tête levée, parce qu'ils savent bien que personne n'osera leur reprocher l'horreur de leurs actions; c'est elle qui les encourage à de nouvelles indignités qui seront également impunies; qui les empêche de sentir la honte, & qui leur fait braver le mépris, parce qu'on ne leur dira jamais en face combien ils sont méprisables. C'est par cet usage que les hommes vertueux ne sont que des censeurs silencieux & peu respectés du crime. Ainsi notre prétendu courage est la cause féconde des plus coupables lâchetés.

COMBIEN d'actions condamnables auront été arrêtées chez les anciens par la crainte du reproche févere ! Quiconque fe fentait la confcience fouillée, ne devait lever les yeux qu'en tremblant. Il ne pouvait fortir de fa maifon, fans craindre que le premier homme qu'il allait rencontrer ne lui dît : je te connaîs, tu es un fcélérat.

MAIS le févere Caton lui-même aurait-il ofé ouvrir la bouche, pour faire rougir le plus coupable de fes Concitoyens, fi, au moindre reproche qu'il eût pu lui faire, il fe fût trouvé dans la cruelle alternative de recevoir la mort ou d'être meurtrier ?

AINSI, par notre barbarie, nous nous fommes privés de ce frein néceffaire que l'homme peut mettre à la conduite de l'homme. Il ne nous refte que les loix qui n'ont que peu d'infpection fur les mœurs, dont l'empire eft éludé par l'adreffe, & dont les Miniftres ne peuvent ni tout connaître, ni tout punir.

# CHAPITRE XL.

## *Suicide.*

UNE autre eſpece de courage non moins condamnable, eſt celle qui porte à ſe donner la mort à ſoi-même.

ON ſe tue quelquefois, parce que les eſprits actifs manquant au fluide nerveux, l'homme ne peut traîner qu'avec dégoût ſa peſante machine. Le raiſonneur n'a rien à dire aux gens attaqués de ce mal: c'eſt un médecin qu'il leur faut.

IL n'y a rien à dire non plus à ceux qui s'arrachent la vie dans un moment de fureur ou de déſespoir. Avant qu'on eût le tems de leur parler, ils ne ſont plus. C'eſt un premier mouvement, un peu violent, il eſt vrai, mais heureuſement il eſt rare.

QUANT à ceux qui ſe tuent par réflexion, ils ont tort. Tant qu'on exiſte, il reſte des jouïſſances. D'ailleurs ils ſe hâtent trop: dans quelques jours, peut-être, ils verraient luire le plus beau moment de leur vie.

## CHAPITRE XLI.

### *Devoirs dans le commerce ordinaire de la Société.*

Le mot de Société, pris dans un sens plus resserré que celui dans lequel nous l'avons employé jusqu'ici, ne signifie plus tous les hommes composant un corps social, & se restreint aux personnes avec lesquelles nous avons des liaisons d'affaires, d'amusemens, de convenance ou d'habitude. Cette Société, indépendemment des devoirs imposés par l'intérêt de la grande association, dont il ne nous est jamais permis de nous départir, a aussi ses devoirs particuliers.

Elle en fait un de la politesse; même de celle de convention, qui consiste dans de certaines attitudes prescrites, dans de certaines manieres d'ôter & de remettre à propos quelques parties de ses vêtemens, dans de certains mots particuliers, qu'on apprend par cœur dès l'enfance, & qu'il faut bien se garder de confondre avec d'autres mots qui auraient la même signification, mais qui n'entrent point dans

la formule établie. Ces usages varient dans les différens pays; on n'est pas poli à Paris de la même maniere qu'on l'est à Ispahan, & telle grimace qui fait regarder un homme comme très honnête à Pékin, le ferait trouver fort ridicule à Versailles.

Au reste, comme toutes ces postures sont fort innocentes, & qu'elles flatent beaucoup ceux devant qui elles sont faites, il est convenable de les apprendre, pour éviter le reproche de rusticité.

Il est une autre politesse, qui est de tous les pays & de tous les tems, qui inspire de justes égards pour tous les hommes, qui prescrit le plus grand soin de n'en offenser, de n'en humilier aucun. L'homme honnête n'a pas besoin d'apprendre cette politesse-là: il en porte les principes dans son cœur.

Celui qui accable de protestations d'estime & d'amitié le premier qu'il rencontre & souvent un homme qu'il méprise ou qu'il déteste; qui vous caresse avec transport, & vous quitte pour aller vous nuire; qui vous offre son crédit & ses services, lorsqu'il est occupé de *consommer* votre perte; qui a su se faire un

langage toujours contraire à sa pensée & un visage qui dément toujours son cœur : cet homme là passe aussi pour poli, & ne devrait passer que pour un malhonnête homme.

Ces sortes de gens sont foule dans la Société. D'ordinaire ils sont assez aimés, parce qu'ils paraissent aimer tout le monde. L'intérieur est inconnu, on n'est jugé que par le masque & l'on réussit quelque tems, quand on sait se déguiser à son avantage. Mais quelqu'un vient qui arrache le masque & montre le scélérat à visage découvert.

L'Homme faux est-il perdu quand il est reconnu? Non. Econduit aujourd'hui d'une Société, il sera demain le héros d'une autre: &, comme on est très léger dans le monde, qu'on recherche les hommes pour se distraire & non pour les approfondir, pour en tirer du plaisir & non pour les estimer; qu'on s'inquiete peu de ce qu'ils sont, pourvû qu'ils soient aimables; il sera accueilli sans être connu, se verra priser au taux de sa propre estimation & trouvera le moyen d'être toujours considéré, sans changer de mœurs, mais en renouvellant seulement à propos ses liaisons.

D'AILLEURS la fausseté étant assez généralement le défaut des gens du monde, il faut bien qu'on se la pardonne mutuellement. Vous êtes dans un cercle; on parle avec indignation de quelqu'un qui vient de se déshonorer par des actions odieuses. Un homme entre, l'air dédaigneux, le maintien altier, la tête haute. Tout le monde se leve, l'accueille avec des transports de joie, lui prodigue des marques d'amitié & de respect proportionnées à son rang & à sa fortune. Vous demandez quel est cet homme: c'est celui-là même dont on vient de parler.

SI c'est par ses mauvaises actions qu'il s'est enrichi, vous l'auriez vu plus froidement accueillir s'il était resté honnête homme.

CEUX qui s'empressent de le fêter esperent-ils quelque chose de ses richesses? Rien dutout. Mais on hait le pauvre qui ne demande rien, on aime le riche de qui l'on n'attend aucun service & l'on est convenu que la considération doit toujours accompagner l'opulence.

ON ne fait pas tant de façons avec l'homme qui n'a que du mérite, & l'on ne se don-

ne pas la peine d'être aussi poli, c'est à dire aussi faux avec tout le monde.

Si tant de défauts accompagnent la politesse, on en peut remarquer de bien plus grands & bien plus dangereux dans la conversation. C'est là que d'un ton léger & agréable, d'un air aimable & riant, on lance les traits les plus envenimés & le poison des maximes les plus pernicieuses. C'est là que l'on rit de la probité sévere qui nuit à la fortune, & que la ruse criminelle, les moyens détournés de parvenir sont traités d'habileté, c'est là que l'honnête homme est un sot & l'intriguant perfide un homme d'esprit. Des femmes sans pudeur, au milieu d'un cercle d'hommes brillans & sans principes, lancent le sarcasme déchirant sur les personnes de leur sexe qui sont assez courageuses pour oser remplir les devoirs d'épouses & de meres, & sur les hommes assez estimables pour les respecter. Le mérite est sacrifié à la science des modes, au goût de la parure, & la raison solide au vain éclat d'un esprit faux. On entend l'homme grave par son âge & par l'état qu'il remplit, tourner les bonnes mœurs en ridicule, ériger en philosophie les princi-

pes affreux de la corruption, traiter la sageſſe de folie abſurde, plaiſantér le jeune homme qui ne s'eſt pas encore plongé dans la débauche, & faire rougir les femmes à qui il reste encore quelque pudeur. Un tel homme eſt généralement accueilli, c'eſt ce qu'on appelle un agréable vieillard: vil débauché, en qui l'amour du vice a ſurvécu au pouvoir d'être vicieux, & qui, dans un corps faible & flétri, porte un cœur livré à toutes les paſſions dont il a perdu les organes.

QU'UNE femme ſacrifie ſes aiſes, ſes plaiſirs, l'amour de la parure, l'envie de briller, le deſir plus vif encore de plaire, à la fatigue d'allaiter ſon enfant, aux ſoins embaraſſans de veiller à ſon éducation; qu'en dira-t-on dans le monde? Il n'y aura qu'une voix: c'eſt une folle. Qu'un homme néglige d'augmenter ſa fortune, qu'il en emploie une partie à faire des actions vertueuſes, qu'il préfere le plaiſir de ſecourir l'infortuné, à celui d'écraſer les riches par ſon faſte: c'eſt un imbécille. Ainſi la vertu eſt couverte d'opprobre & le vice applaudi paraît couronné de fleurs. Juger de nos *mœurs par les* converſations des gens mêmes

qui paſſent pour honnêtes, ce ſerait s'exagérer encore notre dépravation.

MAIS autant on exalte le vice, autant on pourſuit les plus légers défauts. Malheur ſurtout à quiconque en a qui tiennent à des vertus: au Magiſtrat ſtudieux qui a perdu dans l'étude ces graces qu'on n'acquiert que dans la vie oiſive; à l'homme pur, toujours prêt à élever la voix contre la plus légere atteinte à la ſevere probité; à cet ardent militaire couvert de cicatrices, qui, tout rempli d'un art qu'il a tant de fois employé pour le ſervice de l'Etat, ne parle encore que de combats; à l'homme timide & honnête, qui ne ſait point inſulter galamment un ſexe qu'il reſpecte, mais ſurtout à celui qui, ayant perdu la plus belle partie de ſa vie à exercer ſa raiſon, ne parle qu'après avoir penſé, ne ſait dire que des choſes ſolides, qui n'intéreſſent perſonne, éclaire des gens qui ne veulent qu'être étourdis ſur leur ennui & ne connaît point l'art vainqueur d'étaler ſur des riens des phraſes brillantes & vuides de ſens. Tous ces gens ont le plus grand ridicule, celui de n'avoir pas les vices de mode.

Coſe

COMME rien n'eſt plus commun que les interprétations malignes, les rapports empoiſonnés ; ce n'eſt peut-être pas une ſcience mépriſable que celle de parler ſans rien dire.

JEUNE-HOMME, veux-tu ſavoir quel ſera ton devoir dans le monde ? de ne pas reſſembler à ceux que tu y rencontreras.

JE ne te défends point de calomnier. Ton imagination pure, n'enfantera point des crimes: ta bouche, organe de l'humanité, ne les prêtera point à des innocens.

MAIS garde-toi de médire. Quelquefois on n'eſt pas méchant, mais on ne réſiſte point à l'attrait de lâcher une médiſance aſſaiſonnée d'un ſtyle ingénieux. On dit par légéreté ce qu'on ſait & ce qu'on doit taire. Par un ſeul mot, tu vas déshonorer un homme, tu vas troubler peut-être des familles. Sais-tu ce que deviendra ce mot, quand il aura paſſé par cent bouches, quand il aura été cent fois envenimé ? Tu ne pourras réparer les maux que tu auras faits. Que de larmes tu vas faire répandre ! & quels longs repentirs te prépare l'imprudence d'un moment ! Tien toi donc ſur tes gardes. Si, dans une rue fréquentée, tu

portois en main un fer tranchant, ne regarderais-tu pas devant toi?

Ne te permets jamais de railler. La raillerie eſt le propre d'un ſot orgueilleux: c'eſt un retranchement derriere lequel il croit ſa ſuffiſance en ſureté. C'eſt une vaine oſtentation de ſupériorité, humiliante pour celui à qui elle s'adreſſe. Si tu es humain, tu ne voudras humilier perſonne.

Sois indulgent pour les défauts d'autrui. Penſe combien toi-même as beſoin d'indulgence. As-tu plus d'eſprit que celui avec qui tu converſes? Voilà une grande occaſion de te rendre odieux: tu n'as qu'à lui faire ſentir ſon infériorité, qu'à l'éclypſer par l'éclat de ton génie. Mais au contraire, emploie ton eſprit à le mettre à ſon aiſe, à faire paraître dans le plus beau jour le peu qu'il en a lui-même, à lui faire croire qu'il n'en a jamais autant qu'avec toi: cet homme t'aimera, te cherchera des amis, ſera toujours prêt à te ſervir, parce que tu lui as fourni l'occaſion d'être content de lui-même.

Ne fait parler chacun que de ce qu'il ſait, tu ne trouveras jamais de ſot. Mais auſſi ne

parle jamais toi-même que de ce que tu connaîs, ſi tu crains d'être un imbécille.

POURQUOI entend-on tant de bêtiſes dans le monde? C'eſt que celui qui ne devrait être que ſenſé, veut être brillant & agréable.

DÉFENDS-TOI bien de l'eſprit de diſpute: ne cherche point à faire toujours valoir ton opinion. Surtout ne hais point ceux qui ne penſent pas comme toi. Sur preſque tout, les différens hommes penſent diverſement. Faut-il donc nous haïr mutuellement, parce que nous ne voyons pas tous le même objet de la même maniere? Faut-il que tous les hommes ſoient en guerre, parce qu'ils n'ont pas tous les mêmes traits? Si nous haïſſons ceux qui ne penſent pas comme nous, haïſſons-nous donc nous-mêmes, nous qui ne penſions pas hier, comme nous penſons aujourd'hui. Hélas! que ſavons-nous? Et que de maux nous cauſons, pour faire valoir notre ignorance!

EN déteſtant le vice, aie plus de compaſſion que de haine pour le vicieux. Conſidere les maux qu'il accumule ſur ſa tête & apprends à le plaindre. Aveugle qu'il eſt, il cherche

ſon bonheur, où il ne doit trouver que des ſujets de larmes. Il s'égare; mais tu peux demain t'égarer comme lui.

RESPECTE les vieillards. C'eſt la loi de tous les Peuples; c'eſt donc la loi de la Nature quand elle n'eſt pas corrompue.

RESPECTE les femmes; c'eſt leur apprendre à ſe rendre reſpectables.

N'ABUSE point des plaiſirs qu'elles peuvent te procurer & tu gouteras la volupté de les aimer d'avantage.

AU milieu de la corruption, que ta langue ſoit toujours l'organe de la vertu, & que ton cœur ne démente pas tes diſcours.

SOIS modeſte. Deſcends en toi-même, & dis pourquoi tu ſerais orgueilleux. Sois modeſte, ſi tu crains qu'on ne cherche à t'abaiſſer. Mais ſi l'on veut enſuite t'humilier, n'oublie pas qu'il eſt une fierté noble qui convient aux cœurs vertueux.

CROIS-TU ſavoir beaucoup? Penſe que tu ignores bien d'avantage & ne mépriſe pas les ignorans. La ſcience n'eſt pas un devoir. L'ignorant peut être auſſi précieux que toi à la Patrie.

En quoi l'homme inſtruit l'emporte-t-il ſur l'ignorant? Souvent en ce que ſes études l'ont rendu capable de ſe tromper ſur un plus grand nombre d'objets.

La ſcience eſt un inſtrument inutile à quiconque a l'eſprit faux. Mais tout le monde croit avoir l'eſprit juſte. Comment donc ſauras-tu quel eſt le tien, & ſur quoi peux-tu fonder ta vanité?

Use de complaiſance envers tout le monde, & ne ſois le complaiſant de perſonne.

Si tu n'as pas le bonheur de croire la religion de ton pays, ne raille point ceux qui la ſuivent: c'eſt une impoliteſſe groſſiere. Cherche encore moins à les faire changer de ſentiment. Songe que tu dois reſpecter les loix, & que partout les loix protegent la religion. Songe que peut-être l'homme que tu veux éclairer, a beſoin pour n'être point un ſcélérat, de croire tout ce qu'il croit. Mais combien d'hommes auſſi ſont devenus des ſcélérats pour avoir trop cru?

Enfin oſe être vertueux. D'abord tu paraîtras ſingulier, peut-être ridicule. Il faudra bien finir par te trouver reſpectable.

## CHAPITRE XLII.

### *Bonheur.*

NUL homme n'eſt ſeulement malheureux de ſes maux préſens. Nous anticipons ſur l'avenir pour nous mieux tourmenter. La crainte ſuit la jouïſſance & en empoiſonne le ſouvenir. Nous ſouffrons en idée des maux que peut-être nous n'éprouverons jamais. La mort même répand le trouble ſur notre vie : la mort que jamais nous ne devons connaître, puiſque, quand elle ſera venue juſqu'à nous, nous ne ſerons plus.

CE ne ſont pas les objets du luxe qui font le bonheur; il ne peut s'acheter par des tréſors. On pleure ſur le trône, on rit dans les fers. Si le corps ne ſouffre point, ſi l'on n'eſt pas rongé par la crainte & dévoré par les deſirs, que manque-t-il encore? Le plus malheureux des hommes peut étaler à nos yeux des vêtemens de brocard, & ſe nourrir dans l'or des mèts les plus exquis.

IL ſemble que ce ne ſoit pas pour nous que nous exiſtions. Si les hommes vivaient pour

eux & non pas pour les autres, s'ils ne faiſaient rien par air, ils ſeraient plus vertueux & plus heureux. On ſe loge pour les autres, on a des meubles pour les autres, on eſt vêtu pour les autres. C'eſt pour les autres que l'on prend des travers, que l'on ſe forme au vice, que l'on abjure la vertu. C'eſt pour les autres qu'on a une table ſomptueuſe, qu'on joue gros jeu, qu'on entretient des courtiſans ſans les aimer, qu'on ſe fait un art de corrompre des femmes honnêtes, ou de paraître du moins les avoir corrompues: pour les autres qu'on cherche à s'enrichir & qu'on ſe ruïne.

Il faut qu'un homme qui pourrait vivre dans une cellule étroite & y être heureux, ait de vaſtes appartemens dont il n'occupe qu'un recoin, dont il ne peut couvrir qu'un pied de ſurface quand il eſt debout, & cinq à ſix quand il ſe repoſe. Il faut que ces appartemens ſoient garnis de mille affiquets inutiles & ſouvent ridicules, qui peuvent à la vérité plaire aux yeux, mais jamais à ceux du poſſeſſeur qui y ſont trop habitués. Quoiqu'il ne puiſſe porter à la fois qu'un habit, il faut qu'il en ait un grand nombre & que les étoffes en ſoient

de haut prix: il faut que ses vêtemens soient ornés d'or & de broderie, qui ne garantissent point du froid, & rendent les chaleurs plus insupportables. Il faut qu'il ait des bijoux aux doigts, il faut qu'il en ait dans ses poches, dans ses tiroirs & que sa femme en soit couverte. Un événement imprévu peut lui faire perdre une partie de tout cela, & la perte de la moindre de ces bagatelles suffit pour altérer son bonheur.

Si vous voulez trouver un homme heureux, autant que l'humanité nous permet de l'être, cherchez le parmi les pauvres. Ils n'ont rien d'inutile à perdre, ils ont donc beaucoup moins de craintes. Ils ont peu d'ambition, parce qu'il n'est presque rien à quoi ils puissent prétendre: ils ont par conséquent moins de soucis. Qu'ils jouissent de la santé, le nécessaire leur suffit, & le nécessaire manque bien rarement.

Une sorte d'indifférence philosophique, bien différente de l'inaction, peut contribuer beaucoup au bonheur & à la tranquillité.

Serai-je avide de richesses, de grandeur? Ce sont des instrumens de douleur que je me préparerai. Leur possession ne vaut pas le

tourment qûe nous cauſe la crainte de les perdre.

Me tourmenterai-je ſur l'iſſue de mes projets? Je dois les conduire avec prudence, ſuivre mes vues avec ténacité, lutter contre les obſtacles avec courage. Mais le ſuccès ne dépend pas de moi: il eſt du reſſort de la fortune.

Je puis deſirer la gloire, travailler à la meriter. Mais puis-je maîtriſer l'injuſtice des hommes ou la bizarerie des conjonctures?

Ma fortune eſt-elle endommagée? Je puis n'en être pas plus malheureux. Le corps demande de la nourriture; la décence & la ſenſibilité exigent des vêtemens. Mais peu importe la qualité de tout cela.

La perte que j'aurai faite eſt un malheur pour moi, ſi je m'en afflige: elle eſt indifférente, ſi je me rends ſupérieur aux coups de la fortune, ſi je ſai me prêter, avec une ame toujours égale, à toutes les manieres d'exiſter que peuvent éprouver les hommes. Avons-nous beaucoup perdu? Apprenons à jouïr de ce qui nous reſte.

Le tems me manque pour acquérir des connaissances dont je suis avide. Eh! nos vaines connaissances méritent-elles qu'on les regrette? Les unes sont fausses, les autres incertaines; presque toutes sont frivoles. La Nature a voulu que ce qui est vraiment utile, fût à la portée de tout le monde. Je me plais à cette réflexion, je m'en occupe souvent: elle me console de mon ignorance.

Un ami me trahit. C'est à moi de goûter le repos que me laisse ma conscience; à lui, d'être rongé par les remords.

As-tu faim? As-tu froid? Es-tu malade? Non. Et tu te plains! tu n'es point malheureux, si tu veux, si tu sais ne l'être pas. En ce même moment, des hommes gémissent sans nourriture, sans vêtemens, sans abri, exposés aux rigueurs de l'air, aux attaques des bêtes féroces, aux violences des hommes cruels, au supplice de la faim. Quels sont ces hommes? Ils valent peut-être mieux que toi. Ce sont peut-être des hommes vertueux. Ce sont du moins des Grands, des Princes, élevés dans la mollesse, énervés par l'habitude de ne point

connaître de privations. Peut-être n'auront-ils d'autre remede à leurs maux que la mort qui les attend après de longues souffrances. Parcours les annales du monde, & ose encore te compter parmi les malheureux. Ne levé pas les yeux vers les hommes plus heureux que toi: ils ne le sont peut-être qu'en apparence. Considere combien il y en a de plus infortunés.

## CHAPITRE XLIII.

### *Plaisir.*

LA vie n'est qu'un songe bizarre & trompeur. Si elle offre quelque chose de vrai, c'est le plaisir qu'on y peut goûter.

„ DE VRAI, ou la raison se mocque, dit „ Montaigne, ou elle ne doit viser qu'à notre „ contentement. . . . Toutes les opinions du „ monde en sont là, que le plaisir est notre „ but, quoiqu'elles en prennent divers moyens. „ Autrement on les chasserait d'arrivée. Car „ qui écourerait celui qui, pour sa fin, éta- „ blirait notre peine & mésaise? Les dissen- „ tions des Sectes philosophiques en ce cas

„ ſont verbales. . . . Quoiqu'ils dient, en „ la vertu même, le dernier but de notre vi- „ ſée, c'eſt la volupté. Il me plaît de bat- „ tre leurs oreilles de ce mot qui leur eſt ſi „ fort à contre-cœur; &, s'il ſignifie quelque „ ſuprême plaiſir & exceſſif contentement, il „ eſt mieux dû à l'aſſiſtance de la vertu qu'à „ nulle autre aſſiſtance. Cette volupté, pour „ être plus gaillarde, nerveuſe, robuſte, vi- „ rile, n'en eſt que plus ſérieuſement volup- „ tueuſe."

Oui, ſans-doute, Montaigne a raiſon. Toutes les religions, ſi différentes entr'elles, ne peuvent s'empêcher de s'accorder en un point, ſans lequel elles ſeraient abandonnées: c'eſt de préſenter pour dernier but des délices ineffables. Tous les hommes cherchent le plaiſir, mais c'eſt preſque toujours où ils ne le trouveront jamais. Ils ne ſavent où le prendre, & ne rencontreront que la douleur.

Ils courent après lui à la ſuite du vice. S'ils le trouvent par hazard dans ce ſentier, ils payeront de bien des larmes cette rencontre d'un inſtant.

Le plaiſir ne conſiſte ni dans l'inaction, ni dans l'opulence. Combien d'hommes, au milieu de l'aiſance & du repos, ſont réellement malheureux, parce que, malgré les aiſes du corps, l'ame ſouffre des beſoins cruels. L'ennui ſeul peut ſuffire pour empoiſonner toutes les jouïſſances.

Si vous voulez jouïr, craignez le malheur de n'avoir rien à faire. C'eſt à la ſuite du travail que le repos eſt un bien. Après de petites peines, le plaiſir eſt agréable. Après de grandes peines, leur abſence procure ſeule le plus grand plaiſir qu'on puiſſe goûter.

La Nature entiere ne ſubſiſte que par le mouvement. L'homme ſeul ſerait-il fait pour le repos? Il ne s'accorde pas avec notre conſtitution, & nous trouvons dans l'inaction même, la punition de nous y être livrés.

Si la fortune vous rit, ſi ſes faveurs ne coutent rien à votre vertu, il ne faut pas les dédaigner, car elles peuvent être bonnes à quelque choſe quand on ſait en faire uſage. S'il faut les acheter de bien des peines, c'eſt payer trop cher les noirs ſoucis. Quand la capricieuſe vous abandonne, apprenez à vous paſſer d'elle.

Sachez que la pauvreté a aussi ses plaisirs, qui sont bien moins sujets aux revers. Elle est environnée de moins de soins, de moins d'inquiétude. Elle ne vous offre pas de faux amis, prêts à vous trahir; elle ne vous procure pas de vains éloges qui vous dispensent de les mériter. Si, quand vous serez pauvre, on vous loue de quelque vertu, soyez alors content de vous-même. Si on ne vous loue pas, consolez-vous. Ce n'est pas vous qu'on ne daigne point remarquer, c'est votre fortune.

Faire une vaine recherche de plaisirs, c'est le moyen d'en goûter peu. On perd pour la jouïssance, tout le tems, tous les soins qu'on emploie à cette recherche. Le plaisir est partout: il faut le connaître & le saisir. Quand on le poursuit, il échappe.

Une délicatesse dangereuse, rend peinibles les moindres privations, par la multiplication des nécessités. Est-ce bien entendre ses intérêts que d'accumuler les moyens de souffrir? Quel sort cruel que celui de ces Sybarites, qui, couchés sur des roses, ne pouvaient trouver le sommeil, quand une feuille était pliée! L'homme amolli par les délices, n'a acquis

que le talent de souffrir plus que les autres.

Un homme bien constitué, bien sain & bien sensé, trouvera sa vie semée de plaisirs vrais, parce qu'ils seront fondés sur la Nature : car c'est toujours elle que le sage doit suivre. Ce serait l'affliger, que de se tourmenter inutilement par la privation de ce qu'elle nous offre d'elle-même, & de refuser les douceurs qui se trouvent sous la main. Ce serait une vaine affectation de philosophie, contraire à la sagesse, qui n'a rien d'affecté. La vie nous est prêtée pour en jouïr, pour profiter de tous les biens qu'elle nous offre, sans offenser l'honnêteté ni le devoir, & non pour la semer de peines. Ne les cherchons pas, nous n'en rencontrerons que trop.

## CHAPITRE XLIV.

### *Volupté d'Epicure.*

Jeune homme honnête, qui as toujours marché loin des sentiers de la corruption, reçois le prix de ta vertu, apprends à connaître les charmes de la volupté. Vien, suis moi dans les jardins d'Epicure. Viens écouter les le-

çons de ce charmant & respectable M
Il t'apprendra que la Nature a placé le
à côté de la sagesse & qu'il en est la r
pense.

QUELLE est cette inscription grav
gros caracteres sur la porte du Sage? I
„ C'est ici le séjour du bonheur. On y
„ le Souverain Bien dans la Volupté. Le
„ tre de cette maison est prêt à vous rec
„ vous trouverez en lui un hôte hum
„ facile. Les alimens que procure ce
„ n'irritent pas la faim, mais ils l'appa
„ La boisson qu'on y trouve n'augment
„ encore la soif, mais elle l'etanche. T
„ est simple, tout y est fourni par la Nat

PROFITONS de l'Hospitalite qui no
offerte. Entrons. Quel est ce venerable
lard? La serenité de son front nous pe
candeur de son ame: on voit briller su
traits la douceur & la majesté. Couver
gligemment des habits les plus simples,
est plus orné que de la pourpre des
C'est Epicure, c'est le Sage que nous
chons. Environné, ou plutôt pressé d
jeunes disciples, il paraît leur inspirer e

plus d'amour que de respect. Mais il parle. Ecoutons.

„ Mere de la Nature, aimable Volupté, „ les hommes aveugles & coupables ont „ déshonoré ton nom. Hélas! livrés à l'ignorance, „ à la cupidité, aux passions brutales; „ vicieux, méchans & stupides, ils n'étaient „ pas dignes de te connaître. Tu fuis le vulgaire „ insensé; tu n'habites que dans le cœur „ du sage.

„ O Vous qui m'écoutez, elle n'entrera „ point dans vos ames avec toutes les passions „ basses qui vous tourmentent & vous avilissent. „ Pour la goûter, il faut pouvoir éprouver „ le premier de tous les plaisirs: celui d'être „ content de soi-même.

„ Quand il n'y aura rien dans votre cœur „ que vous puissiez avoir honte de découvrir, „ vous sentirez le besoin d'avoir des amis. Le „ Peuple imbécille méconnaît le prix de la „ vertu. Le sage dédaigne ses jugemens; mais „ il ne se suffit pas à lui-même. Il cherche „ le bonheur exquis d'être vertueux aux yeux „ de l'amitié. La Volupté s'envole loin de l'homme isolé. Nous savourons mal le plaisir.

„ si personne ne sait que nous en avons. Je
„ compare la table d'un homme qui n'a point
„ d'amis, au repaire des bêtes féroces. Ne
„ songez point aux mêts qui vous seront ser-
„ vis : mais pensez quels seront ceux qui les
„ partageront avec vous.

„ Irez-vous courir après la fortune, fol-
„ lement persuadés que la Volupté marche à
„ sa suite ? Quelle erreur ! Si vous la cherchez
„ ainsi, croyez-moi, mes chers amis, vous ne
„ la trouverez jamais.

„ Regardez moi. Je suis plus riche que
„ les Rois de Perse avec tout le faste qui les
„ environne & qui les rend plus malheureux.
„ Je n'ai rien fait pour ajouter à ma fortune,
„ mais j'ai su retrancher de mes desirs. Je suis
„ sûr de n'être jamais pauvre, parce que je vis
„ pour la Nature. Si je vivais pour l'opinion,
„ je ne serais jamais assez riche.

„ C'est une grande richesse qu'une pauvre-
„ té conforme à la Nature, & qui ne va pas
„ jusqu'à la faire souffrir ; qu'une pauvreté que
„ le contentement intérieur accompagne.

„ Quand on posséderait le monde en-
„ tier, si l'on n'était pas satisfait de sa si-

„ tune, on eſt encore pauvre & miſérable.

„ VOULEZ-VOUS ſavoir le grand moyen „ de jouïr de ſes richeſſes? C'eſt de n'avoir „ pas beſoin de richeſſes. Ce n'eſt pas ordi„ nairement ſortir de la miſere que de parve„ nir à l'opulence: c'eſt changer de maniere „ d'être malheureux.

„ GARDEZ-VOUS de rechercher les vains „ honneurs, les dignités, les grandes places. „ Vous pouvez être libres: pourquoi courir „ après les fers? Hélas! les chaînes ſuperbes „ dont vous vous croirez ornés, tiendront cap„ tives vos vertus mêmes. Il n'y aura plus „ de libre en vous que la cupidité & tous les „ vices qu'elle entraîne.

„ N'ENTREZ dans les grandes affaires que „ quand vous y ſerez appellés pour le ſervice „ de la Patrie; car nous ſommes obligés de „ nous ſacrifier pour elle. Mais, tant qu'elle „ vous laiſſera maîtres de vous-mêmes, ne re„ mettez pas au lendemain le moment de jouïr. „ Goutez dès aujourd'hui le bonheur d'exiſter.

„ UNE des grandes folies des hommes, la ſour„ ce la plus abondante de leurs cuiſans déplai„ *ſirs, c'eſt* qu'ils n'exiſtent que dans leurs pro-

„ jets vains, dans leurs trompeuſes e
„ ces. Ils ne vivent jamais, ils ſe d
„ toujours à vivre.

„ Je ne veux trouver mes plaiſirs q
„ moi-même. Je les veux indépendan
„ veugle fortune & de l'aveugle Natu
„ rendrai-je le jouet de leurs caprice
„ quoi? Si je ſuis indigent ou ſouffr
„ ſuis-je moins bon Citoyen, moins b
„ moins vertueux?

„ Je me ſoumets à des épreuves
„ m'impoſe moi-même. Je choiſis de
„ auxquels je ne ſatisfais ma faim qu'a
„ alimens les plus vils. Je veux voir ſi
„ drai par là quelque choſe de la V
„ combien j'en perdrai, & ſi cette dim
„ de plaiſir, vaut la peine que je me
„ beaucoup pour ne la pas ſupporter.
„ Métrodore; il partage avec moi ces
„ ves: mais il n'eſt pas encore parvenu
„ me degré de ſobriété. Le gourman
„ ſume ces jours-là douze onces entier
„ ſa nourriture. Il eſt vrai qu'il n'eſt q
„ diſciple. Quant à moi, qui ſuis le
„ je tiens une table un peu moins ſomp

„ AINSI, mes amis, vous voilà, quand vous „ voudrez, aussi riches, aussi heureux que moi. „ Craignez-vous l'esclavage? Livrez-vous à „ la philosophie. La véritable liberté ne vous „ manquera jamais. Le Sage la conserve jus- „ ques dans les fers. Il se rend supérieur aux „ Mortels & à la Nature; il peut, s'il le faut, „ fouler aux pieds la nécessité même.

„ POUR être plus assurés de vos progrès „ dans la vertu, faites choix d'un homme res- „ pectable que vous ayiez toujours devant les „ yeux par la pensée. Vivez comme s'il vous „ regardait sans cesse. Ne faites aucune ac- „ tion qui vous fasse rougir de l'avoir pour „ témoin. Tant que vous pourrez croire qu'il „ est satisfait, vous n'aurez vous-même au- „ cun reproche à vous faire.

„ NE vous inquiétez pas de ce que pensera „ de vous le vulgaire. Si vous vous sacrifiez „ à ses jugemens, vous perdrez bientôt le bon- „ heur. Je n'ai jamais voulu plaire au Peu- „ ple, & je m'en suis toujours applaudi. Il „ n'approuve pas ce que je fais; & je me pique „ de ne savoir pas ce qu'il approuve.

„ Que l'idée de la mort n'altere point en
„ vous le sentiment de la Volupté. Regar-
„ dez comme des foux ceux qui courent à la
„ mort par ennui de la vie, puisque c'est le
„ genre de vie qu'ils ont choisi, qui leur en
„ fait desirer la fin. Mais ceux qui ont hor-
„ reur de ce dernier moment, ne sont pas plus
„ sensés.

Accoutumez-vous à penser que la
„ mort ne peut jamais vous toucher. C'est
„ dans le sentiment que consistent & les biens
„ & les maux. Et qu'est-ce que la mort, si
„ ce n'est la privation du sentiment? Elle
„ n'est donc ni un bien, ni un mal: elle doit
„ donc nous être indifférente.

„ Il est très vraisemblable que l'instant su-
„ prême, n'est pas aussi douloureux qu'on le
„ pense. Mais, si l'on éprouve alors quelque
„ douleur, ce qui doit nous consoler, c'est qu'elle
„ durera bien peu. Serai-je donc assez ennemi
„ de moi-même, pour m'affliger d'avance d'un
„ mal que j'aurai à peine le tems de sentir?

„ Passons agréablement la vie dans l'exer-
„ cice des vertus, & dans ce repos délicieux

„ que donne une conſcience pure, ſans nous
„ embarraſſer de l'inſtant inévitable où nous
„ rendrons nos corps aux élémens."

AINSI parlait Epicure: & ſes Diſciples embraſſaient avec ardeur la vertu, pour apprendre à connaître la Volupté.

HOMME, ſi tu veux goûter le plaiſir, mérite de le trouver dans ton cœur.

FIN.

